AP
20
.R5

JUN 3 1940

REVUE DE PARIS

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

1er MAI 1940

ALEXANDRE ARNOUX	*Printemps de guerre*	1
ANDRÉ MAUROIS	*Raoul Dautry*	20
STÉPHANE WLOCEWSKI	*Les Allemands en Pologne*	32
Fr. FUNCK-BRENTANO	*Rois de France, rois populaires*	54
JEAN D'ESME	*Les chevaliers sans éperons. - IV*	67
JEAN ROSTAND	*La biologie créatrice d'espèces*	97
JOHN STEINBECK	*Johnny Bear*	108
GEORGES ROUX	*Les idées d'Oswald Spengler*	129
GÉNÉRAL BROSSÉ	*La guerre en Norvège*	140
ROLAND DE MARÈS	*Le drame scandinave*	149
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris*	158

A. BÉGUIN, P. D'ESPEZEL : *Chroniques*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

47e ANNÉE *NUMÉRO 9*

La Revue de Paris il y a 25 ans

D'un article du Contre-Amiral Degouy, intitulé : Comment les Alliés se servent-ils de la Mer? *paru dans la* Revue de Paris *du* 1er *mai* 1915, *nous extrayons le passage suivant :*

Pour terminer l'examen général du mode d'action de la force navale chez les Alliés, dans cette phase si importante du début des opérations, il faudrait parler de celles de la flotte russe de la Baltique.

On sait que cette force navale était en pleine période de réfection au moment où le conflit a éclaté. D'aucuns prétendent qu'il faut chercher dans cette circonstance une des raisons de la décision du grand conseil de guerre allemand du 27 août ; et il est certain, en effet, que les opérations russes en Prusse Orientale auraient pu prendre une autre physionomie et donner des résultats moins contestés si une flotte maîtresse de la mer avait pu agir en temps opportun vers Pillau, le port extérieur de Kœnigsberg et surtout vers Dantzig.

Tant y a qu'au début des hostilités, alors que les Allemands barraient le Fehmarn Belt pour se garder d'une attaque à revers des Russes, *qui eût pu être combinée avec la poussée de la flotte anglaise dans le Grand Belt*, on ne voit pas de trace sérieuse d'une action de l'escadre baltique de nos Alliés dans cette direction. Je ne crois pas non plus qu'on se soit efficacement occupé de miner les abords de l'Oder (le golfe de Swinemünde), ni ceux de la Mottlau-Vistule et de la Prégel. Au reste, un communiqué officieux de Pétrograd, rappelant des actions de détail qui sont tout à l'honneur de nos Alliés de l'Est, reconnaît que, dans la toute première phase de la guerre, l'attention de la marine russe se porta à peu près exclusivement sur l'organisation de la défense maritime du littoral, si étendu, de l'empire et sur l'adaptation de ses moyens d'action aux modalités toutes nouvelles de la guerre navale, telle que les Allemands l'imposaient déjà, ou allaient l'imposer à leurs adversaires.

Comme les Anglais et les Français, les Russes avaient des torpilleurs et des destroyers, des mouilleurs et des dragueurs de mines, des sous-marins enfin. Ils avaient même beaucoup de ces bâtiments légers dans la mer Baltique [1]. Mais, comme leurs Alliés encore, ils ne songeaient — semble-t-il — à utiliser ces précieux éléments qu'à la défensive pure, soit que rien ne fût prêt en réalité pour l'offensive immédiate, ni le matériel, ni le personnel, cependant groupés, tous les étés, en divisions actives, en escadres et en escadrilles, soit que l'on ne se fût arrêté d'avance qu'à des concepts timides, prudents, effacés, en face d'une marine dont la jactance allemande augmentait singulièrement la valeur, réelle, du reste.

PRINTEMPS DE GUERRE

SOUDAIN elle a changé de visage, cette guerre que je scrute depuis plus de six mois, que j'ai vue tour à tour boueuse, pluvieuse, enveloppée de brouillard, fondante, neigeuse, glaciaire, plus résistante que l'acier, spongieuse et gelée à bloc, détrempée et sèche, grise et blanche ; voici qu'elle prend un masque nouveau de soleil léger, de tiédeur, de vent doux, d'horizons bleuâtres, de lumière fine. Il a suffi d'un matin ; la vieille coriace, la vieille enterrée sourit ; pétrie à la terre, elle prend, avec la terre, un air d'avril.

Hier encore les tornades de neige nous fouettaient, ravageaient le paysage, l'aveuglaient de leurs tourbillons ; aujourd'hui les eaux dormantes réfléchissent un bleu pâle et vif, les rus et les rigoles s'endiamantent, les renoncules, les pâquerettes naissent aux penchants des collines, un loriot chante, une bergeronnette preste pique les vers sous les barbelés, l'herbe semble moins revêche, moins brune ; la forêt, que les tempêtes de mars ont encombrée de cadavres d'arbres, a quelque chose de plus vivant, la sève y prend son élan silencieux, invisible ; les hommes ont dépouillé leurs passe-montagnes, les cirés, les chandails, les cache-nez qui les défendaient des éléments, et cette cuirasse de limon et de stalactites où les emprisonnaient l'automne et l'hiver ; ils ont abandonné leurs bottes de caoutchouc, leurs pelures imbriquées, ils respirent. Incorporés au sol depuis la fin de l'été, ils partagent sa vie, s'éveillent de concert ; baignés dans la glèbe, ils en épousent la condition, ils ne s'en distinguent pas ;

REVUE DE PARIS (Quarante-septième année), **Tome troisième** (Mai-Juin 1940).

leurs membres pompent sa jeunesse, son travail secret qui monte en eux ; leurs figures, si voilées, si lointaines il y a quelques heures, une nuit d'étoiles brillantes, une aurore de rayons les a déshabillées, leur a ôté ce lourd mystère des ténèbres, du froid, de l'enlisement, de l'ennui épais ; des yeux rient, des joues reçoivent la brise, rougissent, rejettent le violacé, le blafard qui les maquillaient et nous cachaient leur santé, leurs couleurs naturelles de soldats rustiques, durcis et maigris, mais patients, solides. Les eaux étalées des étangs de Lorraine, des moires y courent ; les biches et les chevreuils ne laissent plus de traces imprimées dans la neige ; les premières cigognes d'Alsace claquètent au faîte des maisons de pisé, sur les cheminées roses ; aux digues et aux bras morts du vieux Rhin les osiers jaunes se colorent et luisent, tournent au cuivre rouge ; un soldat kaki conduit la charrue là-bas et ouvre les terres grasses que les houblonnières hérissent de perches obliques, noires, où ne s'enroule encore nulle tige volubile, où nulle fleur amère ne répand encore son parfum ; le capitaine de la compagnie de pionniers qui a pour cantonnement un moulin se distrait du fossé antichars, feuillette les instructions agricoles et songe que voici le temps de semer le radis national, la carotte demi-longue de Châtenay, le chou milan des Vertus, le poireau monstreux d'Elbeuf et la laitue dite *grosse blonde paresseuse ;* cette laitue le fait rêver tandis qu'il sirote un kirsch ou une mirabelle que son unité a distillés elle-même, avec les alambics du bord, et qu'il contemple une affiche de plage à la mince baigneuse patinée, don du sergent-chef, natif de Deauville.

Vraiment, ce matin, la langueur du printemps et la chaleur lumineuse ont recouvert la guerre, l'ont refoulée au fond des hivers. Les pentes ne sont plus des glacis, mais des collines ; les prairies échappent à leur métier morose de champs de tir d'armes mécaniques ; les ruisseaux à talus, les marais bourbeux oublient leur tâche d'obstacle aux tanks ; les bois des crêtes prennent des vacances, s'évadent, pour un jour, de leur vigilance et, négligeant leur office de *position,* redeviennent taillis, futaies ; les rondins de pin ou de sapin des abris de mitrailleuses, des obervatoires, troncs arrachés et séparés, demeurent cependant liés à la sylve, communiquent avec elle et suent la résine dans leurs trous noirs, avant la mort définitive ; aux lisières fores-

tières, les abatis de hêtres, aux trois quarts sciés à hauteur d'appui, toute leur ramure et leur cime jetées au dehors, forment des hérissons de branchages pour la défense, des quinconces de colonnes brisées, tirent du terroir une sève qui s'évapore au plan de coupure, qui embaume le vent d'une odeur végétale ; les ceps des vignes se tordent comme des esclaves enchaînés sous les fils de fer griffus dont on les a ligotés avec leurs échalas pour rendre les coteaux impénétrables, se gonflent et méditent de feuiller et de fleurir malgré ces ronces et ces entraves ; sous un hangar, chemise ouverte, au ronflement de la machine, des soldats battent le blé, séparent le grain de la paille et, comptables, calicots ou boutiquiers au civil, par la vertu de la saison et à l'occasion des catastrophes européennes, redeviennent eux-mêmes, de vrais Français, des paysans.

□ □

L'automne, décembre, les longues nuits, les jours opaques m'avaient dérobé toute une face de la guerre, la plus considérable peut-être. Sans doute, abstraitement, la connaissais-je ; mais je ne la sentais pas réellement, physiquement. Du reste elle se dissimule bien, elle se camoufle avec une astuce cruelle, une terrible hypocrisie. Les combats d'avant-poste, où se dépensent tant de courage et d'initiative, ne forment en somme que la mousse du conflit de ces deux masses énormes d'armées et de forteresses accrochées, butées les unes aux autres, que les étincelles courtes qui jaillissent de leur contact, à la superficie ; le gros de l'effort se piète ailleurs, en profondeur, dans les vastes territoires travaillés, fouillés, armés, truffés de lignes d'arrêts, de nids de canons et de mitrailleuses, tendus d'inondations, semés de casemates, de blockhaus, piqués de réseaux, de rails, encombrés d'abatis, gaufrés de fossés et de boyaux, pigmentés de mines, injectés, aux points sensibles, de pétards qui exploseront au premier signe. Les hommes, pareils à des fourmis actives, ont partout pioché et aménagé, sans en rompre l'apparence, par en dessous, les monts et les plateaux, les rivières et les bois ; ils ont scellé alliance avec la terre et l'eau, avec l'arbre et le rocher, avec chaque hauteur et chaque vallonnement ; ils les

ont engagés dans leur querelle et mobilisés sur place, secrètement, en leur gardant leur forme et leur couleur afin qu'ils abusent mieux le ciel et l'ennemi.

Dieu sait si j'ai, depuis octobre, souvent traversé ces pays de Lorraine et d'Alsace ! J'allais vers les troupes de première ligne, vers ces bandes hardies dont nous avons plutôt saupoudré que garni notre frontière pour les opposer à un adversaire lui-même audacieux et clairsemé ; je visitais les bouchons bétonnés du Rhin, qui flanquent le fleuve et battent ses tournants, les forts Maginot d'un extrême perfectionnement technique, d'une extraordinaire subtilité industrielle, d'où ne saillent, et faiblement, que quelques coupoles pareilles à des potirons de métal, peintes en jaune et en vert, à demi digérées par la croûte des coteaux. Je savais bien, certes, que d'innombrables pelles et pics traçaient, défonçaient, comblaient loin de mes regards, que d'innombrables mains déroulaient les bobines de ronce métallique ; souvent j'avais croisé, au crépuscule, d'interminables files d'hommes vêtus de glèbe et mêlés à la brume qui regagnaient les cantonnements où fume la soupe du soir ; je n'ignorais pas qu'ils avaient foui ou bâti à longueur de journée, que, ne se servant que de la terre, de l'eau, des douves, des épines, des arbres, ils entouraient les forts modernes et de luxe d'un système de défenses de la plus antique simplicité, qu'ils les reliaient, les flanquaient, les ceinturaient en arrière, rendaient leur approche difficile et leur franchissement inutile et dangereux, qu'ils faisaient du sol un vaste lacis de pièges et de nasses, de labyrinthes obligés et de fosses d'enlisement ; cependant, ce qu'il y a de moins monotone, de plus spectaculaire m'appelait ; je ne faisais pas halte ; il me semblait que la patience des terrassiers m'attendrait et s'userait moins vite que cette première fièvre d'information qui me poussait outre, loin au devant d'eux.

Aujourd'hui, ce printemps, cette lumière me montrent vivement le lieu essentiel de la guerre, son véritable corps monstrueux, engourdi, où les escarmouches spasmodiques des pointes extrêmes ne propagent pas un frisson. Rien de guerrier ici, du reste, sauf quelques zigzags de barbelés, quelques filets de camouflage de batteries, entrelacés de rameaux de sapin, quelques cubes de béton que l'on n'a pas entièrement nivelés et terrés, qui n'ont pas revêtu l'uniforme et accepté totalement la

loi de mimétisme, d'anonymat imposée aux engins et aux hommes. Mais cette immense partie de cache-cache, cette mise dans le jeu de nos disputes, cette inféodation, à notre cause, de l'eau, du sol, du relief, des plantes, ce pacte avec les éléments et ce grand ouvrage de taupes et de castors où aboutissent notre technique et nos inventions, tout cela m'attire en ce premier jour d'avril, pique d'autant plus ma curiosité que j'en devine la complication infinie, capable de lasser toutes les statistiques, et que la clarté même d'avril, de jeune soleil ne m'en dévoile presque rien, ne sert qu'à m'amorcer, à m'appâter sur d'infimes indices...

□ □

Cette terre grasse coule, crève les soutiens, effondre les châssis de planches et de poutres qui essayent de la maintenir, s'ils ne sont pas contreventés avec le plus grand soin. Le gel, jusqu'à mars, avait arrêté les creusements de boyaux et d'abris ; il eût fallu de la dynamite pour ébranler ces roches glacées, ces blocs où ne mordait pas le fer des outils ; mais rien ne s'écroulait, tout tenait ferme, cimenté par le froid ; seules les taupes, perçant leurs galeries au-dessous de la zone inattaquable, poursuivaient leur vie aveugle et souterraine, débouchaient parfois brusquement, à vide, dans une tranchée qu'elles ne prévoyaient pas, dans une cagna enfoncée, roulaient avec leurs débris de fouissage, leur poussière de déblai, sur quelque dormeur qui s'éveillait brusquement, jurait, toussait, crachait, les yeux pleins de sable ou d'argile pulvérulente. Mais, en revanche, si l'on ne pouvait avancer les organisations, la banquise que formait le sol ne cédait pas ; les excavations y demeuraient solides et sèches. Le dégel a tout écroulé, tout bousillé, tout noyé ; il faut maintenant écoper, établir des rigoles de drainage, coffrer et clayonner à nouveau.

Au sommet de la colline, les pionniers remettent en état le boyau qui conduit de l'observatoire à la chambre de repos de sécurité ; à mi-pente, sous la direction du génie, ils construisent, ils moulent un blockhaus dont les feux appuieront ceux de ce cube que je discerne à peine là-bas, de l'autre côté de la rivière marécageuse d'où émerge la ligne sinueuse d'une quadruple

rangée de rails rouillés et inégaux. Entre les deux fortins, l'espace vide ; car cette guerre ne comporte pas, comme l'autre, de terrassements continus, elle préfère la pullulation de petits centres de tir et la conjugaison de leurs champs. Pour le profane, il en résulte un imbroglio assez malaisé à déchiffrer ; les réseaux de barbelés ne se développent presque jamais parallèlement au front ; ils courent dans tous les sens, brisés, crochetant, perpendiculaires, obliques ; ils se raccordent selon les angles les plus imprévus ; ils dessinent des couloirs, des méandres, des poches : ils ne rappellent en rien les fourrés d'acier de notre jeunesse, si sagement orientés, qui faisaient face à l'ennemi, en première ligne, et s'étageaient en profondeur sans perdre leur direction. Non, ceux-ci se planquent assez loin, ne laissent en avant, au contact intermittent, que quelques nids, quelques tanières épineuses de sentinelles et de patrouilleurs ; leur gros, à l'arrière, forme des cages, des chemins qui mènent à l'impasse et aux rafales de flanquement, à la visée de la mitrailleuse lourde, tapie, dont la petite gueule ronde, sombre, mobile, méchante, guette sa proie par l'ouverture barlongue du béton, au ras de terre, sous la dentelle de jute ou de raphia verdâtre effilochée, prête à souffler son tactac entre les butoirs qui limitent son secteur de mort, indifférente au reste du monde.

Le malaxeur, la bétonnière plutôt, brasse avec un bruit d'enfer la provende de gravier, de ciment, de sable que les bennes grinçantes montent jusqu'à son entonnoir et lui ingurgitent. Pour la soif, un pionnier lui verse, de temps en temps, un seau d'eau. Elle hoche, secoue, tourne en cercle, dodeline sa grosse tête de poussah réduite à n'être qu'une bouche où s'entassent les nourritures indigestes ; elle gobe, se gargarise, gargouille, hoquette, digère et évacue presque aussitôt, dans les brouettes à cuves, sa déjection, bouillie noirâtre à grumeaux de pierre. Les équipes de manœuvres s'emparent de la pâtée, l'acheminent par des sentiers de planches, la déversent sur le radier, dans les boisages, les moules encore vides des parois ; des cannes à crosse s'y dressent, le ferraillage vertical, griffes tournées à l'intérieur, vers la masse ; elles armeront le béton, lui assureront sa plus haute résistance quand il aura pris, quand le coffrage, les casiers inutiles auront sauté et que l'épaisse dalle de couverture coiffera le trou rectangulaire de l'ouvrage.

Besogne pénible et qu'il faut soutenir d'arrache-pied, pendant dix-sept ou dix-huit heures, de jour et de nuit ; la coulée ne souffre pas de loisir et l'homogénéité, la capacité d'encaissement du bloc dépendent d'un labeur régulier, continu. Ni la bétonneuse ni les hommes ne chôment ; l'orage même ne doit leur apporter aucun relâche. J'ai sous les yeux un témoignage de satisfaction du commandement, une sorte de citation d'un de ces groupes ; il offre une sorte de magnificence simple et ouvrière : « *Pendant la journée du 14 mars et la nuit du 14 au 15 mars, malgré un cyclone très violent qui a ajouté à la difficulté du travail une fatigue extrême et de graves dangers d'accident, chacun est resté à son poste pour mener à bonne fin, sans défaillance, la coulée commencée de la casemate...* »

Je regarde ces gars aux visages hâlés et marqués de méplats puissants, aux mains larges et cordées. Des Auvergnats, des Corréziens pour la plupart, des cultivateurs ; ils ne rechignent pas à la peine ; ils communient avec le terrain, leur matière nourricière, et je pense qu'il existe un langage muet, fait d'attouchements, de pétrissage, par lequel ils se parlent, se confient des choses mystérieuses, qui touchent aux abîmes de l'être, des espèces de pensées physiques et foncières qui datent du chaos et du limon, qu'aucun mot n'aurait la vertu de traduire. Les saisons atteignent à plein ces hommes mal dissociés de la planète, dont les bras revivent au printemps à la manière des branches d'arbre, dont le cœur s'accorde à la sève, dont les pieds puisent généreusement les effluves telluriques qui ne nous parviennent qu'avec parcimonie, que nous filtrons avarement, l'existence citadine, la civilisation en ayant, chez nous, obstrué et resserré les chemins. Eux seuls gardent véritablement puissance d'aménager la brande, la forêt, le coteau ; eux seuls, les rudes, possèdent des paumes assez fortes et assez délicates, des poignes, qui fouillent et ne blessent pas, de sculpteurs du coteau et de la plaine ; le sol, je pense, ne souffre guère de leurs attaques ; ils ont l'habitude de le retourner de leurs houes et de le caresser de leurs charrues, de le purger des mauvaises graines, de le féconder avec une grande application d'amour.

Nous nous éloignons, nous descendons vers les étangs d'argent mat bleui, vers les eaux sommeillantes. Le sergent-chef, le maître d'œuvre, un ingénieur enrustiqué par sept mois, sylvestres et

bourbeux, de compagnonnage avec les fils de la glèbe, me fait un bout de conduite, et l'un de ses tâcherons aussi, un montagnard aux yeux pervenche, aux membres noueux, ossu et sans graisse, la peau plaquée sur le squelette et les câbles tordus des muscles. Quelques avions ronflent, invisibles dans l'étincellement ouaté des hautes régions du ciel ; la D.C.A. colle à leur vol ; les éclatements, au-dessus de nos têtes, pètent sec ; un étrange bouquet s'ouvre, fuse, fleurit et se fane ; une sirène de la vallée hurle longuement et se tait, le péril ayant déjà fui, chassé vers le Nord-Est. Je prends congé des malaxeurs de ciment, de sable et de cailloux, des planteurs de tiges de fer à griffes. Je souhaite bonne chance à mes amis d'une heure. « Oh ! me dit l'Auvergnat en me secouant la main, pour ce travail-là, ça va. Ce que j'aime guère, c'est les abatis, c'est de couper les arbres. Du massacre ; ça fait pitié ! Enfin, heureusement qu'il y a des surgeons, qu'ils ne mettent pas trop longtemps à repousser. Vingt, vingt-cinq ans. Adieu, bonne promenade. » Nous nous quittons. Pendant un bon moment j'entends encore le fracas de la bétonneuse, ses gargarismes rocailleux, le ferraillement de la chaîne sans fin des bennes qui la gavent.

□ □

Le cubage de terre remuée défie l'imagination et le calcul ; une armée de termites a défoncé, déblayé, taluté durant tout l'hiver, zébré les fonds et les pentes de milliers de kilomètres de fossés, de fourrés acérés, de rails martelés un à un, à la sonnette à vapeur. Tout cela sans éclat, sans grouillement, sans qu'on puisse soupçonner cet immense terrassement. Le passant ne voyait qu'une campagne morte où des insectes kaki, par petits détachements, se livraient minutieusement à des occupations dont on ne devinait pas le but, grignotaient leur parcelle de sol, hérissaient de poteaux de bois et de fer, garnissaient de piquants un mince ruban coudé, crayonné sur la carte par on ne sait quel magicien aux desseins impénétrables. Et tout ce travail, aujourd'hui que la lumière le précise et en éclaire de longs morceaux, des perspectives, prend soudain un sens, livre un peu de son mystère aux non-initiés. Nous avons rendu notre frontière inexpugnable ou, du moins, si dangereuse, si mortelle à assaillir que

l'ennemi ne s'y heurtera qu'en dernière instance, s'il ose se risquer à jouer un va-tout désespéré, à périr sur nos glacis plutôt que d'avouer sa défaite proche ; nous le forçons à chercher des batailles, des issues lointaines, des débordements de nos ailes si extrêmes qu'il ne peut que s'y user, y anémier, y fragmenter en route sa puissance et sa violence. La sueur épargne le sang. Une grande admiration m'emplit, devant ce monument dont je ne découvre d'ici qu'un lambeau, qui, cependant, parle aux yeux, pour l'obstination, l'assiduité, l'humble et terrible ténacité de nos hommes ; ils ont, avec une sagesse exemplaire, tenu pendant la pire saison, sous la pluie et le froid, dans la bourrasque, dans la nuit qui finissait si tard, qui commençait si tôt ; ils ont, en somme, utilisant tous les accidents, les hauteurs, les dépressions, les côtes, les ruisseaux, les marais, les remblais de chemin de fer, les bois, doublé la ligne Maginot d'une ligne Siegfried et d'un labyrinthe de défenses accessoires, de clôtures qui se recoupent.

« Il y a toujours, si l'on y met le prix, me disait un chef, une chance de percée. Mais la surprise devient impossible. Nos troupes de flèche gardent le contact, sondent sans cesse l'adversaire, l'assaillent, le palpent, mesurent ses réflexes. Voilà l'utilité des petits combats, de la guérilla de la frontière ; ils préservent de l'attaque brusquée nos positions véritables. L'ennemi, s'il enlevait notre couverture par une ruée soudaine, n'aurait rien gagné, que la faculté de préparer ses emplacements pour le seul assaut qui compte, capable de donner un résultat, de provoquer la décision. Or c'est un grand travail que d'amener, d'installer l'artillerie et le reste ; il nous aurait donc averti de ses intentions plusieurs semaines à l'avance. Ensuite... Oh ! ensuite, je ne veux pas jouer au prophète... Mais toute rupture du rempart qui n'aurait pas une étendue, en développement frontal, d'une cinquantaine de kilomètres, ne serait qu'un coup d'épée dans l'eau. Les armées modernes ne passent pas par un couloir ; il leur faut des avenues, de vastes débridements ; sinon elles s'étranglent ; nourries au compte-gouttes des renforts, des relèves, de l'essence, des munitions, du matériel, des subsistances que leur appétit dévorant exige sous peine de cachexie rapide, elles se défont sur place, sans combat, périssent d'inanition, d'asphyxie. Imaginez ce que réclame d'obus, de chars, d'infanterie

une offensive de cette ampleur. Évidemment, rien ne doit se concevoir à priori comme inexécutable. Toutefois j'estime que celui qui posséderait, en matériel, armement, munitions, effectifs, une supériorité de dix contre un, ne saurait guère compter, dans l'état actuel des organisations et, bien entendu, à égalité de moral des troupes et de l'arrière, que sur une chance de réussite de un contre dix. Alors, qui serait assez fou... »

Cet entretien, j'y songe souvent ; il me revient à l'esprit au bord d'un de ces fossés antichars qui n'ont pas de fin, qui, seuls, par leur continuité, rappellent à notre mémoire les tranchées de jadis, mais plus béants, vides et nus, qui développent des bretelles aux attaches séparées par des heures et des heures de marche ; j'y songe à la vue des barrages qui ont provoqué des inondations et étoffé les points plus vulnérables de la muraille enfouie, au bruit des sonnettes mécaniques qui frappent, tombant de leur chèvre, les palplanches de fer imbriqué des digues, au choc des moutons plus grossiers, simples troncs non équarris, maniés à la main, qui tapent et clouent au sol gluant les pilots des batardeaux, à la cadence des masses brandies qui cognent les piquets, leur volée alternant avec les han ! des hommes...

Ici, au bas de la descente, l'entreprise de noyage de la vallée basse touche à son terme ; l'eau monte déjà sur la prairie, comble les creux, encercle les troncs des peupliers et des saules, assiège les murs d'une ferme de l'ancienne berge et franchit son seuil, reflète le vantail vert de sa porte. Il ne reste qu'à fortifier le parement. Un petit train de wagonnets va chercher non loin de là des terres, au flanc de la colline éventrée, les apporte, les déverse afin d'assurer la solidité, l'étanchéité du verrou. On n'a pas eu besoin, par bonheur, de construire une nouvelle route rehaussée, comme ailleurs, de bâtir un pont de bois, une chaussée provisoires ; le niveau de l'étang artificiel ne submerge pas le chemin. A quelque distance, un village, le cantonnement des travailleurs, des usines d'un rouge brique dont le jeune soleil exalte doucement la couleur chaude. Il est onze heures, l'heure du repos. Les hommes roulent une cigarette, tirent leur pipe, se mettent en colonne par un, forment une de ces longues processions que j'ai croisées ou dépassées si souvent, auxquelles les crépuscules d'hiver prêtaient une si muette, si compacte monotonie, que le printemps égaie, anime et aère. Des Auvergnats

aussi, comme les bétonneurs du coupeau de la colline, des Corréziens, des gens qui, lorsqu'ils ont craché dans leurs paumes et saisi le manche de la pioche, ne craignent personne, que rien ne trouble, ni la pluie ni le vent ni la neige, et pour qui le travail constitue un office sacré, un rite séculaire.

□ □

Vieille race de France ! Pendant des jours j'ai musardé de la Sarre au Rhin, et loin en amont du fleuve. Partout le même goût de la *belle ouvrage,* la même gentillesse agreste et fine, la même rumeur d'immenses chantiers épars et masqués, le même pacte du sol et de l'homme pour la sauvegarde, le même héroïsme quotidien, bonhomme, souvent narquois, qui n'aime pas s'en faire accroire à lui-même, le même accomplissement de tâches obscures, pénibles, simplement acceptées, dont le total, quand je les parcours en vue cavalière dans mon souvenir, compose un ensemble grandiose. Ce mot de *grandiose,* je le murmure pour moi seul, je n'aurais pas eu la témérité de le prononcer, de crainte des moues ironiques, des sourires en coin. Pourtant je le risque, puisque personne ne va l'entendre. Cette méfiance de l'enflure, cette absence d'exaltation, cette acceptation taciturne, ce dévouement modeste et tranquille, cette robustesse naïve du physique et du moral, voilà la noblesse de ces soldats. Et ces vertus règnent sur tout le front, lui donnent sa couleur morale. Au contraire des autres, des Allemands, ils n'ont pas besoin d'excitants, d'injections idéologiques pour alimenter leur énergie ; nulle fièvre, nul excès, rien d'artificiel, de surajouté en eux : l'amitié, l'instinct leur suffisent, et le sens obscur et profond si bien enraciné qu'il ne s'exprime jamais en paroles, de leur communion.

J'ai dégusté d'un air connaisseur le boudin des pionniers ; j'ai bu le vin blanc du lieutenant-chanoine ; j'ai partagé le jus de l'infanterie de forteresse dans la ferme du carrefour des routes et des ruisseaux, qu'une équipe de sorciers, sans rien changer à son aspect extérieur, sans enlever un rideau ni déplacer une tuile ni boucher une chatière, a transformée en blockhaus. Caves doublées, étayées, rondins résineux où perlent des gemmes, granges aménagées, chambres de canons antichars et logis de

mitrailleuses jumelées, avec leurs tarares à vanner le blé si ingénieusement adaptées à la ventilation et leur ouverture de cinq doigts de jour sur une longueur d'un demi-mètre, fenêtre nécessaire au tir. L'officier me désigne la charpente et les combles d'où filtre un rayon ; il rit : « Oh ! ils peuvent bombarder ; tout est combiné ; si ça s'effondre, tant mieux, ça ne démolira rien ; au contraire, ça renforcera ; la blocaille et les débris des chevrons et du faîtage nous matelasseront. »

Nous gagnons maintenant la forêt par le chemin de terre aux ornières presque dures ; nous rencontrons parfois un de ces chariots à quatre roues, en forme de pétrin monté, une de ces voitures du pays que l'on nomme des *vosgiennes ;* un soldat la conduit et encourage nonchalamment, en sifflotant, le gros cheval rosâtre au derrière tondu ; l'air vif et soleilleux fouette le sang ; on ne voit plus ces bandes de corbeaux sinistres qui fouillaient la neige et les bêtes mortes, s'envolaient lourdement et croassaient ; des oiseaux chantent ; on entend des cognées et des appels ; les voix elles-mêmes se sont dégelées. Voici l'orée du bois. Il couvre une pente irrégulière et vallonnée qui aboutit à un plateau ; les hêtres à l'écorce pâle et argentée, qui en forment l'essence dominante, n'ont pas encore de feuilles ; celles du dernier été de paix, fondues au sol, triturées, pourries, étendent sous nos pieds un tapis moelleux, encore humide, aux beaux tons cuivrés, mordorés, assourdis de la décomposition végétale à son point d'exténuement. Les tempêtes de mars ont abattu quelques arbres sans briser les troncs ; un mètre de glaise et un dessous de sable, pas de roche, cela ne donne pas une grande prise d'enracinement, n'offre guère de résistance aux tornades. Autant de travail évité à nos bûcherons et d'épargne de voiturages.

Une forêt honnête, ma foi, qui ne semble pas cacher de mauvais desseins, qui a des clairières franches et des futaies loyales ; la lumière y joue et les emplit jusqu'aux combes. Pourtant, à l'entrée, quand nous avons longé l'à-pic qui commande, d'une faible hauteur, les prairies et les chaumes aimés des lièvres, les étendues plates favorables à la rasance des tirs, où ne poussent que quelques haies de ronces métalliques, à l'entrée, dis-je, n'avons-nous pas aperçu un certain nombre de ces étroites meurtrières horizontales d'où les armes automatiques surveillent

leurs champs de dévastation ? Et si nous avions contourné la médiocre falaise boulante, n'aurions-nous pas trouvé une amorce de boyau, une entrée basse, un gîte aux rondins courtauds ou aux parois de béton ? N'aurions-nous pas vu luire une crosse sombre à creux d'épaulement ? Et si, au-dessus de la tanière forte, nous avions balayé la mince couche qui les revêt et les dissimule sans les ouater, n'aurions-nous pas touché les lourdes dalles carrées d'éclatement, séparées par des ourlets de sable et d'argile, le pavage qui obligera les obus à gaspiller leur puissance de pénétration à la surface ?

Et peu à peu le désert pacifique, entre les colonnades des hêtres, se meuble à nos yeux, nous révèle sa nature véritable de forteresse sournoise. Des abris avec leurs couchettes superposées, leur poêle, leur lampe tempête, leurs cylindres gerbés de conserves, leur table qui se rabat et se lève comme un pont-levis, leurs rayonnages où se rangent les quarts, les gamelles du nouveau modèle, rectangulaires, plus compliquées que les anciennes et plus commodes, réduction d'une batterie de cuisine, cuillère et fourchette comprises, qui s'emboîterait. Les charpentiers édifient, au centre de la place sylvestre, un Foyer qui deviendra sans doute, après l'Armistice, dancing rustique des dimanches, où l'on a déjà collé, sur une cloison de lattis, une affiche d'huile brunissante avec sa baigneuse aux longues cuisses, à la peau d'ocre et aux cheveux de mousse platinée. C'est curieux comme les hommes de cette guerre rêvent d'ensoleillement, de Méditerranée et de filles minces, fermes et cuites ! Le toit encore inachevé, il y a déjà, sous la belle estivante, un tonneau de bière en perce et un garçon à manches rebrassées, au teint fleuri, qui s'épanouit de retrouver son métier de bistrot, de nager dans la limonade. Nous passons, nous franchissons une gorge, un renflement ; nous montons à la lisière supérieure ; une cuisinière de fonte, cubique, bourgeoise, à four et à barre de cuivre, se carre, protégée par un auvent, fume au pied d'un chêne. Parfois, à fleur de terroir, une ouverture à cadre de bois, une espèce d'écoutille ; c'est la sortie de secours, en cas de bombardement et d'écrasement, d'un abri dont nous n'avions discerné ni la place ni le tortueux couloir d'accès. Nous gravissons le monticule taraudé dont l'épiderme n'a souffert que quelques écorchures vite pansées et camouflées, que quelques piqûres d'épingle. Nous

arrivons au sommet, où les arbres forestiers le cèdent aux friches, aux mirabelliers de plein vent, aux vignes, aux vieilles feuilles de maïs. Les postes de D.C.A. ont creusé là leurs trous ronds tapissés de rameaux tressés, leurs *nids de cigogne* d'où le canon de l'arme, long et fin, jaillit comme un bec pointé ; les abris vibrés de F.M., si justement et pittoresquement appelés *boîtes à pilules*, s'y enfouissent. Puis nous redescendons vers la vallée, vers le moulin et la voie de chemin de fer dont le remblai, à mesure qu'on s'enfonce, devient l'horizon. En bas aussi, aux fonds aquatiques, des corvées kaki équipent des réseaux, dévident les bobines rébarbatives, haubannent les panneaux, entrelacent de fils hargneux les câbles d'étai. Je m'entretiens un moment avec un garçon de belle stature, au nez majestueux, bien charpenté et d'arête droite, un Bourguignon jurassien qui roule les R. Les pointes ont déchiré ses gros gants. Le père tué à Verdun, et le fils, maintenant, qui se meurtrit ici les paumes, à son tour, qui maille les filets à crocs.

Déjà la colline et la forêt reculent. Elles se replacent dans le paysage, elles évaporent leur caractère de guerre, perdent ce sens jalousement réservé qu'on ne saisit que quand on y pénètre et qu'on les sonde, qu'on gratte leur fard et leur croûte. Honnêtes collines, forêts loyales...

□ □

Je me suis attaché, en ce début d'avril, en ce temps de soleil fragile, aux pionniers, aux piocheurs, aux manieurs de pic et de houe, aux marteleurs de pilots et de palplanches, à ceux du béton, aux sapeurs du génie et de la biffe, aux fourmis terrassières et maçonnes, aux castors constructeurs de digues, aux plus obscurs, aux plus englués. A ces rameurs de l'entrepont, qui ne voient pas la bataille et que la bataille oublie, j'ai voulu jeter une fleur dans leurs ténèbres, une de ces renoncules, de ces ficaires, de ces pâquerettes, de ces primevères que les longs frimas ont retardées et qui paraissent au revers des talus et des fossés, entre les mottes, aux flancs des pentes bien exposées, tandis que les dernières bribes de neige sale, tassée, se putréfient aux poches d'ombre tournées vers le Nord. Mais, parmi ces

hommes que l'actualité néglige et qui font sans doute, actuellement, le plus gros ouvrage de la guerre, il y en a aussi qui courent des aventures. On se souvient du rôle joué par les détecteurs, les enleveurs de mines, surtout au début de l'hiver, au moment des avances dans le Warndt et au delà de la Blies. On m'a conté aujourd'hui l'histoire d'un caporal du génie et de quelques fantassins qui ont accompli, de concert, il y a assez longtemps déjà et loin de ce secteur où nous nous trouvons, une des missions les plus difficiles, les plus dangereuses qui se puisse imaginer. Nul ne l'a jamais rapportée, je crois ; j'en ai appris le détail de la bouche d'un des artisans de l'affaire ; je m'efforcerai de vous le relater fidèlement.

Je me trouvais à X..., petit village d'avant-postes, à la limite du *no man's land,* un jour de prise d'armes. Rues chicanées d'instrument aratoires, de herses, de râteaux à cheval, ces grands peignes courbes et aiguisés montés sur roues, de sacs, de faucheuses ; des feuillages décorent les avenues de la place, des palmes de sapin, des bandes de calicot tricolore ; le houx couvre les murs de sacs à terre ; les officiers ont des gants blancs ; un drapeau flotte sur la pompe du puits ; les fleurs de porcelaine des poteaux télégraphiques brillent à la lumière ; le vent gonfle les calicots ; deux pâtissiers vêtus de blanc, par une coquetterie qui a bien du prix à cette heure et en ce lieu, coiffés de toques hautes, larges et immaculées, portent dévotieusement un magnifique gâteau aux couleurs de la croix de guerre, friandise réservée aux vedettes de la cérémonie. Toutes les délégations en place, au repos, l'arme au pied ; ceux que l'on doit citer à l'ordre de la division alignés : deux officiers, deux sous-officiers, trois soldats, le dernier blessé, avec un bel emplâtre de sparadrap rose sur le nez. On n'attend plus que le général dont, aux abords de la bourgade, une sentinelle épie la voiture à fanion. Rangés tous deux contre l'Ecole aux fenêtres calfatées de papier noir, pour les séances de cinéma, le sous-lieutenant Z..., comme je l'entreprends sur les mines, dont la prospection lui inspire un goût singulier, rappelle pour moi de vieux souvenirs, évoque son camarade, le caporal du génie.

« Nous savions bien, nous nous doutions du moins qu'il y avait un réseau de mines devant Z... La position, la configuration du terrain s'y prêtent et le demandent. Certaines photos d'avion, de

plus, avaient révélé des travaux suspects, des pointillés bizarres, en damier. Tout ça m'intriguait. Et puis, à l'état-major, ils avaient envie de posséder quelques-uns de ces petits engins afin de les analyser au laboratoire, d'en démonter le mécanisme, d'en connaître les trucs exactement. Trois fois nous sommes partis, moi et une quinzaine de garçons du corps franc. Un caporal du génie, un volontaire, nous accompagnait. Un type du métier, qui pouvait flairer les emplacements, décrocher ces machins méchants et traîtres avec plus d'astuce et de délicatesse que nous, nous épargner des surprises et des éclatements. Parce que, ces pièges à c..., comme on dit, il ne s'agit pas de les bousculer, de les prendre par n'importe quel bout, de jongler avec. Trois fois nous sommes partis et revenus bredouilles. Le caporal du génie ne se dégonflait pas, ne démordait pas. Un entêté, un simple, modeste et réserviste, qui ne se vantait guère mais tenait bon. Ouvrier dans le civil, genre mécano. Nous autres, des corps francs, parce que nous risquons souvent notre peau, que nous travaillons en enfants perdus, nous avons un penchant à regarder les autres de haut, à les traiter de planqués, à crâner un peu, quoi ! C'est bien excusable. Mais il faut bien penser qu'il y a du bon partout, même dans le génie. Dommage que vous ne puissiez pas lui demander ses impressions ; il a passé sergent et nous a quittés voici pas mal de semaines. Du reste, pas bavard quoique Parisien. Bref, trois aller et retour sans résultat, trois choux blancs. Fausse route, tâtonnements dans l'obscurité ou nervosité du secteur. L'opération voulait du calme. A la quatrième, nous avons eu plus de malice et moins de poisse. Nous sortons à la tombée de la nuit, par clair de lune ; nous ne faisons pas de rencontre fâcheuse, nous arrivons à l'endroit qui nous intéresse, au fameux pointillé en damier que j'avais repéré soigneusement sur la carte, dont j'avais étudié le tracé buisson par buisson, bosse par bosse, arbre par arbre. Ce coup-ci, j'avais marché juste, je n'avais pas commis d'erreur, j'étais tombé recta, tout près des avant-postes allemands. Il ne s'agissait pas de lambiner et de chahuter. Je laisse la patrouille hors du champ de mines, afin de diminuer les risques d'encombrement, de brouhaha, d'offrir le moins de prise possible à l'attention des autres, de ne pas les distraire de leurs songes. Nous y entrons à quatre seulement, le cabot du génie, deux de mes gars et moi-même. Vous

pensez bien que, ces saletés-là, ça ne se cueille pas comme des fleurs. De grosses assiettes enterrées à fleur de sol, avec leur percuteur à pression au-dessus, au centre, et, au revers et sur le côté, leurs deux allumeurs à traction, à alvéole, qui font tout exploser en cas d'arrachement. Nous soulevons doucement l'assiette, le caporal tâte les fils, les coupe, s'assure que rien n'attache plus le machin, qu'on peut le saisir par la poignée et l'emporter. Et d'une. Nous en ramassons une deuxième. Tout cela sans bruit, en retenant sa respiration. Il ne faudrait que quelques crachats du fusil-mitrailleur d'en face pour nous ôter l'envie de continuer. A un moment nous avons cessé brusquement tout mouvement, aplatis, sans souffle. Le guetteur allemand toussait. On tousse souvent quand on devient inquiet, qu'on se méfie. Quelqu'un, au petit poste, a même allumé une lampe de poche. Puis, la lampe éteinte, on n'a plus rien entendu ; le Fritz se calmait, se persuadait qu'il n'y avait rien devant lui, qu'on se ficherait de sa tête s'il donnait l'alarme, s'il déclenchait la seringuée. Alors nous avons fini notre travail de récolte. Nous n'avons pas essayé de regoupiller la mine, non ; et nous avons eu tort. Le temps nous pressait, et, pour l'allumeur du dessus, même le caporal du génie ne savait pas trop comment s'y prendre. Le guetteur aurait pu se raviser, il valait mieux ne pas lui donner trop de délai de réflexion. Nous rebouchons à peu près le trou et nous filons en douceur ; à cinq nous nous relayons pour coltiner les deux *teller* par la poignée, à bout de bras, comme des valises. Ça ne pèse guère qu'une quinzaine de kilos, mais ça paraît plus lourd que ça ; ça impressionne, ça paralyse. Au moins pendant les premiers mètres. Après, on s'y habitue. Nous franchissons, avec notre paire de colis, les fils de fer...

— Ah ! vous aviez traversé les fils de fer ?

— Bien sûr. Je ne vous l'avais pas dit ? A l'aller d'abord, et au retour ensuite. On ne pouvait pas les esquiver... En évitant le fracas, naturellement, le cisaillement, en souplesse, à la manière des anguilles. Les *teller* aussi ont sauté les barbelés, de main en main, au-dessus du réseau. Ah ! si les Fridolins nous avaient sonnés à ce moment-là, on aurait été dans de beaux draps ! Heureusement qu'ils n'avaient établi qu'un seul panneau, qu'il n'y avait pas une trop grande épaisseur de buisson. Après, on a soufflé. Un bon terrain, le calme, pas de poursuite ni de

tir. Tout de même, plus de trois kilomètres à charrier ces bagages-là, ça compte.

— Oui, j'imagine, on doit ressentir un certain malaise, une certaine frousse.

— Non, pas trop, dans l'action ; on ne pense qu'à se débarrasser le plus vite possible, avec précaution et prudence, à se garer des cahots et des frottements. Mais j'avoue que j'ai sué froid, le lendemain, quand le laboratoire du génie a eu étudié notre cueillette.

— Le lendemain !

— Oui, les mines, nous les avions crues antichars, réglées à trois ou quatre cents kilos. Pas du tout, elles auraient fonctionné sous un homme, à la pression de quarante. Oh ! si on les avaient sues si sensibles... Seulement, le lendemain, l'ouvrage mené à bien, qu'on ait peur, ça n'avait pas d'importance. »

Soudain une voix crie : « Garde à vous ! ». Les talons claquent. « Portez armes ! ». La sentinelle a annoncé le général. Il débouche : « Présentez, armes ! ». Un seul cliquetis. Et la prise d'armes se déroule, si nette, si émouvante ; les phrases courtes, tendues, des citations martèlent l'air. Ceux-là, l'autre jour, ont repoussé une attaque brusque et nourrie, ont obligé l'adversaire à battre en retraite en abandonnant des morts et des munitions. Litanie concise, drue, où les mêmes motifs, les mêmes tours, la même grandeur se répètent avec une épique monotonie. Les calicots tricolores ondulent au vent ; le sparadrap rose, sur le nez du blessé, luit à la clarté de ce beau crépuscule où les valeurs tendres ont tant d'éclat. Les toques des pâtissiers sont des pivoines blanches, à peine azurées. « Reposez, armes ! Repos ! »

Un jour, en fin de matinée, pour couronner ce voyage à travers les bois, les eaux, la guerre, les hommes et le printemps, j'ai vécu, pour ainsi dire, au milieu des Allemands. Je ne vous révèlerai pas de quel observatoire, en quel lieu, je les regardais. La jumelle contractant, abolissant presque la distance, j'avais l'impression de me trouver à quelques mètres de leur troupe, je m'étonnais de ne pas discerner leurs paroles en prêtant l'oreille, de n'assister qu'à un spectacle muet.

Au nombre d'une vingtaine, à l'abri, pensaient-ils, de notre indiscrétion, ils s'ébattaient au soleil nouveau, secouaient eux

aussi les miasmes de l'hiver et des ténèbres. Les uns grisâtres, les autres en bourgeron blanc, ils jouaient avec un chien gambadant dont l'aboi ne parvenait pas à mon oreille ; deux ou trois étendus à même le sol, sur le dos, les bras en croix, aspiraient la brise et les rayons ; un autre, manches retroussées, poitrine défaite, se dérouillait par des mouvements de gymnastique suédoise, s'étirait, touchait ses orteils du bout de ses doigts, déployait ses bras et ses poumons. Des travailleurs, sans doute, qui avaient abandonné leur chantier défilé, leur trou sombre, leur position incommode et nouée, pour jouir de ce moment de relâche, de ventilation, d'extension de leurs muscles. Peut-être celui-là, là-bas, à gauche, un peu à l'écart, immobile, couché la tête entre les coudes, fredonnait-il un de ces innombrables lieds, de ces *Fruehlingserwachen, Weisse Flieder, Mai ist gekommen* pour lesquels ce peuple a tant de goût. Il aime à y noyer sa sensibilité fade et puissante, sa sensualité vague, liée à la nature ; il y abreuve et retrempe avec candeur son énergie brutale ; il s'y repose, par des épanchements anarchiques et langoureux, d'une discipline dont il a le besoin moral et physique, à laquelle le prépare, du même coup, cette anesthésie musicale qui le purge de toute personnalité, de tout désir précis, de toute nécessité de logique, de critique, de vérité individuelle, qui le mûrit pour les idéologies de masse et cette ivresse de la soumission et de la conquête conjuguées où il consomme à la fois sa plénitude et son anéantissement.

Midi. Non pas celui de nos montres mais celui du ciel ; le moment des plus courtes ombres, de la plus grande insolation de notre terre. Au signal de l'un d'eux, leur chef, les Allemands, après quelques bourrades familières et joviales, se dispersent, retournent à leurs antres. Il n'y a plus personne dans le champ de la jumelle. Mille regards obstinés, comme les nôtres, de toutes parts, balaient le vide, en notent les nuances et les variations ; des oreilles épient un ronflement de moteur, un départ d'obus, un gargouillis de bétonnière. Après cet intermède de paix, la guerre reprend, la guerre de l'affût et de l'absence, des courtes fièvres nocturnes et des grands ouvrages clandestins, ininterrompus, qui fuient la lumière et cherchent les couverts.

15 avril 1940.

ALEXANDRE ARNOUX

RAOUL DAUTRY

Au moment où la France, menacée, comprit enfin qu'il était urgent de remettre en marche ses industries de guerre, le Gouvernement français chercha l'homme capable d'être à la fois un technicien et un animateur. Presque unanimement, armée, industriels, syndicats ouvriers proposèrent alors un même nom. Il semble intéressant de chercher les raisons de ce plébiscite spontané et de se demander ce qui, parmi tant d'ingénieurs excellents, en cette heure de nécessité et de danger, désignait pour un si grand poste Raoul Dautry.

o o

Il est sorti de l'X et n'en est pas sorti « dans la botte ». Il doit à l'École Polytechnique cette clarté d'esprit et cette précision d'expression qu'elle donne à ses produits et, n'ayant pas, en raison de son rang de sortie, débuté comme ingénieur, il a la chance d'avoir mis la main à la pâte et travaillé « sur le tas ». Il est indispensable que tout officier d'état-major ait fait son temps de commandement et vécu avec la troupe ; il est utile que tout ingénieur ait été chef de chantier et vécu avec des ouvriers.

Dautry, dès sa sortie de l'X, en 1903, entra au réseau du Nord comme chef de district à Saint-Denis. Là il vit de près

la misère de la banlieue parisienne. Il vécut en cheminot parmi les cheminots ; il trouva chez ses hommes « du courage, de la loyauté, du dévouement et un sens admirable de la camaraderie » ; il reconnut en chacun d'eux un être humain, avide d'être traité comme tel. Jamais plus il n'allait oublier qu'un chef peut et doit, tout en maintenant la discipline la plus stricte, respecter en ses subordonnés la dignité de la personne. « Il faut, dit-il, que l'ingénieur soit humain. Il ne suffit pas qu'il connaisse les machines dont il use. Il faut qu'il aime les hommes ».

Au Nord, noble réseau, riche et bien dirigé, il apprit toutes les techniques et passa par tous les services. Il avançait vite, s'étant fait la réputation d'un rude travailleur. Quand, en 1918, Foch, ayant besoin pour sa bataille d'une voie nouvelle, demanda aux spécialistes le temps de construction, ceux-ci répondirent : « En mettant les choses au mieux, dix-huit mois. » Foch bondit : « C'est impossible ! Il me la faut en trois mois. » Le réseau lui envoya Dautry. « Très bien, dit celui-ci, la voie sera prête dans cent jours. » Elle le fut. Pour cet exploit technique, Clemenceau, de sa main, le décora sur le front des troupes.

La guerre finie, ce fut Dautry qui rebâtit le réseau du Nord, si fort maltraité par les obus. Là encore, il agit vite. En dix mois il reconstruisit, ou construisit, 2 300 kilomètres de voies, 8 viaducs, 811 ponts, 5 tunnels, 338 gares et 32 cités-jardins. Enfin il fit si bien qu'en 1928 le Gouvernement, gêné par la mauvaise réputation des chemins de fer de l'État, lui offrit la direction de ce réseau. Déjà il apparaissait comme un illustre médecin d'entreprises, que l'on appelle en consultation dans les cas graves.

Quitter le Nord, qu'il aimait, après vingt-cinq ans de collaboration heureuse, était dur ; accepter la direction de l'État, réseau décrié, était courageux. Deux crises s'additionnaient : une crise générale des transports, une crise locale du réseau. Crise générale, car les transports par rail souffraient de la concurrence victorieuse de la route, cependant que le chemin de fer, pour des raisons électorales, devait maintenir de petits tronçons de lignes non payantes. Faire circuler des trains vides sur des lignes inutiles, tandis qu'autos et

camions écrèment le meilleur du trafic, n'est pas entreprise bien tentante pour des capitalistes ni pour des ingénieurs.

Crise locale, car, au réseau de l'État, le mal était pire qu'ailleurs. C'était le plus pauvre des réseaux français. Peu de marchandises. Quant aux voyageurs, le plus grand nombre habitait la banlieue, parcourait de petites distances à des prix d'abonnement très bas, exigeait des trains innombrables aux heures d'affluence (matin et soir) et laissait ensuite les wagons inutilisés pendant la plus grande partie du jour. On en arrivait à dépenser 4 millions pour acheter une rame qui circulait en charge une heure et demie par jour. Une autre infériorité était le caractère touristique du réseau. Un jour ordinaire, cent trains express et rapides suffisaient ; la veille d'une fête, il en fallait plus de trois cents. D'où la nécessité de posséder wagons et machines en excédent. Résultat, en 1927 : un déficit de plus de 325 millions.

Devant ce tableau assez noir, Dautry ne se découragea pas. « Ma droite cède, ma gauche est enfoncée, j'attaque », disait Foch. « Je n'ai pas d'argent ; je perds mes clients ; améliorons », dit Dautry. A ses cheminots, il commença par recommander de servir parfaitement les clients du réseau : « Les clients sont les maîtres. Ils n'accordent leur confiance qu'aux conditions suivantes : sécurité, rapidité, régularité, propreté, ordre, politesse. Tout dépend de nous. »

Et dans une belle série d'apostrophes, — comme jadis un roi de France s'adressait à messieurs du Parlement, à messieurs du Conseil ou à messieurs du Tiers, — il fixait, avec une juste sévérité, les responsabilités de chacun dans le désordre du réseau : « Vous, messieurs de la Traction, trop de détresses de machines vous sont imputables. Et vous, messieurs de la Voie qui, négligeant hier l'entretien d'une aiguille, causiez les plus graves désordres dans la circulation, mettez votre coquetterie à permettre à vos camarades de la Traction de courir, et à vos camarades de l'Exploitation d'exploiter... »

Bientôt ses appels furent entendus. Le directeur général était exigeant mais il travaillait lui-même si ardemment qu'on le respectait et qu'il communiquait son ardeur à tous. On s'accoutumait à le voir débarquer, soudain, sans prévenir, à dix heures du soir ou à six heures du matin, dans une gare

de son réseau et en étudier les moindres détails. Les syndicats, d'abord rebelles, s'apprivoisaient. Dautry les appelait à collaborer. Tous les mardis, de huit heures du matin à sept heures du soir, il recevait le personnel. Impitoyable aux paresseux et aux « recommandés » politiques, il se montrait compréhensif aux griefs justifiés, secourable aux misères. Un chef militaire, parlant de ses soldats, disait : « Ils n'aiment pas les cœurs secs. » Le nouveau patron de l'État était un chef sévère mais non pas un cœur sec, loin de là. On l'aimait.

On le craignait aussi. Le matin, lorsqu'ils entraient dans les bureaux, les chefs de service trouvaient sur leur table des feuilles rouges, couvertes d'une écriture autoritaire et hâtive : c'était Dautry qui les secouait. Le style de ces notes était rapide et pressant :

« *A Monsieur D... :* Les vacances sont finies. Il faut maintenant galvaniser vos services. Les temps deviennent durs. Vous connaissez mes idées : 1° ramener le chemin de fer sur le terrain où il peut gagner sa vie ; 2° passer d'un chemin de fer étendu à un chemin de fer à grosses artères, aux établissements peu nombreux... »

« *Au Docteur T... :* J'ai constaté que vous faites perdre beaucoup de temps aux agents. Il faut vous rajeunir. Il n'est pas admissible que cinquante agents quittent leur service à huit heures et demie et soient encore chez vous à dix heures, à attendre une piqûre. Que la piqûre aille à eux. Il faut changer... »

« *A Monsieur X... :* Il va y avoir, au printemps, une exposition d'art italien comme on n'en a jamais vu. Qu'as-tu fait ? Que va faire le réseau ?... »

« *A Monsieur S... :* La mort subite de M. D... m'afflige. J'écris à sa femme. Occupez-vous de lui trouver une bonne bibliothèque. Ayez une bourse pour son fils... »

« *A Monsieur H... :* Les souris blanches, pour les laboratoires, sont élevées dans les marais asséchés des Dombes. C'est un trafic qui, comme tous les trafics, ne doit pas être négligé. Pourquoi n'en élève-t-on pas dans les marais du Poitou et de la Vendée ?... »

« *A Monsieur D... :* M. S... m'a dit, cet après-midi, qu'il ne pourrait venir demain parce qu'il allait chercher sa

famille. J'en ai été surpris. Sa famille pouvait voyager sans lui ou retarder sa venue... »

« *A Monsieur S... :* Le jardinet de la gare de Bécon est sale et mal tenu... »

Quand il était arrivé au réseau, il avait constaté que les directeurs des différents services ne se connaissaient guère entre eux et se bornaient à échanger des notes. Il prit l'habitude de tenir, toutes les semaines, une réunion plénière que l'on appela bientôt : le Conclave, et au cours de laquelle chacun exposait son point de vue, le directeur général arbitrant les différends. Quand on lit les procès-verbaux de ces réunions, on est frappé par l'étendue et la précision des connaissances de Dautry.

En 1933, au lendemain de la catastrophe de Saint-Hélier, il fit venir tous ses collaborateurs des services de la voie, de la traction et du matériel. La recherche serrée des causes de cet accident, en apparence inexplicable, est un modèle de méthode scientifique appliquée à l'action. Aucune faute de service n'apparaissait, et pourtant il fallait bien tirer de l'accident la grave leçon qu'il contenait. « Disons-nous bien, écrit Dautry, qu'il faut écarter la fatalité. Un accident est produit par un ensemble de conditions malheureuses coïncidant à un instant donné. Une de ces conditions éliminée, et l'accident peut être évité. »

Suivent alors les conseils pratiques : « Un choc brutal, c'est souvent une traverse danseuse, un joint médiocre, un serrage mal fait, et ce choc peut amener la rupture d'un essieu ou d'un ressort, une oscillation de la locomotive. Il est indispensable de déceler ces défaillances locales par des tournées en fourgon. Ce qu'il faut dans une voie, c'est l'homogénéité parfaite. Les deux services doivent, en liaison étroite, étudier le mariage des locomotives avec la voie, apporter chacun les améliorations dont l'autre a besoin. Être excessif dans les soucis de sécurité, visiter sans trêve les voies et les machines, connaître leurs moindres faiblesses, rester toujours en deçà de nos certitudes », voilà le mot d'ordre que Dautry donnait à ses collaborateurs, qui étaient presque tous devenus des amis.

Rien ne crée de liens plus serrés que le métier. Lorsqu'en

1937 Dautry quitta le réseau de l'État, la dernière conférence qu'il tint avec les délégués du personnel fut mélancolique. Ces délégués, hommes d'équipe, mécaniciens, ajusteurs, étaient des syndicalistes militants. Ils avaient souvent lutté contre le directeur mais, tandis qu'il faisait son dernier exposé, beaucoup avaient les larmes aux yeux. Il leur rappela le chemin parcouru et les résultats obtenus. En arrivant, il avait estimé à dix ans le temps nécessaire pour rénover le réseau ; une année lui manquait pour achever son œuvre ; pourtant celle-ci était à peu près terminée. Il avait dû, pour y arriver, bousculer un peu choses et gens mais il laissait un réseau propre, net et sain. « Le directeur général voudrait, à l'heure de sa retraite, persuader tous les cheminots qu'entre cheminots, comme entre tous les Français, il faut s'entendre ; qu'il faut travailler beaucoup, ardemment, intelligemment, avec ferveur ; qu'il ne faut avoir ni jalousie ni rancune, comme il n'en a lui-même contre personne et, aux délégués qui ont toujours discuté avec lui en toute liberté, il tient à dire sa reconnaissance et son amitié. »

Après quoi, l'un des cheminots, au nom de l'unanimité de la délégation ouvrière, l'assura du respect et de la considération de tous. Le ton était très simple, un peu rude, mais affectueux. Le lendemain matin, lorsque Dautry entra pour la dernière fois dans son bureau, il y trouva sa table couverte de pots de fleurs. « Qui a apporté tout cela ? » demanda-t-il. « Ce sont, monsieur le directeur, des chauffeurs et des hommes d'équipe qui sont venus ce matin, avant de prendre leur travail, et qui n'ont pas voulu dire leurs noms. » Les hommages anonymes sont les plus sincères.

Pourquoi était-il parti ? Parce que le Gouvernement avait voulu lui faire appliquer la loi de quarante heures dans des conditions qu'il jugeait dangereuses. « Je n'ai pas voulu, dit-il à un ami, prendre la responsabilité de former des aiguilleurs en quelques semaines. » Puis il avoua qu'il avait du chagrin. Quitter un métier que l'on fait depuis trente-cinq ans, c'est assez dur. « J'écoutais en silence, écrit le Révérend Père Dillard, mesurant l'immensité du sacrifice, cherchant vainement quelques paroles compatissantes... Je ne trouvais pas, mais ce n'était pas la peine. Tout d'un coup, il leva la

tête, souriant : « Vous pensez bien, dit-il, que je ne suis pas de ceux qui disent « c'est fini... » Kipling eût tressailli de joie en l'entendant.

o o

Ce n'était pas fini. Après deux ans passés à réorganiser des industries, et durant lesquels il montra une parfaite sérénité, la France eut besoin de lui et l'appela pour en faire un ministre. « J'ai vu, écrivit alors Jacques Copeau, celui qui forge nos armes. Ce petit Vulcain n'est pas du tout bancal. Bien planté sur ses jambes, les deux mains dans ses poches, il vous regarde en penchant de côté la tête qu'il rejette un peu en arrière, l'oreille tendue pour accrocher vos paroles, la bouche prête à la réplique, et son œil gauche lui donne un air de rêverie, tandis que le droit pétille de malice et d'autorité... » Portrait parfaitement ressemblant. Il est vrai que ce petit Vulcain n'est pas du tout bancal et qu'il étincelle de malice et de vigueur. Par beaucoup de traits il me rappelle Lyautey, qui d'ailleurs fut l'un de ses maîtres et le tenait en amitié.

Comme Lyautey, Dautry possède un excédent de force qu'il communique aux hommes de peu de foi pour les réveiller et les animer. Comme Lyautey, il a besoin de peu de sommeil. Lyautey, après une journée de seize heures, disait à son chef de cabinet : « Ne vois-tu pas que je m'ennuie ?... » Dautry pense que l'on ne travaille jamais assez si l'on ne travaille pas trop et met en épigraphe de son livre une phrase de Bergson : « Tendez toujours davantage les ressorts intérieurs, n'hésitez pas à les forcer quand il faudra et dites-vous bien, quoique le surmenage ne soit pas à la mode, que l'avenir est à ceux qui se surmènent. » Comme Lyautey, il est exigeant. En temps de guerre, pense-t-il, il faut porter au maximum le rendement de chacun. En marge du plaidoyer *pro domo* d'un industriel qu'il avait bousculé pour insuffisance de production, il écrit :

Il faut que toutes les machines françaises travaillent vingt-quatre heures par jour — c'est difficile, mais il le faut — et que toute la main-d'œuvre française, y compris les vieillards, les femmes et les enfants, travaille — c'est difficile, mais il le faut. Tout le reste est explications dont je n'ai que faire. Il me faut tout et tout de suite. But : avoir la victoire au plus tôt. Moyen : faire ce qui est impossible.

Comme Lyautey, il a son équipe. Les hommes qu'il a vus à l'œuvre et appris à estimer, il sait où les chercher ; il les retrouve ; il les convoque ; il s'entoure d'eux au Ministère de l'Armement. Quelques-uns d'entre eux ont jadis, comme délégués ouvriers, lutté contre certaines de ses réformes. Peu lui importe ; s'il les a trouvés raisonnables et ardents, le mélange qu'il aime, il les emploie. Comme Lyautey, il leur demande d'être rapides, car il sait qu'en toute action le facteur Temps est affecté d'un coefficient énorme. Heures d'arrivée, heures de départ, dans son ministère sont sacrées. Lui-même arrive très tôt et dès l'aube, comme aux Chemins de fer, couvre de notes pressantes des feuillets rouges que ses chefs de service, plus tard, trouveront sur leur bureau. Brèves, brutales, brillantes, ces notes rouges de Dautry sont comme des bourrades. Elles poussent, elles piquent, elles aiguillonnent leur destinataire.

« *A tous les directeurs :* « Mes notes demandent ici, comme elles le demandaient à l'État, une réponse dans la journée... Chaque fois que je demande qu'on me parle d'une affaire, il faut effectivement m'en parler... »

« *A Monsieur X... :* A la séance de lundi matin, il faut que vous apportiez des faits... »

« *A Monsieur Y... :* Quelle suite donnez-vous au rapport de M. B. ? Il est bien intéressant. C'est bien pour la guerre.. *actuelle*, n'est-ce pas, qu'il faut aboutir ?... »

« *A Monsieur G... :* Vous êtes responsable de la clarté et de la précision des câbles. Vous êtes responsable des réponses qui nous sont demandées et qui doivent être faites le jour même. Vous avez le pouvoir ; exercez-le... »

« *A Monsieur B... :* Quand on a des hommes disponibles, ce qui peut arriver partout, on les emploie à nettoyer, à mettre de l'ordre, à ramasser la ferraille, à curer les fossés, à empier-

rer les routes. On ne laisse jamais un homme inutile. Un directeur doit diriger... »

« *A Monsieur N... :* Je n'entends jamais parler de vous ni de vos résultats. C'est fâcheux. Donnez-vous la peine de venir me voir. J'ai l'impression que votre usine est un palais de *la Belle au Bois Dormant...* »

« *A Monsieur G... :* Nous devons être fermes dans l'obtention du rendement mais la contre-partie nécessaire et juste est de ne pas ménager les avancements de grades ni les distinctions honorifiques pour tous ceux qui fournissent un effort exceptionnel ou font preuve d'un dévouement spécial. N'y manquez pas... »

« *A Monsieur S... :* Dans tous les postes où vous trouverez des soldats qui font de la paperasserie, pensez qu'il y a des femmes qui peuvent le faire... »

« *A Monsieur J... :* J'ai interrogé l'équipe de plantons qui partait ce matin. Elle a froid, au sixième étage du garage où elle couche. Elle comprend un électricien, qui serait mieux ailleurs, et un forgeron qui serait mieux dans un arsenal. C'est déprimant !... »

« *A Monsieur B... :* Il faut proportionner chaque jour les effectifs aux besoins. C'est trop de garder mille personnes, et même cent, en excédent sur les effectifs nécessaires, ne serait-ce que pendant quelques jours. Les gens inoccupés se découragent et découragent les autres. L'esprit d'émulation meurt. Il est préférable de risquer une diminution de la production, de temps à autre, que d'avoir en permanence un volant de personnel désœuvré... »

Mais administrer par notes, du fond d'un bureau, ne lui paraît pas suffisant. Lyautey, comme un sultan des *Mille et Une Nuits*, se promenait incognito dans les rues de Fez ou de Rabat et interrogeait les marchands. Dautry, chaque fin de semaine, prend le train pour aller inspecter une usine. Pour être certain de la surprise, il retient sa place sous un nom autre que le sien. A quatre heures du matin, on le voit apparaître dans une usine du Midi. Alors commencent les questions, multiples, tenaces, impérieuses : « Pourquoi ? Comment ? Combien faites-vous de tonnes, de mètres carrés ?... Il faut doubler, tripler ce chiffre... » Souvent un détail révélateur l'arrête.

Un chauffeur, entré dans l'usine, a laissé son moteur en marche. Le ministre saute sur le siège et met fin à ce gaspillage d'essence. Un robinet coule ; il le ferme. Petites choses ? Sans doute, mais le succès est une somme de petites choses mises au point.

Souvent, au cours de telles tournées, il traite durement hommes et chefs. La colère est un moyen de gouvernement. Mais les siennes sont toujours constructives. Quand il semble avoir démoli les résultats d'un effort, il reprend les moellons un à un et rebâtit une maison neuve. « Il vous faut ici un apôtre, un social... Prenez G... Je sais où il est. Je vous l'enverrai... Un contremaître électricien ? J'en connais un, admirable... Un contrôleur de main-d'œuvre ? Je vous donnerai S... J'ai travaillé avec lui, à l'État... » Une de ses formules favorites est : « Il y a toujours quelque chose à tirer de quelqu'un. » Le maréchal Pétain dit volontiers que rien ne lui a été plus utile, lorsqu'il a commandé les armées françaises, que d'avoir été professeur à l'École de Guerre parce que, là, il avait appris à connaître tout le personnel officiers. Rien n'est plus utile à notre maréchal de l'industrie que d'avoir connu, dans les chemins de fer et en d'autres entreprises, le personnel ingénieurs.

L'ingénieur... c'est un mot que Dautry prononce avec religion et il a raison. Comme l'officier, l'ingénieur est un chef, c'est-à-dire un homme qui donne des ordres et qui est obéi. Il le veut conscient de ses devoirs : « Appartenir à l'élite ! Cela ne dépend pas de la fonction mais du caractère, de la valeur spirituelle de l'homme. L'idée de l'élite est indépendante des dimensions où s'exerce l'autorité. Un homme peut être un chef véritable si même il n'a sous ses ordres que deux manœuvres. Ce ne sont pas les feuilles de chêne qui font le chef indiscuté. Celui-là est chef qui est entièrement fidèle aux responsabilités de sa fonction ; qui l'anime et suscite en elle des initiatives ; qui en accomplit les rites avec amour et qui, dans sa tâche, sait trouver un contact d'amitié avec les autres hommes. Celui-là, il n'est même pas besoin de dire qu'il est un chef. Il est un homme. Un chef n'est jamais, à tous les degrés de l'échelle, que celui qui assure totalement son métier d'homme. »

Il le veut cultivé. « La formule du meilleur ingénieur, dit-il, la voici... *Culture générale :* 50 p. 100 ; *connaissances techniques et professionnelles :* 25 p. 100 ; *imagination :* 25 p. 100 ; et, naturellement, *valeur morale :* 100 p. 100. » A de jeunes chefs de district du Nord il montre que, pour être de bons techniciens, ils doivent développer leur culture générale : « Il faut que vous ouvriez votre intelligence et votre sensibilité à tout ce que les hommes ont compris et senti. Lisez beaucoup de bonne littérature, allez voir des cathédrales, des sculptures, des tableaux ; regardez la nature, regardez les hommes d'aujourd'hui sur le chantier et ceux d'hier dans les livres d'Histoire, vous apprendrez ainsi à mieux sentir les joies et les peines, à mieux comprendre et à mieux juger les hommes et les faits du moment... » Méthode qu'il applique à lui-même car il est grand lecteur, et des meilleurs livres.

Pour les ouvriers, il veut que l'ingénieur soit un véritable « patron », c'est-à-dire à la fois un chef et un protecteur. En face du travailleur, il y a deux attitudes possibles. Le considérer comme une machine et le mener par des sentiments vulgaires : appât du gain, crainte des sanctions ; ou faire appel aux valeurs nobles : courage, honneur du métier, amour du pays. C'est la seconde de ces méthodes qui est celle de Dautry. L'ingénieur français, bien formé par le lycée et le régiment, peut acquérir, pense-t-il, une connaissance en quelque sorte intuitive des hommes. Tout patron est, envers le pays, responsable de ses ouvriers et, comme le soldat cherche à régler son action sur les besoins et les objectifs de l'armée dont il fait partie, l'ingénieur doit s'efforcer de placer son action dans le cadre des besoins de la France.

Aucun texte n'exprime mieux la pensée constante de Dautry que la circulaire par laquelle, le 29 décembre 1939, il adressait à tous les directeurs des établissements militaires ses vœux pour l'année 1940 : « Par-dessus tout, leur disait-il, vous établirez et vous garderez le contact direct avec vos hommes. Sévère aux fautes professionnelles, sans pitié pour les fautes morales, vous n'oublierez jamais que l'homme puni peut avoir une femme et des enfants, et vous vous pencherez sur leur sort. Parlez, expliquez, convainquez : le Français veut comprendre ; quand il ne comprend pas, il critique

d'abord et se cabre ensuite. Que tous les chefs, sous vos ordres, participent à votre action ; que, jusqu'au plus modeste des manœuvres, chacun se sente dépositaire et responsable d'une parcelle de l'effort français... Cette œuvre, que beaucoup d'entre vous, je le sais, ont déjà entreprise, menez-la dans un esprit d'amitié et de justice, comme le jeune directeur dont vous trouverez ci-après l'appel. Vous y trouverez des satisfactions profondes : satisfactions d'homme, est-il besoin de le dire ? Mais aussi satisfactions de chef, car il n'y a pas commune mesure entre le rendement de travailleurs contraints et celui d'une équipe d'hommes libres et fiers... Faites cela : et la « Bonne Année » que je vous souhaitais au début de cette lettre, c'est vous qui l'aurez réalisée ».

Aucun texte n'est plus important, dans l'histoire du travail en France, que ce fameux *Accord Majestic* passé dans le cabinet du ministre de l'Armement, le 7 octobre 1939, accord par lequel M. Lambert-Ribot, délégué patronal, et M. Jouhaux, délégué ouvrier, donnèrent leur adhésion à la déclaration suivante : « La tâche de fournir aux armées de la République les moyens matériels d'une victoire acquise aux moindres souffrances pour tous, ne peut être accomplie que dans l'accord unanime, profond et durable, des cœurs et des efforts. Rien ne s'oppose plus aujourd'hui à un tel accord, et les formules qui y contredisent sont périmées... », et reconnurent que « la réalisation d'un tel projet ne pouvait laisser place à la poursuite d'intérêts égoïstes ni à la lutte de classes, mais exigeait un rassemblement définitif, pour une étroite et complète collaboration. »

Lorsqu'on demandait à Lyautey le secret de sa réussite, il répondait par un mot : « J'ai duré ». Quand on demande à Dautry le secret de sa méthode : « J'ai un truc, dit-il : travailler. » S'il comprend les travailleurs, ouvriers ou patrons, et mérite leur estime, c'est qu'aucun d'eux ne fut jamais plus rude travailleur que lui-même. Ce petit Vulcain qui forge nos foudres est un dieu exigeant et sévère mais il est vénéré dans les usines et ateliers de la France entière parce que c'est en forgeant qu'il devint ministre.

ANDRÉ MAUROIS

LES ALLEMANDS EN POLOGNE

DESTRUCTION D'UNE NATION

Nous avons déjà beaucoup trop de sang slave dans les veines », disait Hitler à Hermann Rauschning au printemps 1934. *Et il ajoutait : « N'avez-vous pas remarqué combien de personnes, occupant des situations importantes en Allemagne, portent des noms slaves?... Quelle conclusion en tirez-vous? On pourrait croire qu'une minorité, socialement inférieure, arrive peu à peu à constituer une classe dirigeante. Il y a là un danger terrible pour le peuple allemand... Le moins que nous puissions faire est d'empêcher que ce sang étranger continue à s'infiltrer dans les veines de notre peuple. Je reconnais que le danger n'aura pas diminué lorsque, d'ici peu, nous occuperons des territoires où la population slave est en majorité. C'est un élément dont nous ne pouvons pas nous débarrasser rapidement. Pensez à l'Autriche, à Vienne. Qu'est-ce qui est encore allemand là-bas?*

» *Ainsi s'impose à nous* le devoir de dépeupler, *comme nous avons celui de cultiver méthodiquement l'accroissement de la population allemande. Il faudra instituer* une technique de dépeuplement. *Vous allez me demander ce que signifie « dépeuplement », et si j'ai l'intention de supprimer des nations entières? Eh bien, oui, c'est à peu près cela. La nature est cruelle, nous avons donc le droit de l'être aussi. Au moment où je vais lancer dans l'ouragan de fer et de feu de la guerre*

future la fleur du germanisme, sans éprouver le moindre regret du sang précieux qui va couler à flots, qui pourrait me contester le droit d'anéantir des millions d'hommes de races inférieures *qui se multiplient comme des insectes et que je ne ferai d'ailleurs pas exterminer mais dont j'empêcherai systématiquement l'accroissement? Par exemple, en séparant pendant des années les hommes des femmes... Il existe plus d'une méthode pour supprimer systématiquement les nations indésirables, d'une manière relativement indolore, et en tout cas sans trop faire couler le sang.*

» *D'ailleurs, il s'agit là d'une idée que je n'hésiterais pas à affirmer publiquement... Depuis tant de siècles qu'on parle de la protection des pauvres et des misérables, le moment est peut-être venu de préserver les forts que menacent leurs inférieurs. A partir de maintenant, ce sera l'une des tâches essentielles d'une politique allemande à long terme que d'arrêter par tous les moyens la prolifération des Slaves. L'instinct naturel commande à chaque être vivant, non seulement de vaincre son ennemi mais encore de l'anéantir.* »

(Extraits de *Hitler m'a dit*, chapitre 21.)

Tout ce qui se passe en Pologne occupée par les Allemands est la réalisation méthodique de ce mot d'ordre du Führer. Le but final est naturellement bien loin d'être atteint, mais les jalons d'une action exterminatrice sont posés aussi bien dans la partie incorporée au Reich que dans le « General Gouvernement » et nous assistons en ce moment au début de cette action.

DANS LA POLOGNE « INCORPORÉE »

La partie de la Pologne « incorporée », par décret du 8 octobre 1939, publié dans le *Reichgesetzblatt*, au Reich comprend, comme on le sait, non seulement les régions qui avaient été, à une certaine époque, arrachées de force à la Pologne par la Prusse et qui, plus tard, en 1918-1920, avaient fait retour à

l'État polonais (Poznanie, Poméranie, Haute-Silésie), mais aussi de vastes provinces de la Pologne centrale et méridionale qui, avant 1914, avaient fait partie de la Russie ou de l'Autriche-Hongrie.

Au total, il a été incorporé au Reich environ 90 000 kilomètres carrés avec une population de plus de 10 millions d'âmes. En plus des grandes villes, telles que Poznan (265 000), Gdynia (130 000), Katowice (130 000), Bydgoszcz (130 000), Chorzow (110 000), Torun (60 000), Grudziadz (60 000), Siemianowice (45 000), Inowroclaw (40 000), Gniezno (35000), Ostrow (30 000), Tczew (30 000), qui se trouvent sur le territoire de la Pologne appartenant à l'Allemagne avant la grande guerre mais dont la population a doublé ou même, comme c'est le cas de Gdynia, décuplé depuis, des villes comme Lodz, qui comptait plus de 700 000 habitants, comme le grand centre minier de Sosnowice (130 000), ou comme Cieszyn (80 000), Kalisz (80 000), Wloclawek (60 000), Bedzin (60 000), Pabjanice (55 000), Dabrowa Gornicza (45 000), Zawiercie (40 000), Plock (40 000), Bielsko (35 000), Suwalki (30 000), Biala (30 000), Kutno (30 000), furent incorporées au Reich. Toutes ces régions, berceau de l'État polonais, sont ethniquement les plus purement polonaises. En Poméranie, les Polonais forment 91 p. 100 du total de la population, en Poznanie 92 p. 100 et en Silésie 93 p. 100. A Poznan, le pourcentage des Polonais était de 97 p. 100 et il était sensiblement le même dans toutes les grandes villes de Posnanie et de Poméranie. A Gdynia, il atteignait même 99 p. 100.

C'est sur cette population que se sont surtout acharnées les autorités allemandes. On n'a pas encore déclaré les Polonais hors la loi mais on les a privés de plusieurs capacités civiles et notamment de celle de posséder quoi que ce soit en propre. Le décret de Goering, paru au mois de février, déclare toutes les propriétés immobilières des Polonais confisquées sans indemnité au profit de l'État. Pour les grands propriétaires terriens et les propriétaires urbains, le décret en question fut devancé par des « dispositions » qui, on le sait, possèdent en Allemagne force de loi. Ces dispositions, ordonnées par les autorités policières, chassèrent purement et simplement le propriétaire en introduisant chez lui un administrateur

désigné d'autorité, un « treuhänder » muni des pleins pouvoirs. Tout ceci n'était d'ailleurs que le préambule à l'exécution d'un plan vraiment gigantesque et qui avait pour but l'expulsion de 9 millions de Polonais ou, tout au moins, de l'élément le plus actif, le plus patriotique, le plus décidé à résister à l'oppression.

Ruiner d'abord et massacrer 50 000 ou même 100 000 propriétaires terriens, propriétaires d'usines et d'immeubles, professeurs d'université, commerçants, médecins ou ecclésiastiques, c'était priver la population de sa classe dirigeante mais ce n'était pas la dénationaliser. Pour atteindre ce but essentiel il fallait *germaniser la terre.*

Déjà, le 8 janvier, le « Deutschlandsender » diffusa une déclaration bien significative. Voici son texte : « La guerre sur le front occidental absorbe à tel point le peuple allemand que les efforts colossaux que l'on déploie actuellement pour procéder au transfert des populations allemandes passent presque inaperçus. Et cependant, ces transferts ont un caractère gigantesque et nécessitent une bonne organisation. Au mois d'octobre, 80 000 personnes ont dû quitter leur patrie balte où elles avaient habité durant sept siècles, pour occuper les nouvelles positions que leur désigna l'ordre du Führer.

» Des transferts de cette envergure sont inconnus de l'histoire et on ne saurait les comparer aux échanges de populations auxquels ont procédé la Grèce et la Turquie. On doit résoudre un problème difficile car il s'agit non seulement de trouver des logis pour une telle masse humaine mais aussi de les occuper. Il faut, en effet, agir de telle sorte que ces pionniers ne perdent rien de leur situation, il faut leur donner les moyens d'exercer leur profession, de se retrouver en famille et même de renouer leurs relations personnelles. C'est ce qu'a décidé le Führer dans son discours du 6 octobre 1939 et c'est conformément à sa volonté que 8 000 à 10 000 Baltes se sont déjà installés dans le district de Dantzig et dans la Prusse occidentale. Ce sont des agriculteurs. Ils ont occupé les exploitations agricoles et les villages habités jusqu'alors par des Polonais. Le reste a été installé dans le « Warthegau[1] » ;

1. Territoire de la Warthe. On trouvera au courant de cet article plusieurs exemples de ces composés d'un nom géographique et du mot *gau* (territoire, district, région).

les médecins, les avocats ont occupé les cabinets des Polonais; les commerçants ont pris possession des magasins pleins de marchandises. Dans le « Warthegau » s'installèrent principalement les hommes de professions libérales, les commerçants et les artisans. Bientôt on aura d'autres problèmes de ce genre à résoudre, lorsqu'il s'agira de transférer les Allemands de la Pologne orientale, de la Wolhynie, enfin de l'Italie. »

Cette déclaration avait été faite après une déportation massive de la population polonaise des villes de la Poméranie polonaise : Gdynia, Orlowo, Torun, Bydgoszcz et des quartiers entiers de Poznan. Pour faire comprendre ce qu'est, dans toute son horreur, une pareille déportation en masse, il nous faut citer quelques dépositions des victimes qui sont parvenues à fuir cet enfer. Voilà, par exemple, ce qu'a déclaré, sous serment, devant la Commission d'enquête du Gouvernement polonais, un avocat d'Orlowo :

« Le 12 octobre, à 5 heures du matin, on a collé, à Orlowo, des affiches portant ce texte : « Pour des raisons de sécurité » publique, il sera procédé à l'évacuation de la population » polonaise à l'ouest de la voie du chemin de fer. Chaque » personne a le droit d'emporter avec elle, parmi les objets » personnels, ce qu'elle est capable de porter. Les clefs des » logements doivent être sur la porte. Les locataires doivent » se rassembler, à 10 heures, devant les portes d'entrée de » leurs maisons. La non-exécution de cet arrêt sera punie de » mort. La destruction du mobilier sera considérée comme » acte de sabotage. »

» La population polonaise d'Orlowo, qui n'a même pas eu le temps de lire cette annonce, a été expulsée, en fait, par des gendarmes. On abandonnait les logis sans savoir exactement de quoi il s'agissait. Bien des personnes croyaient qu'il n'était question que d'un recensement général et qu'il leur serait possible, quelques heures plus tard, de rentrer chez elles. Celles-là ne prirent rien avec elles, même pas de nourriture. Lorsqu'on commença de se rendre compte du but réellement poursuivi, il était trop tard car la police ne permettait pas aux locataires de rentrer chez eux. On les a chassés tous, même les malades alités. A 9 heures du matin,

tous les Polonais étaient déjà réunis aux endroits indiqués. On les a groupés par quatre en formant ainsi des échelons de 500 à 600 personnes, sans se soucier de savoir si les familles étaient ou non réunies. Souvent, on séparait l'enfant des parents, le mari de la femme. Ces groupes étaient amenés à pied, sous la pluie battante, à Witomin, situé à 6 kilomètres d'Orlowo. Celui qui a vu ce cortège lugubre n'oubliera jamais ce lamentable spectacle. Des centaines de mères poussaient devant elles des voitures de bébés. Des petits trottinaient péniblement, agrippés à ces voiturettes. Souvent celles-ci représentaient le seul bien emporté par la famille. Personne ne venait en aide à ces femmes. Le mari était ordinairement dans les camps des prisonniers de guerre ou enfermé dans des camps de concentration. On voyait souvent une jeune fille soutenant ses vieux parents qui ne pouvaient plus marcher. Ceux qui avaient réussi à emporter quelques objets devaient d'ailleurs s'en débarrasser en cours de route, car ils étaient vite exténués par cette marche sur une terre boueuse et glissante. Si le cortège ralentissait, des soldats s'approchaient, faisaient tomber avec leurs crosses les paquets emportés — et l'on ne devait plus les ramasser. »

Et voilà la description de madame K..., femme d'un ingénieur à Gdynia :

« Le 16 octobre, vers 8 heures du matin, j'entendis cogner violemment à la porte de mon appartement. Ma domestique craignant d'ouvrir la porte, j'ouvris moi-même. C'étaient deux gendarmes allemands qui m'intimèrent brutalement l'ordre d'être prête à partir deux ou trois heures plus tard, moi, mes enfants et tous ceux qui demeuraient chez moi. Je leur fis observer que j'avais de très jeunes enfants, que mon mari était prisonnier de guerre et que je ne pourrais pas me préparer dans un délai si bref. Ils me répondirent alors que non seulement je devrais être prête mais même que l'appartement devrait être rangé, la vaisselle lavée et les clés laissées sur les portes de façon que les Allemands qui l'occuperaient ne rencontrent aucune difficulté. Textuellement, ils ajoutèrent que je ne pourrais pas emporter plus d'une valise de 50 kilogrammes au maximum et un panier contenant des provisions

pour plusieurs jours. A midi, ces mêmes hommes revinrent et nous ordonnèrent de descendre dans la rue. Des groupes se tenaient devant toutes les maisons. Au bout de plusieurs heures, des camions militaires vinrent nous prendre et on nous fit monter dedans, en nous injuriant et en nous bousculant. On nous mena à la gare mais ce n'est que le soir qu'on nous fit monter dans des wagons extrêmement sales, dont les portes furent fermées sur nous et plombées. Nous étions parqués par groupes de 40 personnes environ dans chaque wagon et nous n'eûmes pas la permission d'en sortir durant trois jours. J'insiste sur le fait qu'il y avait 6 enfants de moins de 10 ans dans mon wagon et deux vieillards, qu'on ne nous donna ni un brin de paille ni le moindre ustensile, que nous fûmes obligés de nous soulager dans le wagon même, et que, si personne ne mourut en route, cela ne fut dû qu'à la clémence de la température et au fait que le voyage ne dura que trois jours. On nous débarqua, dans un état lamentable, à Czestochowa, où la population nous distribua des secours. Les soldats allemands, qui ouvrirent le wagon à notre arrivée, se mirent à crier : « Comment, ces s... de Polonais vivent encore? »

Voyons maintenant comment les choses se sont passées à Poznan, toujours d'après les documents recueillis par la même Commission d'enquête.

Antoine S..., demeurant à Poznan, donne la description suivante de son exode forcé :

« On commença à expulser les Polonais de Poznan dès le mois de novembre. Greiser, le *gauleiter* (chef de district) local, déclara que Poznan, qui est la principale ville du Warthegau, devait devenir tout à fait allemande. Voici les méthodes suivies : un jour, on expulsait tous les avocats puis, le lendemain, tous les habitants polonais d'un quartier donné sans distinction de professions. Le jour suivant, on recommençait les expulsions par genre de métiers, et on expulsait, par exemple, les ingénieurs. Le but poursuivi par les Allemands était d'empêcher la population de leur échapper en se transportant d'un quartier dans un autre, comme elle avait commencé à le faire. Les ordres d'expulsion étaient généralement reçus la nuit et toujours par surprise. Étant donné

qu'il était interdit aux Polonais d'emporter plus d'une petite valise et qu'on ne leur laissait généralement que très peu de temps pour se préparer, les habitants des maisons qu'on supposait devoir être évacuées pendant la nuit s'installaient pour dormir tout habillés et leurs bagages déjà faits. Personnellement, j'ai été expulsé de chez moi le 5 février. A 4 heures du matin, la police se présenta chez nous en nous ordonnant de descendre dans un délai de cinq minutes. On nous fit remarquer que nous serions fouillés et que ceux d'entre nous qui emporteraient des bijoux, des valeurs ou des sommes d'argent dépassant 200 zlotys par tête, seraient accusés de sabotage. Il faisait un froid de 20 degrés ce jour-là et la rue était pleine de femmes et d'enfants. On nous fit monter dans des camions qui nous transportèrent à Glowna, un des faubourgs de la ville où se trouvaient de vieux baraquements que les autorités polonaises n'employaient même plus. Ces baraques n'étaient pour ainsi dire pas chauffées. On nous y enferma, plus de 50 par baraque, avec un peu de vieille paille comme litière, bien qu'il y eût parmi nous plusieurs personnes gravement malades et atteintes d'une forte fièvre. Pendant mon séjour dans ce camp, une femme mit un enfant au monde dans la baraque voisine de la mienne. Le commandant du camp refusa l'autorisation de la transférer dans un hôpital, et elle fut obligée d'accoucher dans une pièce glacée et publiquement. Après nous avoir fait passer quinze jours dans ce terrible camp, on nous empila dans des wagons à bestiaux. Nous voyageâmes quatre jours dans les plus horribles conditions et l'on finit par nous débarquer à la petite gare d'Ostrowice Kielecki. »

Les paroles du Dr Ley, chef du « Front de Travail » allemand, prononcées le 14 janvier à Lodz, prouvent mieux que tout autre chose qu'il s'agit de chasser de ses demeures la population polonaise *tout entière* en la condamnant à un exil mortel dans des régions surpeuplées et affamées. « Conformément à la volonté de notre Führer, disait-il, ses désirs se réaliseront seulement quand, dans ce pays, commenceront à naître des millions et des millions de jeunes Allemands, afin que dans cinquante ans cette terre devienne une glèbe paysanne prospère et exclusivement allemande, sur laquelle il n'y aura plus un seul Polonais ni un seul Juif. »

Et le *gauleiter* du Warthegau, Greiser, en répondant au ministre Ley (son discours a été publié dans les journaux officiels allemands), lui a promis de rendre d'ici trois mois la ville de Lodz « Polenfrei und Judenfrei [1] ».

L'exode de la population polonaise et juive de Lodz, la deuxième ville polonaise après Varsovie, située à 100 kilomètres de la capitale, a en effet déjà commencé dès le mois de janvier. L'ingénieur François H... déposa en ces termes devant la Commission d'enquête :

« Mon expulsion de Lodz eut lieu dans les circonstances que voici : on m'arrêta et on m'enferma dans une grande usine de Radogoszcz. Le troisième jour, on nous mena tous (environ 2 500 personnes) en tramway à la gare. On nous fit attendre trois heures par un froid de 25 à 30 degrés puis on nous fit monter, par groupes de 60 à 70, dans des wagons à bestiaux où nous fûmes enfermés pendant quatre jours. Durant tout le voyage on ne nous donna rien à manger et l'on nous interdit de descendre pour les besoins naturels. A l'une des gares, les habitants nous offrirent de la nourriture mais les Allemands défendirent qu'on nous la donne et même se mirent à tirer sur ceux qui l'avaient apportée.

» Six enfants, âgés de deux mois à deux ans, moururent en route. Ces enfants avaient dû quitter leurs maisons sans couvertures et sans vêtements chauds car les autorités allemandes n'avaient donné que dix minutes aux habitants pour se préparer à partir. »

Les choses se passent de la même façon à Gniezno, Inowroclaw, Mogilno, Powidz, Witkowo, Bydgoszcz, Torun, Tczew, Pelplin, Kalisz et Wloclawek. Des trains de bestiaux bondés d'êtres humains partent tous les jours dans la direction du « General Gouvernement », errent à travers le *Restenstaat* pendant quatre ou cinq jours et débarquent leurs marchandises humaines souvent en plein champ du côté de Lublin, d'Ostrowice Kielecki, de Limanowa, de Minsk Mazowiecki, de Pilawa, de la Gora Kalwaria, de Kielce, d'Opoczno, de Lukow, de Ryki, etc.

Pendant le parcours, les portes des voitures sont plombées et il est sévèrement défendu non seulement aux prisonniers

1. Débarrassée des Polonais et des Juifs.

de sortir mais à toute personne libre de s'approcher. C'est ainsi qu'une femme de Inowroclaw, qui lança un morceau de pain à un enfant affamé, fut condamnée à trois mois de prison. Les gens font leurs besoins naturels dans un coin du wagon, les enfants et les malades dorment parmi les tas d'immondices qui jonchent le sol où il n'y a même pas de paille. Lors des froids terribles des mois de janvier et février, on enlevait régulièrement des trains, arrivés à leur destination, une moyenne de vingt cadavres d'enfants, morts de faim et de froid pendant le trajet. Les survivants — visages blêmes, yeux hagards, à demi-fous de faim, enfiévrés — chancelaient en se dispersant à travers champs, au hasard. Personne ne s'occupait plus d'eux. Qu'ils aillent au diable !

C'est ainsi que 2 millions de Polonais et Juifs ont pris déjà le chemin de l'exode en quittant leurs terres ancestrales. Gdynia a été vidée de toute sa population. Presque toutes les villes de la Poméranie ont subi le même sort. 100 000 Polonais ont été déjà chassés de Poznan. 1 700 personnes quittaient Lodz au mois de janvier, quotidiennement, mais on était obligé même de freiner cet exode à cause des difficultés ferroviaires.

Les maisons et biens ainsi « libérés » ont été confiés aux Allemands que l'on a amenés des pays Baltes (40 000 familles environ) et de la Wolhynie soviétique où ils étaient encore assez nombreux (140 000). Ce sera maintenant le tour des Allemands du Tyrol italien (180 000) et, enfin, des habitants des provinces allemandes surpeuplées où la propriété agricole est relativement morcelée. Le *Völkischer Beobachter* du 23 janvier publie, à ce sujet, un article détaillé du Dr Hans Hochenstein d'où il résulte que les provinces de Bade, où la moyenne des propriétés agricoles est de 3 hectares 8, et les provinces rhénanes, où cette moyenne est de 5 hectares 4, doivent fournir, à cet effet, un contingent de 150 000 familles : 60 000 de Bade, 50 000 de Wurtemberg et le reste de la province de Hesse.

La spoliation du mobilier et, en général, de tous les biens de la population exilée n'est pas considérée comme telle par le *droit allemand*. Ce « droit » stipule notamment que les ordonnances de la police ont force de loi. C'est par une

simple ordonnance de police que la population de Gdynia a dû abandonner aux Allemands tout ce qu'elle possédait dans ses appartements, y compris les bijoux et les souvenirs de famille, sans parler du linge qui devait être propre et repassé, la vaisselle qui devait être lavée et tous les menus objets que l'on devait soigneusement nettoyer et ranger. C'est par une simple ordonnance du Landrat du district de Katowice que des aubergistes ont été expulsés de leurs auberges qui ont été immédiatement occupées par des Allemands. Ceux-ci continuèrent le négoce des malheureux expulsés. C'est par une ordonnance de police que tous les élèves polonais des lycées de la Haute-Silésie ont été envoyés en Allemagne pour travailler aux mines.

Cependant, comme il apparaissait de plus en plus difficile, non pas de chasser de leur demeure 8 millions de Polonais, mais de les remplacer par autant d'Allemands ; comme, d'autre part, il était nécessaire de ne rien faire qui pût nuire au ravitaillement du Reich par ce peuple devenu esclave du Herrenvolk et que l'on ne pouvait pas brusquer les choses sans risquer une véritable pagaïe dans la vie économique du pays, les autorités allemandes décidèrent de procéder par étapes. C'est ainsi que les nazis décidèrent que tous les paysans établis depuis 1918 sur les territoires occupés par la Prusse avant cette date seraient expulsés ; il en fut de même pour tous les habitants qui habitaient ces régions avant 1918 et qui refusèrent de se faire déclarer de nationalité allemande (Neudeutsche), de s'engager à parler l'allemand chez eux et d'élever leurs enfants dans des écoles allemandes.

En attendant d'être chassés du territoire, tous les grands propriétaires terriens, tous les industriels et commerçants, tous les propriétaires d'immeubles et une grande partie des artisans furent chassés *juridiquement* de leurs exploitations, propriétés ou ateliers. Sur toutes les terres polonaises annexées au Reich, toutes les propriétés immobilières, toutes les entreprises industrielles ou commerciales ont été confiées aux commissaires-administrateurs institués arbitrairement par la « Haupttreuhandstelle Ost » de Berlin et soumis à l'autorité des « Treuhandstellen »[1] de Dantzig, Poznan, Ciechanow

1. Administrateurs judiciaires.

et Katowice, organisations spécialement créées pour les territoires occupés. Les biens des institutions et organisations professionnelles, économiques et sociales, y compris les caisses de ces institutions, ont été confisqués au profit de la « Vermögensverwaltung des Deutschen Arbeitsfront G.M.B.H. » (Administration du Front allemand du Travail). « Herr doktor » Paul Friebe, délégué du ministre de l'Agriculture du Reich, a déclaré dans le « Berliner Bœrsen-Zeitung », en date du 2 avril, qu'à la suite du décret Gœring on a déjà confisqué sur le territoire « incorporé » 3 000 grandes exploitations agricoles et 200 000 exploitations paysannes.

La déportation de centaines de milliers de personnes, les exportations forcées de toutes les réserves en Allemagne, les pertes faites pendant la guerre les incendies, les mauvaises récoltes, les bouleversements dus aux exécutions et déportations en masses dans les camps de concentration, le chômage occasionné par ces bouleversements et par la fermeture des administrations et écoles polonaises, ont eu évidemment une influence désastreuse sur la vie des villes. A Poznan, par exemple, les marchands au détail ne peuvent obtenir de marchandises dans les maisons de gros, les artisans n'ont plus de commandes, les chauffeurs de taxi se sont vu retirer leur concession et la ville est privée de voitures. Dans la soirée, lorsque la ville est plongée dans l'osbcurité et que les rues sont vides grâce au règlement interdisant aux habitants de sortir après huit heures, on voit passer des camions qui pillent les magasins. Malgré cela, les impôts sont prélevés avec la plus grande sévérité.

C'est dans cette atmosphère que les Allemands immatriculent les ouvriers et les envoient en Allemagne comme ouvriers agricoles ou manœuvres d'usines.

A Gniezno, qui a été la capitale de la Pologne, il y a mille ans, tous les Polonais ont été obligés de quitter la ville. On les a d'ailleurs déportés en masse dans des camps de concentration. Leur place a été prise par des Allemands évacués de Saarbrück, de la Rhénanie et du Hanovre.

A Lodz, ce grand centre de l'industrie textile, les Allemands défendirent la vente des réserves dès qu'ils eurent occupé la ville. Ils donnèrent aux industriels l'ordre de remettre leur

bilan, ainsi que l'état de crédits ouverts à leurs clients. Tous les entrepôts reçurent l'ordre de dresser l'inventaire de leur stock de marchandises et de le présenter à l'administration civile. Cet ordre ayant été exécuté, les entrepôts furent fermés.

Dès le 25 octobre, on promulgua un décret sur les textiles (Spinnstoffgesetz). Conformément à celui-ci, il a été défendu de fonder de nouvelles entreprises. On n'a laissé travailler que les usines possédant des réserves de coton. Les Allemands n'autorisent que la fabrication d'un certain genre de marchandises strictement défini et il est interdit d'employer le coton pur. Une addition de cellulose, cotonine, lin et chanvre est reconnue indispensable. Les étoffes ne peuvent être que de deux couleurs. Les réserves de coton étant peu importantes et la fabrication de la fibre artificielle étant insuffisante sur les territoires occupés, on doit craindre un arrêt de toute l'industrie textile de Lodz à bref délai. Les étoffes dites de laine ne peuvent contenir que 25 p. 100 de laine. La fabrication des tapis, des « brochés », des articles religieux, des châles est interdite.

Un chômage d'une ampleur inouïe contribue à rendre la vie de la population de Lodz, jadis prospère, particulièrement pénible.

Les 7 à 8 millions de Polonais qui sont encore restés sur les territoires incorporés du Warthegau, de la province Gau Dantzig-Westpreussen[1], de la province de Silésie et de la province Ostpreussen[2], dépossédés de tous leurs biens immobiliers, de leurs usines, de leurs maisons de commerce, souvent même de leurs ateliers, s'attendent à être impitoyablement exilés. En attendant, les champs sont minutieusement contrôlés, les paysans obligés de livrer toutes leurs récoltes à l'administration, la plupart des familles sont dispersées, les hommes étant maintenus dans des camps de prisonniers, la nourriture est absolument insuffisante, la plupart des églises sont fermées, les prêtres déportés ou emprisonnés. Et, pourtant, la population ne s'abandonne pas au désespoir. Tous ceux qui ont pu s'échapper de cet enfer témoignent que, là-bas, on espère, on tient, on résiste, on s'entr'aide, on s'encourage

1. Province de Dantzig et de Prusse Occidentale.

2. Cette dernière ne correspond que partiellement à la Prusse Orientale.

mutuellement et que l'on croit ardemment à la victoire finale des Alliés. Cette foi est si puissante qu'elle transforme les martyrs en apôtres. L'histoire a rarement enregistré pareille rénovation spirituelle.

LE « GENERAL GOUVERNEMENT »

Le reste de la Pologne occupée par les Allemands, c'est-à-dire 100 000 kilomètres carrés, forme ce qu'ils ont appelé le « General Gouvernement ». Le « General Gouvernement » est dirigé par un gouverneur général, « doktor » Hans Frank, le fameux ancien ministre de la Justice, ancien président de la Corporation des magistrats et avocats allemands. Sa résidence est à Cracovie, dans le château royal de Wawel.

Le gouverneur général a son représentant (Bevollmächtigter) à Berlin, qui est chargé de la liaison avec le Führer en personne. Ses bureaux se trouvent au 14 de la Standartenstrasse.

Frank a près de lui une espèce de Conseil des ministres, composé des chefs des services des Affaires étrangères (ancien ministre plénipotentiaire, von Wuhlisch), de la Police (général-major Becker), de l'Agriculture (Landwirtschaftliche Zentralstelle), des Finances (« président » Spiendler), de la Santé publique (Dr Waldbaum), de la Documentation des origines raciales (Sippenstelle) et, enfin, d'un « chef-referent der Dienstelle des Vierjahresplans im General Gouvernement » (Dr Bergmann), chargé de l'exécution sur le territoire du « General Gouvernement » d'un plan analogue à celui des quatre ans de Goering.

Le « General Gouvernement » est divisé en quatre provinces : celles de Cracovie, de Varsovie, de Radom et de Lublin ; chaque province a à sa tête un gouverneur (Dr Fischer à Varsovie, Dr Wachter à Cracovie). Les provinces sont divisées en districts, qui sont au nombre de quarante. A l'intérieur de chaque district, les maires polonais forment un Conseil du district présidé par un « wojda ». Ce « wojda » est responsable

devant les autorités allemandes du bon fonctionnement de tous les services communaux et de l'exécution, par ceux-ci, de toutes les dispositions et prescriptions administratives.

Il existe deux juridictions : polonaise pour les affaires strictement polonaises et allemande pour tout ce qui concerne la vie et les intérêts des Allemands. Cette dernière est composée des tribunaux de trois degrés : Deutchesgericht, Deutchobergericht et Deutchsondergericht.

En formant le « General Gouvernement » et en plaçant à sa tête M. Franck, les Allemands ne faisaient qu'exécuter les plans du Führer sur « l'extermination des peuples slaves ». Mais, tandis que sur les territoires « incorporés » au Reich, leur intention est de détruire complètement l'élément polonais et de germaniser totalement la terre sur laquelle une vie économique intense doit être maintenue, dans le « General Gouvernement », qui doit servir de geôle à la population exilée des territoires annexés, leur intention est, avant tout, de ruiner la classe possédante, de désorganiser toute production qui ne serait pas indispensable à la guerre et de ramener l'économie du pays à un état primitif. De là le soin qu'ils prennent de rendre impossible tout effort d'organisation, de reconstruction, de redressement et de supprimer toute vie intellectuelle. Ici, « l'extermination » se poursuit donc sur un autre plan, celui de la transformation d'une nation en une foule d'individus ruinés, affamés, terrorisés, affolés puis minés par la maladie et les privations, désespérés et, finalement, décimés par la mort.

Voyons, en effet, comment s'exécutent pratiquement ces plans infernaux.

On procède à la spoliation des possédants de multiple façon. On a exproprié, par exemple, un grand nombre des propriétaires fonciers possédant plus de 100 hectares, sous différents prétextes : sécurité des troupes allemandes, mauvaise conduite des affaires, etc., en désignant des Treuhänder pour administrer leurs biens. Ceux-ci s'arrangent, évidemment, pour ne donner aux propriétaires, ainsi écartés de force de la gestion de leurs biens, qu'une pension ridicule, nettement insuffisante pour pourvoir aux besoins les plus élémentaires.

Le 21 décembre 1939 fut promulgué le décret du gouverneur général ordonnant la confiscation des œuvres d'art des collections particulières, sans parler des œuvres appartenant aux églises, et des collections publiques dont on s'empara sous prétexte de les mettre à l'abri de la destruction. Des « fondés de pouvoir spéciaux » furent institués à cet effet ; suivant le décret, on doit leur déclarer, sous peine de prison, tout ce que l'on possède comme œuvre d'art, même s'il s'agit de l'objet le plus modeste.

Les grandes entreprises industrielles sont complètement paralysées, non seulement par les réquisitions des matières premières et le manque de transport, car un très grand nombre de locomotives et de wagons ont été emmenés en Allemagne, mais aussi par la difficulté de toucher à leurs comptes dans les banques, celles-ci n'étant autorisées qu'à verser des sommes insuffisantes et seulement avec la permission expresse des contrôleurs allemands. Des particuliers, autrefois aisés, qui possèdent en banque ou à la caisse d'épargne des comptes importants, sont également dans l'impossibilité de rentrer en possession de leur argent.

Les banques de l'État, la Caisse d'Épargne postale et la Caisse d'Épargne communale de Varsovie ne fonctionnent qu'au ralenti et ne peuvent verser aux titulaires de livrets d'épargne plus de 50 zlotys par semaine. Pratiquement on ne peut rien toucher car le nombre de guichets ouverts est très insuffisant pour servir les foules qui attendent.

Par l'absence de moratorium on ruine sciemment les milieux aisés, la Reichskreditkasse réalisant le portefeuille des traites de la Banque de Pologne. L'or, les devises et les valeurs étrangères se trouvant dans les coffres-forts privés des banques ont été confisqués.

Un Institut d'émission a été créé à Cracovie (Emissions-Bank im Polen). En vertu des règlements approuvés par le gouverneur général, cette banque a été autorisée à émettre des billets libellés en zlotys, qui seront désormais le seul moyen de paiement sur le territoire du « General Gouvernement ». Cette émission sera gagée en grande partie sur les créances hypothécaires de caractère privilégié. Ceci revient à dire que les richesses nationales de la Pologne ont été diminuées

de la valeur même des quelques milliards de cette émission.

Mais la volonté de ruiner globalement toute la population apparaît clairement si l'on considère l'ensemble des mesures prises par les autorités du « General Gouvernement ».

Une circulaire du gouverneur Frank, parue le 12 février, sur l'ordre du maréchal Gœring, et adressée aux chefs de districts, stipule que :

« 1° les denrées alimentaires « doivent être saisies pour » assurer les besoins indispensables des troupes » ;

» 2° les forêts doivent être exploitées « aussi intensément » que possible, sans tenir compte de l'économie forestière » rationnelle, en vue de fournir au Reich environ 1 million de mètres cubes de bois scié, 1 à 2 millions de bois de mines et jusqu'à 400 000 stères de bois à papier » ;

» 3° la production des matières premières doit être intensifiée, en particulier « l'extraction du minerai de fer et des » huiles minérales, en vue d'en exporter vers le Reich des » quantités aussi grandes que possible » ;

» 4° « La capacité de production des établissements industriels recevant des commandes de la Wehrmacht ou » destinés à remplacer les établissements travaillant dans » le Reich pour l'économie de guerre, qui ont été évacués » ou devraient l'être, doit être maintenue et même accrue » ;

» 5° Les « établissements industriels qui ne travaillent pas » à l'armement » devront être supprimés (Ausschlachtung » und Verschröttung) ;

» 6° 250.000 ouvriers industriels et 750.000 ouvriers agricoles (dont 50 pour cent de femmes) devront être » mobilisés et transférés dans le Reich pour assurer la production agricole du Reich et remplacer les ouvriers » industriels manquants. »

Quant à l'approvisionnement des villes, cette circulaire édicte que : « la distribution des denrées alimentaires à la population sera faite de façon à assurer, dans tous les cas, la bonne condition physique des ouvriers employés par les établissements d'une importance vitale et les usines de l'armement, tandis que le reste de la population ne pourra recevoir que le strict minimum tant que durera la pénurie des denrées alimentaires. »

La circulaire donne aussi des détails sur la suppression obligatoire des usines ne travaillant pas pour l'armée. C'est ainsi que toutes les usines de chaussures doivent cesser immédiatement leur activité, sauf pour la production des chaussures en bois, « la fabrication des chaussures et bottes en cuir pour la population indigène étant interdite ».

Les moyens de communications sont rendus aussi difficiles que possible. Les téléphones, la poste, le télégraphe ne fonctionnent que partiellement et de façon très restreinte. Les institutions et organisations sociales et économiques, mutualité et coopératives, sont paralysées, leurs comptes en banques ayant été presque entièrement bloqués et une partie de leurs dirigeants arrêtés. Les secours distribués aux chômeurs ont été presque entièrement suspendus ; les secours médicaux des Assurances sociales réduits.

Les matières premières, telles que les métaux demi-précieux, les graisses, les tanins, etc. ayant été réquisitionnées, les industries des villes de Varsovie, Radom, Kielce, Cracovie etc, ne pouvant plus les faire venir de la Haute-Silésie, du bassin de Donbrowa, de Lodz et, naturellement, de l'étranger par mer, de très nombreux industriels n'osent se remettre au travail et provoquent ainsi un chômage intense dans les milieux ouvriers.

La persécution exercée dans les milieux juifs, commerçants par excellence, la réquisition des stocks de charbon et de farine, ont rendu le ravitaillement des grands centres urbains très difficile. Les prix des denrées alimentaires ont monté d'une façon vertigineuse et c'est ainsi qu'à Varsovie, un kilogramme de farine coûtait, au mois de janvier, 2 zlotys, contre 0,30 avant la guerre, un kilogramme de pommes de terre valait 0,45 zloty, contre 0,08, un litre de lait coûtait 0,90 zloty (environ 6 francs), contre 0,20, etc. L'essence coûtait, à la même époque, 4 à 5 zlotys le litre (autrefois de 0,56 à 0,60 zloty) et, d'ailleurs, on n'en trouve pas, si bien que la municipalité de Varsovie elle-même a dû renoncer à remettre en circulation les autobus et les camions du service de voirie. L'avoine est presque impossible à trouver et coûte de 125 à 150 zlotys le quintal (avant la guerre, 16 zlotys).

A ces misères sans nom s'ajoutent les souffrances morales.

La population polonaise est persécutée méthodiquement et cette persécution a quelque chose de tellement atroce qu'ici aussi le vocabulaire humain est trop pauvre pour qualifier cette sauvagerie démoniaque.

Les exécutions en masse ne comptent plus, elles sont devenues l'événement quotidien et peuvent être classées dans les « faits divers ». D'autre part, le régime de vexations et d'humiliations s'accentue de jour en jour, surtout en ce qui concerne les Juifs qui sont littéralement mis « hors la loi ». Le 18 décembre 1939 parut le règlement ordonnant la déclaration des biens juifs dans le cas où ceux-ci dépasseraient 2 000 zlotys. Cela servit de prétexte à faire des révisions et perquisitions dont certaines duraient jusqu'à soixante-douze heures et étaient accompagnées de pillages et de viols.

Le travail obligatoire institué dans le « General Gouvernement » porte, en général, sur une période de six mois mais, pour les Juifs, ce service est de deux ans.

Une perquisition a été faite le 18, le 19 et le 20 décembre, dans toutes les maisons du quartier juif de Cracovie, appelé « Kazimierz ». Cette perquisition se transforma en un véritable pogrom, au cours duquel on pilla tous les magasins, les entrepôts de marchandises et les appartements juifs. Le quartier de Kazimierz était entouré, pendant ce temps, d'un cordon de police et les marchandises étaient emportées méthodiquement en autos. En cette circonstance, il y eut 180 victimes parmi la population juive et ces assassinats furent tous accomplis avec des raffinements de cruauté inouis.

Une des orgies les plus abjectes auxquelles se soient livrés les officiers allemands eut lieu dans l'appartement de M. Szereszewski, un richissime Juif actuellement à l'étranger. Sa maison se trouve à Varsovie, 8, rue Piusa. A la suite d'une rafle dans la rue Franciszkanska, quarante jeunes filles y furent traînées et, après de copieuses libations, elles furent obligées de se déshabiller et de danser devant les Allemands. Bafouées, violées, elles divertirent ainsi les officiers jusqu'à trois heures du matin.

La fameuse « réserve » de Lublin, où, selon Rosenberg qui développa cette idée l'année dernière à une réunion du corps diplomatique et de la presse à Berlin, devraient être

enfermés tous les Juifs d'Europe, n'est plus qu'un vaste « dépotoir », suivant les mots d'un diplomate neutre. La région où les Allemands ont l'intention de concentrer la population juive de l'ancienne Allemagne, de l'Autriche, du protectorat et de la Pologne, se trouve au Sud-Est de Lublin. Elle comprend de 800 à 1 000 kilomètres carrés. Ses frontières naturelles, à l'Ouest, sont le San et la Vistule ; à l'Est, la frontière russe. Depuis la seconde moitié d'octobre, les habitants polonais de cette région ont été systématiquement évacués dans la direction de la région varsovienne. Vers la fin d'octobre, on transféra dans la « réserve » les Juifs de Gdynia, Grudziadz, Poznan et Katowice. Ils furent installés dans des camps dits « de rééducation ». Plusieurs centaines furent logés dans des villages préalablement évacués et qui, pour la plupart, étaient à demi-détruits par les bombardements auxquels s'étaient livrés, en septembre, les aviateurs allemands. La plupart des arrivants furent obligés de commencer par déboiser et par construire eux-mêmes leurs cabanes. Au mois de janvier commencèrent d'arriver des convois de Juifs d'Autriche, à une cadence de 1 000 personnes en moyenne par semaine. Ensuite arrivèrent les Juifs de Stettin et de quelques autres villes allemandes. Quant aux Juifs du « General Gouvernement », il ne semble pas qu'en dehors de ceux que les Allemands ont expulsés pour faire place aux Polonais expulsés du Warthegau et du Gau Westpreussen, ils aient été amenés dans la « réserve ».

Mais le but principal de la politique allemande sur les territoires polonais, telle qu'elle paraît se dessiner de plus en plus clairement, est la destruction ou la dénationalisation de la jeunesse polonaise.

Les écoles primaires sont ouvertes mais les « contrôleurs allemands » veillent à ce que celles-ci ne soient que des instruments de dénationalisation. C'est ainsi que l'on a enjoint de faire continuellement aux enfants des causeries sur la non-viabilité de l'État polonais, sur l'incapacité de la classe dirigeante polonaise, sur la reconnaissance que le peuple polonais devait nourrir à l'égard de l'Allemagne, etc.

Quant aux étudiants, les lycées et facultés étant fermés sur tout le territoire du « General Gouvernement », ils sont devenus

les victimes de choix de la Gestapo. Les persécutions les plus sévères ont atteint les étudiants de Cracovie. Le sort des professeurs de l'Université de cette ville, déportés dans un camp de concentration en Allemagne, est connu du monde civilisé tout entier. Bientôt après, à la suite d'une rafle, la Gestapo arrêta 400 étudiants et étudiantes, sous prétexte qu'ils appartenaient à une organisation appelée : « Le Front de la Liberté ». Ceux d'entre eux que la Gestapo déclara être les meneurs furent fusillés. On tortura les autres afin de leur extorquer les noms d'autres membres de l'organisation. En passant près des prisons on entendait, chaque jour, des cris et des gémissements.

Enfin, on a procédé à un enrôlement forcé de la jeunesse polonaise pour les travaux des champs en Allemagne. Les pays qui forment le « General Gouvernement » sont forcés de fournir, à cet effet, un million de travailleurs. Ces travailleurs doivent être des jeunes gens et des jeunes filles âgés de plus de quatorze ans et des jeunes femmes. Ce territoire du « General Gouvernement » étant habité par 10 millions de Polonais et 1 250 000 Juifs, qui ne sont pas pris en considération dans les calculs allemands, ce million sera donc prélevé sur 9 millions d'habitants. Ainsi on enlèvera 10 p. 100 de la population et, plus précisément, la fraction qui constituait la fierté, l'espoir et la joie du pays. Après avoir enlevé aux Polonais leurs biens et jusqu'à la possibilité de se refaire une vie, on veut leur ôter toute possibilité de reconstituer leur nation dans l'avenir.

CONCLUSION

Contre ces plans d'extermination exécutés froidement et sans scrupules par une administration inhumaine, les Polonais résistent avec une énergie farouche. Dans Varsovie sous-alimentée, qui manque journellement de 200 000 rations chaudes et de 60 000 rations de lait pour les enfants, où les trois quarts de la population ne se nourrissent que de choux

et de pommes de terre, le moral, au dire de tous les témoins, n'est pas atteint.

On tient toujours mais l'avenir se présente sous des couleurs bien sombres. Le maréchal Goering et M. Frank ont élaboré, en effet, un plan économique pour la Pologne. Chaque district aura désormais son « Ernährungsamt[1] », dont les commissaires, parcourant les villages, maison par maison, dresseront la liste de toutes les denrées que les paysans devront leur livrer sous peine de punitions sévères. Les villes polonaises seront, d'ici quelque temps, abandonnées à leur triste sort et une famine atroce dans ces villes peut être considérée comme imminente.

Combien de temps les Polonais pourront-ils donc tenir dans ces nouvelles conditions *de siège économique*? Peut-être dix mois, peut-être un an. Mais si, d'ici-là, des secours organisés ne viennent à leur aide, la mort, cette véritable et fidèle alliée de l'Allemagne, qu'elle soit hitlérienne ou non, se chargera de donner le coup de grâce à des millions d'êtres affamés et malades et Goebbels pourra annoncer triomphalement aux Allemands la « bonne » nouvelle que, désormais, de ce côté de l'Empire, l' « espace vital », le « Lebensraum » allemand est libéré de ceux « qui empestaient l'air en le rendant irrespirable aux Allemands ».

STÉPHANE WLOCEWSKI

1. Office de ravitaillement,

ROIS DE FRANCE, ROIS POPULAIRES

Dès la fin du XIe siècle, Guibert de Nogent oppose la bonhomie paternelle des rois de France à la hauteur des souverains étrangers. Le palais des premiers Capétiens, ouvert à tout venant, offre le spectacle d'une intimité coutumière entre monarque et sujets. A la pointe de la Cité, le jardin du roi est devenu « le jardin de Paris ». Le souverain, sa femme, ses enfants, sa famille s'y mêlent à la foule des bonnes gens.

Le comte Thibaut de Champagne s'arrête dans le bois, au pied d'un arbre où un individu s'est endormi. Il s'approche :

— Le roi !

Celui-ci se réveille :

— Je dors en toute sécurité, lui dit Louis VII ; personne ne m'en veut.

Dans les rues de Paris, le monarque se promène à pied ; le premier venu vient lui parler. Les chroniqueurs ont conservé un dialogue qui se serait engagé entre un pauvre jongleur et Philippe Auguste. L'histrion réclamait du vainqueur de Bouvines un don en argent :

— Ne suis-je pas, seigneur, votre parent ?

— Comment cela ?

— Je suis votre frère par Adam ; mais son héritage a été mal partagé et je n'en ai pas eu ma part.

— Reviens demain et je te la donnerai.

Le lendemain, dans son palais, Philippe Auguste aperçoit le jongleur parmi la foule. Il le fait approcher et, lui remettant un denier :

— Voilà ce que je te dois ; quand j'en aurai donné autant à chacun de nos frères descendus d'Adam, c'est à peine si, de tout mon royaume, il me restera un denier.

Le Florentin Francesco Barberino vient en France sous le règne de Philippe le Bel. Il est étonné de voir le grand prince, dont la puissance ébranlait l'Italie et faisait chanceler le trône pontifical, se promener familièrement par la ville, rendant avec simplicité leur salut aux bonnes gens qui passent. Le roi est arrêté au coin d'un carrefour par trois ribauds, qui ne payaient pas de mine ; il demeurait les pieds dans la boue, coiffé d'un chapel de plumes blanches, à écouter patiemment les doléances des compagnons ; et l'Italien ne manque pas de noter le contraste de ces façons royales, toutes populaires, avec la morgue des riches bourgeois florentins.

Charles V, au témoignage de Juvénal des Ursins, « voulait tout ouïr et savoir et, quelque déplaisance qu'il en dût avoir, il se montrait patient, il s'enquérait du nom de ceux qui étaient venus, de la manière de les reconnaître ; il se les faisait montrer, les appelait par leurs noms comme s'il les eût connus de tout temps, s'informant de leur état, de leur ville, de leur pays, et leur donnait toujours quelque confort. »

En 1389, le repas du sacre de Charles VI et d'Isabeau de Bavière est organisé dans la grande salle du palais, sur la fameuse table de marbre, recouverte, pour la circonstance, d'épaisses planches de chêne. Tout le monde est admis, sinon à table, laquelle n'eût pas été assez grande, du moins, dans la salle. La joie commune se traduit en tumulte et bousculades, cris et chansons. Une table où étaient assises des dames de la cour en est renversée. Quelques-unes d'entre elles sont piétinées ; elles poussent de grands cris. La chaleur était étouffante, il fallut défoncer une verrière. La reine s'évanouit.

Chastellain raconte que Charles VII « mettait jour et heure à besogner à toutes conditions d'hommes et besognait de personne en personne, une heure avec ducs, une autre avec nobles, une autre avec gens mécaniques (artisans), armuriers, vole-

tiers, bombardiers et autres semblables. » Il laissait sa porte ouverte, pénétrait qui voulait pour lui parler.

« Vous savez que chacun a loi d'entrer qui veut », disait à Chabannes Louis XI.

Et La Roche-Flavin : « On a licence de parler au roi en tous lieux, au pourmenoir, à l'issue de son cabinet, allant à la messe ou en revenant, et en tous lieux publics... Son accès est libre et facile. »

Au cours de leurs célèbres dépêches, les ambassadeurs — ou « orateurs » comme on disait — vénitiens constatent que « personne » n'est exclu de la présence du roi. Suriano, en 1561 : « Les gens de la plus basse condition pénètrent hardiment dans son cabinet secret pour voir ce qui s'y passe, entendre ce dont on parle, au point que, quand on veut traiter de chose importante, il faut parler à voix basse pour ne pas être entendu... Les Français ne désirent pas d'autre gouvernement que leur roi ; d'où l'intimité qui règne entre le prince et ses sujets. Il les traite en compagnons. »

Lippomano, en 1577 : « Pendant le dîner du roi de France, tout le monde peut s'approcher de lui et lui parler comme il le ferait à un simple particulier. »

Montaigne en serait dégoûté de la dignité royale : « De vrai, à voir notre roi à table assiégé de tant de parleurs et regardans inconnus, j'en ai souvent plus de pitié que d'envie. »

Ici, un curieux intermède et bien caractéristique.

Déjà, avec la Renaissance, première atteinte à nos traditions séculaires, la cour de France avait un peu perdu de ses populaires familiarités. Les Espagnols y avaient introduit le titre de « majesté », alors que, jusqu'au règne de François Ier, on ne disait en France que simplement « le roi ». De leur côté, les Italiens nous avaient amené, avec leurs peintres et leurs architectes, l'usage de se tenir découvert devant le prince. Auparavant, on ne se découvrait devant lui qu'en entrant dans sa chambre, un simple salut ; puis à table — et ce trait est bien français, très charmant — quand il buvait.

Or voici qu'après la mort de son frère Charles IX (31 mai 1574), le jeune duc d'Anjou, monté sur le trône de Pologne, revient en France ceindre la couronne de ses aïeux, sous le

nom de Henri III. Des régions lointaines, il rapportait une conception d'une vie royale différente de celle qui s'était séculairement épanouie sur les rives de la Seine. Le 1er janvier 1575 paraissait une ordonnance destinée « à contenir chacun en l'honneur et révérence de Sa Majesté ». D'ores en avant les portes des appartements royaux ne seraient plus ouvertes à tout venant, le monarque ne prendrait plus ses repas en public ; l'étiquette devenait méticuleuse ; la cour de France perdait son caractère populaire pour se modeler sur le style des cours étrangères, en prendre la contrainte, la réserve, la pompeuse majesté. Nouveautés qui provoquèrent aussitôt des sentiments, nous ne disons pas seulement de surprise mais d'indignation. « Qu'étaient-ce que ces idolâtries, singeries, coutumes barbares charroyées de l'ultime royaume des Sarmates *(ab ultimis Sarmatis)* ? » écrit le célèbre historien-jurisconsulte Claude Dupuy. Aussi ne s'y plia-t-on que de mauvais gré, de plus en plus négligemment à mesure que le temps s'écoulait. Le trône de Henri III n'était pas encore occupé par son successeur que ces « idolâtries et singeries » s'étaient pour la plus grande partie évaporées. En contradiction avec le caractère et les sentiments des Français à la cour de leur roi, elles finissent par disparaître sous le règne de Henri IV.

« Le roi de France — écrit, en 1603, l'ambassadeur vénitien Angelo Badoer — quand il est en représentation, donne une plus haute idée de sa grandeur que ne le fait le roi d'Espagne ; mais, hors d'apparat, il est le monarque le plus affable du monde. » « Cette grande familiarité, note Michel Suriano, rend, il est vrai, les sujets insolents mais aussi fidèles que dévoués... » Opinion que confirme Robert Dallington, secrétaire de l'ambassadeur anglais auprès de Henri IV : « Les rois de France sont affables et familiers — plus qu'il ne convient, écrit le diplomate anglais, mais c'est la coutume du pays. » Duchesne compare les rois de France à leurs voisins d'Espagne. Ceux-ci ne se montrent que rarement à leur peuple : « Si un roi de France traitait ses sujets comme cela, s'il se tenait caché quinze jours à Saint-Germain ou à Fontainebleau, on croirait qu'il ne serait plus... Les Français veulent presser leur prince, aussi bien en la paix comme à la guerre ».

« Par la manière dont les rois vivent avec leurs sujets, observe Fontenay-Mareuil, ils paraissent plutôt leurs pères que leurs maîtres ».

Les diplomates étrangers sont étonnés de voir Henri IV ranger lui-même les sièges de la grand'chambre où il doit leur donner audience. Les divertissements à la cour, et jusqu'au règne de Louis XIV, ont des allures populaires.

Venons enfin au roi soleil : « S'il est un caractère singulier en cette monarchie, écrit Louis XIV lui-même, c'est l'accès libre et facile des sujets au prince » ; et, dans ses célèbres *Instructions pour le Dauphin :* « Je donnai à tous mes sujets sans distinction la liberté de s'adresser à moi, à toute heure, de vive voix et par placets. »

A ces façons répondent la tenue et l'habillement du prince. En dehors des cérémonies, où il doit se parer d'atours traditionnels, son vêtement est très simple. Au témoignage de Joinville, les visiteurs sont surpris de constater que Robert de Sorbon, « fort aimé de saint Louis et toujours proche de lui » est habillé de plus riche camelin que le monarque. Après être revenu de sa première croisade, le pieux roi ne met plus que des vêtements de si petite valeur qu'il estime en faire tort aux pauvres, qui ont coutume d'en obtenir la « livrée » après qu'il les a portés, et il charge son aumônier de les indemniser jusqu'à concurrence de 60 livres par an — approximativement 5 ou 6 000 francs d'aujourd'hui.

A Quatre-Vaux, en Lorraine, Philippe le Bel a une entrevue avec le roi d'Allemagne Albert Ier (1299). Ottokar de Styrie note que l'Allemand éclipse son voisin par sa magnificence. Sous François Ier, prince de la Renaissance, le chroniqueur Claude de Seyssel constate : « On trouve personnages de petite étoffe et parfois de vile condition qui en font autant et plus que le roi. » Henri IV porte des habits fripés, délavés par la pluie ; Louis XIII des robes aux tons neutres, ternes, en vulgaire étoffe de bure.

Le Bolonais Locatelli, qui visite la cour de Louis XIV, ne peut retenir son étonnement. Est-ce vraiment là ce prince si magnifique ? Ses courtisans sont plus richement vêtus que lui. Le roi ne se distingue d'eux que par le flot de rubans couleur pourpre, fixé à l'épaule par un bouton d'or.

Comme au moyen âge, on entrait encore, sous Louis XIV, dans le palais du roi comme dans un moulin. Contrairement à ce qui se verrait de nos jours, tout y était banal hors la chapelle. « J'allai au Louvre, écrit Locatelli en 1665, je m'y promenai en toute liberté et, traversant les divers corps de garde, je parvins enfin à cette porte qui est ouverte dès qu'on y touche et le plus souvent par le roi lui-même. Il suffit d'y gratter et l'on vous introduit aussitôt. Le roi veut que tous ses sujets entrent librement. »

Dans le jardin des Tuileries — le « jardin du roi » avant que Louis XIV transférât sa résidence à Versailles — le public coudoie le ménage royal. Locatelli y assiste à de petites scènes intimes entre Louis XIV, la reine Marie-Thérèse et le dauphin, scènes qu'il rapporte avec beaucoup de grâce :

« Un soldat, en passant devant le dauphin, inclina sa hallebarde, mais le dauphin — en 1665, il était dans sa cinquième année — croyant que ce soldat devait se découvrir, dégaina une petite épée qu'il portait, en criant :

» — Holà, bâtonnez-moi cet homme assez hardi pour passer devant moi sans ôter son chapeau !

» La reine lui dit tendrement :

» — Mon fils, suivant les règles militaires, ce soldat ne devait pas ôter son chapeau mais seulement incliner sa hallebarde comme il a fait.

» Mécontent de ces paroles, le dauphin repoussa la reine de la main et s'enfuit vers le roi, assis derrière la grille, pour faire terminer la revue. »

Louis XIV avait pris son fils entre ses bras et le couvrait de baisers quand Marie-Thérèse les rejoignit.

« Elle tenait dans ses mains, dit Locatelli, une tige de laitue confite (sans doute de l'angélique).

» Son fils s'arrêta court à cette vue et, saisissant de ses mains les deux bras de sa mère, il s'efforçait de s'emparer de la friandise ; mais la reine dit, en la levant en l'air :

» — Si vous la voulez, mon mignon, j'exige d'abord que vous pardonniez au soldat l'injure qu'il ne vous a pas faite.

» Le dauphin détournait la tête en signe de refus. Alors le roi, faisant mine de se fâcher :

» — Pour vous faire changer d'idée, ne suffit-il pas que votre

père et votre mère vous disent qu'il n'a pas commis de faute?

» Le dauphin leva à ces mots les mains et le visage vers son père comme pour l'embrasser. Le roi se mit tout près de son fils et lui dit :

» — Pardonnez-vous au soldat?

» — Oui, monsieur, répondit le dauphin, à mi-voix.

» — Et pourquoi?

» — Parce que papa et maman le veulent.

» — Et aussi parce que c'est votre devoir, ajouta le roi.

» Puis il se pencha pour recevoir son baiser, et le dauphin, lui jetant un bras autour du cou, faisait de l'autre signe à sa mère de lui donner cette friandise.

» La cérémonie terminée, le roi et la reine se retirèrent ayant entre eux leur fils, qu'ils tenaient chacun par une main. »

Ce jardin des Tuileries, Colbert aurait voulu le réserver à la cour, l'interdire au public; mais Perrault combattit son opinion :

« Les jardins des rois, disait-il, ne sont si grands et si précieux qu'afin que tous leurs enfants puissent s'y promener. »

Louis XIV se rangea à cet avis et le jardin des Tuileries resta ouvert à tout le monde ; comme le sera le parc de Versailles, où un public si nombreux remplira les bosquets et les avenues que Louis XIV lui-même devra renoncer, certains jours, à y faire son tour habituel.

Le peuple qui se répandait dans ces magnifiques résidences ne laissait pas d'y commettre de fâcheux dégâts, au point qu'en 1685, le roi, effrayé, ordonna de ne plus laisser entrer dans les jardins que les « gens de la cour et ceux qu'ils mèneraient avec eux », mais pour revenir quelques années plus tard aux traditions. Il va jusqu'à faire enlever les grilles qui entouraient les bosquets, « voulant, note Dangeau, que tous les jardins et toutes les fontaines fussent pour le public ». Et les dégâts de reprendre, d'un vandalisme effronté : mutilations de rocailles, plombs volés, marbres brisés, inscriptions d'amoureux gravant de leurs initiales enlacées les chefs-d'œuvre des Coysevox, des Warin et des Robert Le Lorrain.

De l'amour, aurait pu dire la Vénus de marbre blanc, j'en

ai plein le dos. » Louis XIV tint bon et ses jardins restèrent ouverts à tous.

Locatelli assiste à la toilette de la reine, qui se fait en public : entre qui veut. « Pendant qu'on la coiffait, elle portait un léger corsage de toile blanche, bien garni de baleines, serré à la taille, et une jupe si étroite qu'elle semblait enveloppée dans un sac de soie. La reine coiffée, des pages apportèrent ses vêtements de dessus, d'une jolie étoffe à fleurs alternativement bleues et or sur fond d'argent... Ils la lacèrent et achevèrent de l'habiller ; mais ses femmes placèrent les bijoux de la tête et du corsage. Sa toilette terminée, elle se tourna vers les étrangers, fit une belle révérence et vola, pour ainsi dire, à l'appartement de la reine-mère. »

Comme la reine et comme la dauphine, le roi s'habillait sous les yeux de tous. Les Parisiens se distrayaient à s'en aller au Louvre, « pour le seul plaisir, dit l'un d'eux, de voir le roi. Je ne pouvais me lasser de le considérer, soit pendant son dîner soit dans la cour du Louvre lorsqu'il descendait pour assortir des attelages de différents chevaux. » (*Mémoires* de Thomas du Fossé.)

La maison du prince devenait une place publique. On imagine la difficulté d'y maintenir l'ordre et la propreté. Du matin au soir s'y pressait une cohue turbulente, bruyante, composée de gens de toutes sortes. Les dessous des escaliers, les balcons, les tambours des portes semblaient lieux propices à satisfaire les besoins de la nature. Les couloirs des châteaux du Louvre, de Saint-Germain, de Fontainebleau devenaient des sentines. Pour entrer chez la reine, les dames relevaient leurs jupes. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, le Louvre est signalé pour ses odeurs et « mille puanteurs insupportables ». Étrange contraste avec la splendeur des appartements. Cette malpropreté était l'une des raisons qui motivaient ces incessants déplacements de la cour, qui lui sont de nos jours tant reprochés à cause des dépenses qu'ils occasionnaient. En l'absence de leurs hôtes, on aérait les chambres, on les désinfectait, on les parfumait en y brûlant du bois de genièvre. Bussy-Rabutin admire Louis XIV d'être parvenu à mettre un peu d'ordre dans sa demeure et à lui donner — pour reprendre ses expressions — « la propreté des particuliers ».

Ces traditions de vie commune ne pouvaient être modifiées, les souverains sentaient eux-mêmes qu'ils n'en avaient pas le droit ; ainsi Louis XIV fut-il amené, en 1674, à la résolution de transférer à Versailles le séjour de la monarchie. A Paris, avec l'accroissement de la ville et la multiplication des rapports entre prince et sujets, il en était venu à ne plus pouvoir respirer.

A Versailles d'ailleurs, comme au Louvre, les appartements du roi demeurent ouverts à tout venant. « Nous passâmes, écrit l'Anglais Arthur Young, à travers une foule de peuple, et il y en avait plusieurs qui n'étaient pas trop bien habillés. »

Représentons-nous les vastes galeries, les beaux salons dorés de Versailles grouillant d'une foule bruissante. Les étrangers, la princesse Palatine, la duchesse d'Osnabrück se plaignent de ce tumulte, de cette presse, on risque d'être étouffé ; « une vraie foire », dit le duc de Palestrina.

Et l'on imagine quel monde finit par envahir la demeure du roi : de louches individus, réputés dangereux. Au début du XIe siècle, un voleur s'empare, sous la table royale, de la frange d'or qui ornait la robe de Robert le Pieux. Un filou dépouille de ses ornements le chapeau que Louis XIV a déposé sur une table.

Aussi bien, de temps à autre, donnait-on un coup de balai, quand il arrivait que le palais fût encombré de mendiants, qui y exerçaient leur métier comme en pleine rue. « On a mis sur pied cinquante Suisses pour chasser du château les gens qui y gueusaient », écrit Dangeau en date du 2 juillet 1700.

Lors des fêtes données à Versailles au mois de juin 1782, en l'honneur du grand-duc Paul de Russie, les grilles du parc sont ouvertes à tous ; le peuple s'engouffre en masse dans les cours, dans les allées, couvre la terrasse. La foule, avide de voir, se pressait avec tant d'indiscrétion qu'à un moment le roi, se sentant poussé, se plaignit. Le grand-duc, qui était près de lui, s'écarta un peu :

— Sire, pardonnez-moi ; je suis devenu tellement Français que je crois, *comme eux*, ne pouvoir m'approcher trop près de Votre Majesté.

« Il était facile, écrit le docteur Nemeitz, de voir souper Sa Majesté. Il recevait à sa table toute sa famille et, à moins qu'il

n'y eût déjà trop de monde, ce qui arrivait parfois, on était admis. D'ailleurs, on pouvait toujours être admis quand on arrivait de bonne heure. »

On sait la pudeur farouche de Louis XIII. Ceci se passe encore au Louvre. Il remarqua, dans la foule qui se pressait pour le voir dîner, une jeune demoiselle fort décolletée. « La dernière fois qu'il but, lisons-nous en une relation de l'année 1658, il retint une gorgée de vin en sa bouche qu'il lança dans le sein découvert de la demoiselle. »

Fréquemment, entre les gens du roi et les assistants — des gens du peuple — la conversation s'engage, gaillarde, familière. Des échos en sont conservés dans les lettres de madame de Sévigné et les *Mémoires* de Saint-Simon. « Il y eut, l'autre jour, une vieille décrépite qui se présenta au dîner du roi. Elle faisait frayeur, écrit madame de Sévigné, Monsieur (le duc d'Orléans) la repoussa en lui demandant ce qu'elle voulait.

» — Hélas ! monsieur, c'est que je voudrais bien prier le roi de me faire parler à M. Louvois.

» Le roi dit :

» — Tenez, voilà M. de Reims (l'archevêque de Reims, frère de Louvois), qui y a plus de pouvoir que moi. »

Le public était plus particulièrement admis au « grand couvert », qui avait lieu tous les dimanches et — détail à noter — les jours de fête dans la famille royale, où celle-ci se trouvait réunie.

Louis XIV, qui remplit avec énergie et conscience son métier de roi, s'astreignit à dîner en public jusqu'aux derniers jours de sa vie, jusqu'au 25 août 1715, jour de sa fête. Il devait mourir le 1er septembre.

Contrairement à tout ce qu'on avait pu lui objecter, il avait tenu, ce jour de sa fête et qu'il savait devoir être le dernier, à dîner encore en public. Il voulait mourir parmi ceux qui l'avaient suivi tout le cours de sa vie : « Il est juste, disait-il, qu'ils me voient finir. »

« J'observai, note Saint-Simon, qu'il ne put avaler que du liquide et qu'il avait peine à être regardé. »

Sa jambe gangrenée portait sur des coussins. Il mangea de la panade et du potage et, durant le repas, parla comme à

son ordinaire ; après quoi, il fit enlever la table placée devant lui et un quart d'heure durant s'entretint avec un chacun. Se présenta un vieux brave homme âgé, disent les textes, de cent quatorze ans, qui avait tenu à venir offrir à son prince, de ses mains centenaires, un bouquet pour le jour de sa fête. En le recevant, le roi lui demanda :

— Eh bien ! bonhomme, comment te portes-tu ?

— Sire, fort bien, mais si je n'avais que votre âge (soixante-dix-sept ans), je me porterais encore mieux.

— Je voudrais me porter aussi bien que toi.

Le roi lui fit remettre dix louis, puis, se tournant vers l'assistance :

— Messieurs, il ne serait pas juste que le plaisir que j'ai de prolonger les derniers moments que je passerai avec vous vous empêche de dîner. Je vous dis adieu et vous prie d'aller manger.

Durant le repas, hautbois et violons avaient joué dans l'antichambre.

« Nous sortîmes avec la dernière douleur, dit l'anonyme à qui nous devons ce récit, nous fondions en larmes. »

Sous Louis XV, les Parisiens et les provinciaux viendront assister au repas du roi pour admirer sa prestance mais plus encore son adresse à faire sauter du revers de sa fourchette le haut de la coque des œufs qui lui étaient servis :

— Attention, le roi va manger son œuf !

Les dames assises auprès du monarque s'écartaient pour que la foule le pût mieux voir. « Les badauds, note madame Campan, qui venaient le dimanche à Versailles, retournaient chez eux moins satisfaits de la belle figure du roi que de l'adresse avec laquelle il ouvrait ses œufs. »

Louis XV savait l'amusement que ses sujets tiraient de ce détail ; aussi s'astreignait-il à ouvrir sous leurs yeux le plus grand nombre possible d'œufs à la coque. Louis XV est, sans doute, l'homme du monde qui a mangé le plus d'œufs à la coque.

Quand est apporté le dessert, le roi offre aux dames présentes des fruits et des glaces ; parmi elles, en 1772, se trouve une jeune Genevoise, Rosalie de Constant, cousine de Benjamin Constant.

« On offrit, dit-elle, des glaces du dessert aux dames qui étaient là pour voir ; je les trouvai bien bonnes. »

On allait de même assister au dîner des enfants de France à Versailles ou, quand ils étaient en voyage, dans les villes où ils passaient.

Aux grands bals de la cour, où dames et gentilshommes dansaient sous l'éclat des lustres dorés, vêtus des plus brillants atours, dans les vastes salons et galeries de Versailles, des estrades étaient dressées le long des murs, avec des bancs réservés aux gens du peuple le plus humble, à ceux qu'une marquise en sa correspondance nomme « la canaille », et qui trouvaient intérêt et plaisir à venir ainsi prendre part à la fête.

Pour le transport des Parisiens à Versailles avait été organisé un service d'omnibus, appelés les uns des « carabas », les autres des « pots de chambre ». Sébastien Mercier en donne la description.

Ceux qui prenaient place sur le devant étaient nommés les « singes » et ceux qui étaient assis sur l'arrière de la voiture étaient appelés des « lapins ».

« Le singe et le lapin, écrit Mercier, descendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs souliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie et les voilà qui contemplent à leur aise la famille royale et qui jugent de la physionomie et de la bonne grâce des princesses. Ils font ensuite les courtisans tant qu'ils veulent ; ils se placent entre deux ducs, ils coudoient un prince, et rien n'empêche le *lapin* et le *singe* de figurer dans les appartements et au grand couvert comme les suivants de la cour. »

Aussi, dans la France entière, s'entretient-on de la cour de Versailles. Il est rare que, dans le village le plus écarté, il n'y ait quelqu'un qui ne puisse dire, pour y être venu en *caraba* ou en *pot de chambre*, combien la reine aime les « pommes d'orange », si la dauphine est jolie et si le roi rit de bon cœur.

Sur les rapports du roi avec les Parisiens, il y aurait tout un chapitre à écrire. Peut-on désirer plus de cordialité, de simplicité dans des relations entre prince et sujets ? Quand la reine prend médecine « par précaution », les Parisiens en

sont avisés par la personne de leurs échevins et, le lendemain, l'un de ceux-ci vient à la cour quérir des nouvelles.

En mai 1770, la dauphine Marie-Antoinette prend séjour au château de la Muette. Sa toilette se fait en public. Afin que plus de personnes puissent assister aux détails de sa vie quotidienne, on a disposé dans les appartements des banquettes sur gradins en amphithéâtre, où se succèdent du matin au soir les plus aimables Parisiennes ; ce qui faisait, note le duc de Croy, le plus charmant effet. La dauphine écrit à sa mère :

« Je mets mon rouge et lave mes mains devant tout le monde ; ensuite les hommes sortent, les dames restent, et je m'habille devant elles. »

Il n'est pas douteux que la familiarité de ces façons royales n'ait beaucoup contribué à développer les sentiments que la personne du souverain éveillait dans le cœur des Français. Les ambassadeurs vénitiens y voient « une cause de la force de la monarchie en France ». « Chacun, dit Retif de la Bretonne, et ceux mêmes qui ne l'avaient jamais vu, considéraient le roi comme une connaissance personnelle. »

Mot précieux où se caractérise l'union des Français et de leur prince dans les grands siècles des temps passés.

Tableau qui prendra son relief en comparant cette vie populaire de nos anciens rois avec l'existence que Napoléon empereur mènera aux Tuileries.

« L'empereur et l'impératrice, écrit Frédéric Masson, se laissent encore aborder par les gens de la cour mais les gens de la ville sont derrière les balustrades ; quant au peuple, contenu par une double haie de grenadiers, il voit de loin passer ses souverains comme à l'Étoile ou bien, d'en bas, il les aperçoit au balcon de la salle des Maréchaux. »

Certes, Napoléon aime son peuple et tient à le lui témoigner, par les jeux qu'il fait organiser à Saint-Cloud, aux Champs-Élysées, par des feux d'artifices, des distributions de victuailles, des illuminations ; mais ce que celui-ci désire le plus lui est refusé : voir son empereur, participer directement à son triomphe, prendre personnellement part à ses joies.

La Révolution a sévi ; un autre monde a vu le jour.

FR. FUNCK-BRENTANO

LES CHEVALIERS SANS ÉPERONS[1]

Deux jours plus tard, assis sur son faro, au seuil de sa tente, Jacques écoutait le rapport de Cairandrini, debout devant lui.

— Tout est en ordre, mon lieutenant, le carré est dressé selon vos instructions. L'eau est à cinq kilomètres d'ici vers l'Ouest. C'est un puits, pas très profond. J'ai déjà expédié une corvée, quinze hommes avec Diouldé. Le plein des tonnelets et des guerbas commencera dans la nuit. Quant aux chameaux, la matinée de demain suffira pour les abreuver tous. Pas de malades. Les bêtes sont en bon état. Ce qui ne colle pas, c'est le ravitaillement. Les hommes n'ont pas de viande...

Jacques réfléchit une minute.

Dans la nuit, le ciel profond scintillait de toutes ses étoiles. A l'entour, les feux allumés par les tirailleurs et les goumiers piquaient des lueurs dansantes. Plus loin, dans la baten, au campement d'Ould-Daff, d'autres feux clignaient. Le rythme sourd d'un tam-tam morcelait le silence.

Jacques, d'un mouvement de tête, désigna le campement.

— Vous n'avez pas essayé de leur acheter des vivres?

Cairandrini haussa les épaules.

— Pensez-vous, mon lieutenant. C'est la première chose que j'ai faite. Mais... ils ont prétendu qu'ils n'en avaient pas !

Un imperceptible froncement de sourcils creusa une ride au front de Jacques.

— Pas très chaud, l'accueil ! remarqua-t-il.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er et 15 avril.

Cairandrini hocha la tête.

— Non, dit-il, ils n'ont même pas tué en notre honneur le chamelon traditionnel ! Tout juste deux calebasses de lait, dix œufs et un mouton squelettique ! Le plus moche du troupeau, bien sûr ! On ne peut pas dire qu'ils se soient mis en frais !

Jacques rit silencieusement.

— Oui... mais, en revanche, un tam-tam d'honneur m'est offert, tout à l'heure !

Cairandrini dévisagea le jeune homme.

— Vous irez, mon lieutenant ?

Jacques lui rendit son regard.

— Bien sûr, dit-il, et vous viendrez avec moi, mon vieux, on verra tout de suite ce qu'ils ont dans le ventre !

Son rire monta dans la nuit.

— Nous prendrons douze gars solides avec nous. Quand un grand chef vous invite, on ne saurait trop lui faire honneur, hein ?

Il s'était levé. Décrochant son derbouss du piquet central où il était pendu, il dit, narquois :

— Vous comprenez, Cair, douze gars, sans armes apparentes, avec simplement quelques grenades dans leurs poches ! Et que chacun ait une lanterne pour nous escorter dignement, parce que nous aussi, nous sommes de grands chefs, n'est-ce pas ?

Un rire silencieux aux lèvres, Cairandrini cligna de l'œil.

— Compris, mon lieutenant.

— Bon ! Alors, allons-y ; prenez les hommes en passant dans la section de Berthier, auquel, en même temps, je laisserai mes instructions. Je vous rejoins. Le temps d'enfiler mon dolman.

Et, tandis que l'adjudant s'éloignait, il rentra dans sa tente. Quelques instants plus tard, Jacques traversait de nouveau le carré et rejoignait Cairandrini et Bertier qui l'attendaient.

Devant eux, en un impeccable alignement, les trous individuels creusés par les hommes allongeaient leur file que soulignaient, à la tête et au pied, un léger remblai de terre et le paquetage de chaque tirailleur. Au fond des trous, enroulés dans leur couverture de troupe, les hommes dormaient, leur fusil allongé à côté d'eux.

En une grappe confuse, les douze hommes d'escorte allumaient les lanternes commandées. Jacques les inspecta du regard et sourit avec satisfaction.

Douze gars parmi les meilleurs ! Bertier avait su choisir. Il rendit à celui-ci son salut.

— Nous allons au campement, Bertier. Je serai probablement de retour dans deux heures. En mon absence, prenez le commandement ici. Tenez les hommes en alerte, ouvrez l'œil et si jamais vous entendez claquer nos grenades, rappliquez en vitesse. Voilà, c'est clair !

Le sergent opina.

— Vous pouvez compter sur moi, mon lieutenant.

Jacques lui tendit la main.

— Je le sais, Bertier. D'ailleurs, il ne se passera rien. Ils nous savent sur nos gardes, ils ne bougeront pas ! A tout à l'heure, mon vieux. Venez, Cair...

Côte à côte, ils franchirent la ligne des tirailleurs. Les douze hommes d'escorte s'étaient mis en marche, les encadrant en une double file. Les lampes-tempêtes qu'ils balançaient au bout de leurs bras étiraient des ombres dansantes à travers la baten, éclairant au passage les silhouettes squelettiques des mimosas épineux. Du campement vers lequel ils avançaient montèrent soudain des abois rageurs tandis que surgissait des premières tentes une horde de chiens hargneux et fameliques.

L'appel du tam-tam se précisa, emplit l'ombre nocturne de ses battements sourds.

■

— Les pâturages meurent, les bêtes fondent. Cette semaine, encore sept chamelons ont dû être abattus... dit Ould-Daff.

Jacques, une fois de plus, l'examina d'un regard scrutateur.

Accoudé à des coussins, les paupières mi-closes, caressant d'une main sa maigre barbiche, traçant de l'autre dans le sable au bord du tapis des dessins compliqués, le vieil homme hochait la tête d'un air soucieux. Sa face osseuse et longue

creusée de rides profondes, demeurait fermée, sans expression.

Jacques dit, nonchalant :

— Il a plu dans le Sud, l'herbe pousse et les troupeaux là-bas, sont gras...

Ould-Daff ne sourcilla pas.

— J'ai envoyé deux de mes jeunes gens par là reconnaître les pâturages. Peut-être sont-ils bons, en effet.

D'un geste lent, il désigna un groupe d'hommes qui s'avançaient.

— On va danser la danse du fusil, dit-il.

Un mince sourire serra les lèvres de Jacques.

— Une danse de guerre, comme de juste !

Le vieil homme releva lentement la tête. Une brusque lueur traversa son œil unique.

— Nous n'en connaissons pas d'autres, nous autres, hommes des tentes, dit-il.

— Bien sûr, dit Jacques.

Un silence tomba que la cadence du tam-tam remplit tout entier. Ils étaient assis sous la grande tente noire, basse et biscornue. Outre Jacques, Cairandrini et Ould-Daff, il y avait là les inévitables « confidents », trois ou quatre gaillards maigres et nerveux, à face d'oiseau de proie, et les « serveurs » chargés de préparer le thé traditionnel.

Devant la tente, autour d'un grand feu de bois qui flambait haut dans la nuit, les habitants du campement rassemblés formaient une cohue compacte. Assis en rond, les joueurs de tam-tam faisaient rage, accompagnant les danseurs. Dans cette foule, très peu de femmes, pas un enfant. Cela, Jacques l'avait remarqué du premier coup d'œil, de même qu'il avait remarqué l'attitude froide et hautaine, les regards durs de tous les jeunes hommes de la tribu, de même qu'il avait noté l'absence des troupeaux de chèvres et de moutons comme l'absence de vieillards et bien d'autres détails significatifs.

Evidemment les esprits étaient tendus, hostiles, agités par de troubles remous. Les vieux goûts de rapine, les antiques instincts pillards s'éveillaient au fond de ces âmes belliqueuses. Les griotes [1], quelques instants plus tôt, n'avaient chanté que les mélopées guerrières célébrant les exploits des

1. Chanteuses ambulantes.

grands rezzous d'autrefois. A la danse du bâton, chorégraphie brutale, succédait maintenant la danse du fusil, ce simulacre de combat qui s'efforce de réveiller au fond des cœurs l'âcre volupté de la bataille ; la danse du fusil qui évoque par chacun de ses gestes, par chacune de ses attitudes l'ennemi terrassé, le sang qui coule, l'odeur de la poudre, le butin conquis, toute cette gloire violente qui constitue le suprême idéal des grands nomades et leur rêve tenace. Très haut, dans la nuit, les fusils lancés par les poignes forcenées tournoyaient parmi les cris d'allégresse des spectateurs. Les visages durcis, les yeux brillants, la bouche ouverte pour de longs hurlements furieux, les acteurs s'enivraient, s'exaspéraient, devenaient frénétiques.

L'un d'eux emporté par son exaltation vint tomber à genoux à deux pas de Jacques et mettant son fusil en joue, visa le jeune homme en pleine poitrine.

Écartant d'un coup sec de son derbouss l'arme braquée sur lui, Jacques dit avec un rire bref :

— Un bon acteur ! Mais ce jeu-là, mes hommes le jouent encore mieux, quand je veux...

Ould-Daff fronça les sourcils, une ride fugitive plissa son front. Il leva la main et, tandis que le tam-tam se taisait brusquement, les danseurs s'éloignèrent.

La griote recommença son chant criard qui traversait la nuit de notes aiguës comme des lames.

Ils ont pillé la plaine du Nord au Sud...
Et bien au delà encore...

Cairandrini toucha du coude le flanc de Jacques Debat.

— La chanson de guerre des rezzous, dit-il.

— Oui, dit Jacques, l'appel à la dissidence.

Il s'était levé. Derrière lui, Ould-Daff et ses compagnons s'étaient dressés.

— Au revoir, dit Jacques.

Et, comme le vieil homme lui tendait la main, il la garda dans la sienne et dit avec lenteur :

— En vérité, les pâturages sont verts, dans le Sud. Nous n'aimerions pas qu'on en cherche ailleurs...

Le vieil homme dont il venait de libérer la main, la porta à son cœur et à son front, ainsi qu'il convient.

— Je crois, dit-il, que je vais redescendre par là avec mon campement.

Jacques chercha l'œil unique du vieillard et y riva son regard.

— Tout le monde sait qu'Ould-Daff est un grand chef, et un sage.

Ould-Daff eut un sourire équivoque.

— Allah seul sait qui est fou, qui est sage. Mais je suis ton ami. Bismahilla.

— Bismahilla, dit Jacques.

Et il s'en fut, entre la double file de ses hommes armés de leurs lanternes.

Cairandrini qui marchait à ses côtés dit au bout d'un instant :

— Je crois qu'il a compris mais j'ai peur, malgré tout, qu'on soit arrivé trop tard. Tout ça pue le baroud à plein nez.

— Oui, dit Jacques. Ould-Daff a sûrement compris, le tout est de savoir s'il aura assez d'influence sur ses hommes pour les retenir.

Et comme ils atteignaient leur camp :

— Bonsoir, Cair. Faites cesser l'alerte, mais que le service de veille continue à ouvrir l'œil.

■

Éveillé en sursaut par une voix qui l'appelait, Jacques, qui dormait tout habillé, jaillit au seuil de sa tente.

La lune, ronde, achevait de descendre la pente orientale du ciel où le fourmillement des étoiles s'appauvrissait.

Dans l'ombre nocturne, une bande pâlissante soulignait l'horizon.

Tout de suite, Jacques fut au courant.

— Ils ont levé le camp, mon lieutenant, ils sont partis droit vers le Nord.

Debout devant lui, Cairandrini, encadré par Rhane-Allah, le brigadier-chef maure et par Bertier, le sergent, désignait la ligne des dunes, blanche sous le clair de lune.

Jacques jeta ses ordres brièvement :

— Rassemblement, tenue de campagne, armes approvisionnées.

— Alors, on leur court après ? demanda Bertier en se frottant les mains.

— Oui, dit Jacques, et on va les coincer entre la colonne du capitaine et la nôtre. Envoyez-moi immédiatement un courrier avec la meilleure bête dont nous disposions. Je vais expédier un mot à Croisville pour le mettre au courant. Allez. Grouillez. Je vous donne trois quarts d'heure pour être prêts à démarrer.

IV

Lancé à travers le massif dunaire, le détachement avait commencé la poursuite.

Dès le départ, les formations de combat avaient été prises.

En tête, conduits par Lemoine et Rhane-Allah, le brigadier-chef indigène, avançaient les douze goumiers d'avant-garde. A six cents mètres derrière eux, mené par Jacques et Cairandrini, le gros suivait. Sur ses traces, gardant à peu près le même intervalle, vingt gardes maures protégeaient les arrières. Le long des crêtes, sur la droite et sur la gauche, les shouffs maures gardaient le détachement contre toute attaque de flanc. Au milieu de la double file du gros, le convoi et les bêtes haut le pied se serraient en une masse compacte. Et tout ce dispositif, ainsi qu'un mécanisme soigneusement réglé, progressait de la même allure régulière et sûre.

A l'horizon, au delà des crêtes grises, le soleil montait avec rapidité, le jour envahissait le ciel. Sur le vaste océan de sable où la houle figée ondulait à perte de vue, l'ombre et la lumière recommencèrent leur jeu magnifique et cruel.

Balancé au pas de son méhari, Jacques contemplait le merveilleux spectacle tant de fois vu et chaque fois différent.

Au loin, le flanc des dunes était rose, d'un rose délicat et

tendre de porcelaine. De crête en crête, des filets de lumière étincelante coulaient, glissaient, ainsi que des frissons dorés.

Entre les dunes, au fond des couloirs, des mares de nuit dormaient encore, pareilles à des étangs mystérieux aux eaux d'ombre et aux rives de clarté.

Le soleil poursuivait son ascension et très vite, tandis qu'il s'élevait, le spectacle se modifiait. Rongés par la lumière, les étangs de ténèbres devenaient plus étroits. Aux parois des dunes, l'ombre remontait, se recroquevillait. Les sables, un instant roses, devenaient gris puis blancs, d'une blancheur aveuglante.

Et dès lors, son relief soudain effacé, le massif dunaire tout entier ne fut plus qu'une vaste étendue plate, étirant à perte de vue son monotone étalement de sables miroitants.

La piste des fuyards s'y inscrivait, nette et large.

Ould-Daff ne s'était point soucié de la dissimuler. Dédaignant toute ruse, méprisant toute précaution, ne songeant qu'à bénéficier des quelques heures d'avance qu'il avait prises, il allait droit au Nord.

Visiblement, il comptait sur la vitesse de son allure, et sur elle seule, pour échapper au détachement.

— Oui, disait Cairandrini qui trottait aux côtés de Jacques, un enfant de cinq ans ne pourrait pas perdre cette piste-là. C'est uniquement une question de vitesse. Celui qui marchera le plus rapidement, le plus longtemps, gagnera la partie. Et c'est là-dessus qu'il compte, le salaud ! Il sait que nos bêtes viennent de se taper la traversée des dunes et qu'elles n'ont pas encore eu le temps de boire. Les siennes, au contraire, sont fraîches.

— Possible, dit Jacques, mais il traîne avec lui tout son barda : les tentes, les chamelons, les moutons, etc. Nous sommes, quand même, plus mobiles que lui. Et, après tout, il n'a que cinq heures d'avance. A propos, vous avez bien envoyé deux goumiers avertir la corvée d'eau d'avoir à se tenir sur ses gardes et...

— Oui, dit Cairandrini, ils ont l'ordre de nous rejoindre à tout prix avec les tonnelets remplis ; seulement...

L'air soucieux, caressant sa lourde barbe noire, il laissa sa phrase en suspens, pendant une seconde, puis l'acheva :

— Seulement, il y a quelque chose de pas clair dans cette affaire.

Jacques flatta avec douceur le cou amaigri de *L'Éclair*. Depuis le départ, cette idée le hantait également.

Pourtant, il haussa les épaules.

— Ils ne savent sans doute pas, dit-il, que la colonne Croisville leur barre la route du Nord. S'ils nous échappent, ils se feront cueillir par elle.

— Peut-être, dit Cairandrini, mais tout de même, je ne comprends pas ! Ould-Daff n'est pas un idiot. Avant de nous avoir fait sa soumission, il a été le plus réputé parmi les chefs de rezzou de la région. Il en a conduit une bonne dizaine contre nous. Il connaît son affaire. Or, ce coup-ci, même un novice ne l'aurait pas mené si bêtement. Je ne pige plus, ou alors...

Le couloir de dunes qu'ils suivaient, s'élargissait, débouchait dans un vaste cirque. Juste en face d'eux, au milieu de cette sorte de plaine, une autre dune isolée se haussait, dessinant sur le ciel éclatant sa crête arrondie.

L'avant-garde s'apprêtait à la contourner, par la gauche.

— Ou alors quoi ? demanda Jacques.

Cairandrini n'eut point le temps de répondre. Sèches, deux détonations claquèrent. Là-bas, parmi le groupe d'avant-garde, une brusque évolution éparpilla les hommes, les dispersant en une ligne.

Activant à grands coups de talon sur l'épaule l'allure des bêtes, ils obliquaient sur leur droite, se hâtaient vers la dune.

Au même instant, apparaissant sur les crêtes, à droite et à gauche, les shouffs placés en flanc-garde se rabattaient. On voyait leurs silhouettes dévaler les pentes croulantes dans un nuage de sable blond et accourir au galop déhanché des méhera.

Jacques, levant la main, jeta, en un réflexe instinctif, l'ordre que tous attendaient.

— En avant !

D'une brusque détente la colonne se précipita. Parmi le brouhaha des bêtes qui, frappées à grands coups de derbouss, blatéraient furieusement, la double ligne des tirailleurs et des goumiers, le convoi, les chameaux haut le pied, se ruèrent en une masse compacte. Une étrange confusion régna pendant quelques minutes.

En trombe, les bêtes atteignirent le pied de la dune. Et d'un élan, avant même qu'elles fussent arrêtées, dédaignant de les faire baraquer, les hommes sautaient par grappes. Tombant dans le sable, ils se relevaient, le mousqueton au point, et s'alignaient. En dix secondes, chefs de section en tête, ils furent groupés.

Au-dessus d'eux, au sommet de la dune, les goumiers de Lemoine tiraillaient déjà. Les détonations brisaient le grand silence sonore de l'étincelant matin. Des piaulements de balles passaient haut dans le ciel. Çà et là, des bouffées de sable, fleurs éphémères, empanachaient la crête.

Tel un contrefort, un petit vallonnement, précédant la grande dune, venait d'apparaître. Entre les deux levées de sable, un creux s'allongeait. Jacques le désigna du geste.

— Les chameaux baraqués dans ce creux-là. Dix hommes à les garder et à décharger le convoi. Le reste, à me suivre là-haut. Et il partit en tête. S'agrippant des pieds et des mains, se hissant à quatre pattes le long de la pente de sable croulant, il entama l'escalade. Derrière lui, encadrés par leurs chefs de section, gardant leurs intervalles réglementaires et s'étirant en une longue ligne, tirailleurs et goumiers s'élancèrent à l'assaut de la crête.

Contre la paroi claire de la dune, au milieu de l'immense bled vide, points minuscules et obscurs, les cent hommes grimpaient, pareils à des fourmis au flanc d'un mur.

Étendu sur le sable chaud, Jacques examinait le décor qui s'offrait à lui, s'efforçant d'obtenir une vue d'ensemble de la situation.

La dune qu'ils occupaient s'arrondissait, formant une sorte de large palier qui dominait le paysage. En contre-bas, une plaine de sable semée de touffes de sboth [1] s'étendait. A un kilomètre, le chaos des dunes reprenait, étincelant sous le soleil. Le long des crêtes de ces dunes, trois grosses colonnes ennemies se précisaient. L'une à l'extrême-droite, l'autre sur la gauche, la troisième au milieu, face à la position occupée par Jacques et ses hommes. Prudemment allongés dans le sable qu'ils pointillaient de minuscules taches noires, les ennemis du centre demeuraient immobiles. Les deux

1. Herbe qui sert à faire pâturer les chameaux.

colonnes de droite et de gauche, au contraire, progressaient très vite, s'infiltrant de couloir en couloir vers les extrémités de la position tenue par Jacques, et cherchant visiblement à la déborder.

Jacques suivait leur marche. Longues files chenillantes, elles apparaissaient et disparaissaient, gagnant du terrain, tâchant à déboucher dans la plaine, pour se lancer brusquement à l'attaque. Pendant ce temps, le groupe central arrosait d'un tir fourni la dune qu'occupait Jacques. Les balles ennemies soulevaient de minces panaches de sable qui fusaient vers le ciel et s'épanouissaient en fleurs de poussière blonde. Des sifflements passaient dans l'air brûlant.

Les hommes de Jacques répondaient par rafales brusques que prolongeaient des coups isolés. L'air vibrait à chaque détonation que multipliait l'écho.

Le regard de Jacques revenait maintenant sur ses hommes, inspectant leur ligne de combat.

Il vit la longue file kaki des tirailleurs aplatis dans le sable, la trainée bleue des goumiers allongés côte à côte. De loin en loin, parmi eux, une tache blanche, le chef de section : Bertier, à l'extrême gauche, Lemoine à la pointe droite, Cairandrini, au centre, à quelques pas de lui.

Les armes automatiques n'étaient pas encore entrées en action. Aucun blessé pour l'instant. L'ennemi, gêné par la riposte des tirs en section des tirailleurs, visait mal. Jacques reculant légèrement en rampant sur le ventre, examinait maintenant ses bêtes et ses bagages.

Il les voyait au-dessous de lui, dans le creux, au pied de la grande dune. Les chameaux ogolés [1] et baraqués, tassés les uns contre les autres dessinaient sur le sol clair un rectangle brun. A côté d'eux, soigneusement rangés, les caisses à munitions, les tonnelets d'eau, les guerbas, les colis de vivres, tout le bagage en somme de la colonne constituait un amas ordonné.

Accroupis derrière les caisses ou gardant les différentes faces du troupeau, les douze hommes laissés là veillaient, immobiles, leur carabine au poing.

Un sourire de satisfaction aux lèvres, Jacques regagna

1. Entravés aux membres antérieurs.

sa place primitive. Allons, tout se déroulait comme à l'exercice. Aucun affolement, aucun désordre. Chacun tenait sa place sous le feu, tout comme dix fois, cent fois au cours des manœuvres exécutées, chacun avait tenu sa place. Oui, une belle troupe, solide, unie, liée en un seul bloc par le ciment du dur danger vécu en commun.

De nouveau, il portait la jumelle à ses yeux pour surveiller l'ennemi lorsque la voix de Cairandrini interrompit son geste :

— Je crois, mon lieutenant, qu'on tient la grosse affaire ce coup-ci...

Jacques inspecta de nouveau l'adversaire.

— Oui, dit-il, ça grouille. Il doit bien y avoir trois à quatre cents hommes dans chaque colonne. Et, au centre, en face de nous, à peu près autant. Ça va être dur, mais on les aura. Ils ont raté leur surprise... Mais, d'où diable peuvent-ils bien venir ?

Son ton étrangement joyeux fit rire Cairandrini.

— Ça vous plaît, hein mon lieutenant, cette bagarre-là ? D'où viennent-ils ? Ben, de chez notre vieil ami, bien sûr. Ça doit être le fameux rezzou de quinze cents fusils annoncé par le capitaine, vous vous souvenez ?

— Oui, dit Jacques, et voilà pourquoi Ould-Daff s'en allait devant nous tout tranquillement. Seulement, par où sont-ils descendus ceux-là ? Comment Croisville ne les a-t-il pas accrochés au passage ? Comment n'avons-nous pas été alertés par les postes ?

Cairandrini haussa les épaules philosophiquement.

— Ils sont là et on va leur coller une sérieuse tatouille. Alors, le reste...

Ce fut au tour de Jacques de rire.

— Vous êtes un sage, mon vieux Cair... Comme vous dites, on va les saler et le reste importe peu. Attention, voilà leurs colonnes de flanc qui s'apprêtent à attaquer. Elles vont déboucher dans la plaine.

— Bon, grogna Cairandrini, l'air goguenard, on va les recevoir.

— Vos deux fusils mitrailleurs sont bien en position sur nos ailes ? demanda Jacques.

— Oui, dit Cair, Bertier et Lemoine en ont un chacun.

— Bon. Alors, voici les ordres : laisser l'ennemi s'engager largement dans la plaine. A deux cents mètres, ouvrir le feu. Vous soutiendrez la gauche par vos tirs et moi, je m'occuperai de la droite. Quant à ceux d'en face, puisqu'ils ne bougent pas, il n'y a qu'à les négliger et les laisser pétarader. Allez, faites passer l'ordre, vivement.

Cair s'éloigna en rampant.

Et soudain, dominant les détonations, une clameur s'éleva, gonfla le ciel. Une clameur faite du cri de guerre, des injures et des hurlements de huit cents « salopards » qui, d'une double ruée, se jetaient à l'assaut de la dune. Hordes tumultueuses et ternes, qui se confondaient avec le terrain, les deux colonnes ennemies accouraient.

On les vit venir du fond de la plaine, grouillement d'hommes progressant avec une singulière rapidité. Sur la dune lointaine, en face de celle de Jacques, la voix d'un marabout psalmodiait des encouragements qui, répercutés de dune en dune et rebondissant d'une crête à l'autre, se détachaient avec une étrange netteté dans l'air embrasé.

Brusquement, le double crépitement des armes automatiques engrena ses rafales. Le tir des fusils se précipita. Toute la ligne des tirailleurs et des goumiers tirait. Chacun jetait à volonté son coup de carabine, maniait la culasse, épaulait, tirait derechef. Dans la ligne des assaillants, des hommes happés en pleine course culbutaient et s'écrasaient sur le sol en d'étranges et grotesques cabrioles. Pantins désarticulés, ils demeuraient étendus pour la plupart en des poses étranges. Des blessés se traînaient, rampaient. Et, aux hurlements de haine et de fureur, se mêlaient des gémissements, de grands cris douloureux et inhumains. A côté de Jacques, un homme râlait ; un autre, une balle dans l'épaule, serrait sa blessure de sa main valide. Et à travers ses doigts noirs, le sang rouge coulait, tombant goutte à goutte sur le sable qui le buvait.

Comme Jacques le regardait, l'homme, — un tirailleur —, dit d'une voix paisible :

— Y en a une la balle dans mon dos. Mais nous y en a baisé lui. Regarde, mon lieutenant.

De sa main engluée et pourpre, il désignait les deux colonnes qui maintenant refluaient en désordre, courant à travers la

plaine et se hâtant de regagner l'abri des dunes d'où elles étaient parties. Le tir des fusils mitrailleurs crépitait toujours par saccade, les poursuivant, précipitant leur retraite.

Alors Jacques cria :

— Cessez le feu !

Des voix répétèrent de proche en proche.

— Lieutenant y a dire : Cessez le feu... Lieutenant y a dire... Lieutenant y a dire...

Et un étrange silence soudain s'abattit, si lourd qu'il sembla aux hommes qu'un poids leur pesait sur les reins et le long de l'échine. Là-bas, les masses ennemies avaient totalement disparu, cachées derrière les dunes. Seuls, çà et là, étaient postés quelques guetteurs dont on apercevait la tête à ras des crêtes.

— Première manche à nous, dit la voix de Cairandrini.

■

La première manche, oui... mais la première seulement, car la partie ne faisait visiblement que débuter. Sur ce point, Jacques, Cairandrini, Bertier et Lemoine étaient parfaitement d'accord. L'attaque à peine repoussée, Jacques avait appelé à lui ses sous-officiers. A l'abri de la crête, allongés dans des trous, côte à côte, ils avaient tenu conseil. Fallait-il descendre de la dune et se lancer à l'attaque ?

Cairandrini avait été catégorique :

— Ça ferait leur jeu, mon lieutenant, nous tenons une position dominante. Ils ont beau être un millier, et nous cent, avec nos armes automatiques, nos V.B. et nos Lebel, on se fout pas mal d'eux. Jamais ils ne nous auront. Tandis que si on descend en plaine...

Lemoine et Bertier avaient approuvé :

— Faut se cramponner ici, du moins pour l'instant.

— D'accord, dit Jacques, c'est bien mon avis. Donc nous allons nous organiser pour supporter un siège. Car il n'y a pas d'illusion à se faire, ils ont raté leur surprise. Et maintenant, ils vont essayer de nous avoir par l'usure. Tenez, les voilà qui achèvent l'encerclement.

Son geste circulaire balayait l'horizon. De loin en loin, sur les dunes blanches qui flambaient sous le soleil, de petits groupes ennemis prenaient position. Des coups de fusil en partaient, à intervalles réguliers. Leur tir, lent, tranquille, devenait, d'instant en instant, étonnamment sûr et précis. Les balles venues de tous les coins de l'horizon piquetaient la dune d'éclaboussures dangereuses.

Les tirailleurs et les goumiers sétaient creusé dans le sable des tranchées individuelles au fond desquelles chacun d'eux demeurait tapi, comme une bête au fond de son trou. Le moindre de leurs mouvements était salué d'une volée de projectiles et le détachement déjà comptait trois morts et onze blessés. En outre, quatre chameaux atteints par des balles perdues meuglaient leur souffrance à grands gargouillis rauques.

— Ils espèrent nous avoir par la faim et par la soif, dit soudain Bertier.

Un brusque silence tomba que troublaient seuls les claquements secs des fusils. Le mot avait été lâché : la soif... D'un même mouvement, les trois sous-officiers avaient tourné leur tête vers Jacques. Et le jeune homme eut l'étrange sensation qu'un poids s'abattait d'un coup sur ses épaules. La soif... Depuis le début du combat, il y songeait.

D'après ses calculs, il restait tant dans les tonnelets que dans les guerbas emportées, quatre à cinq litres d'eau par homme. Quatre à cinq litres, de quoi tenir, sous la chaleur qui montait, quarante-huit heures à peine. Quarante-huit heures, en se rationnant, et à condition que le vent de sable ne se levât point.

Lemoine, s'attachant à une vaine espérance, dit :

— Peut-être que Diouldé réussira à nous amener la corvée d'eau ? C'est un rude gars, et un débrouillard.

Personne ne lui répondit. Chacun, au fond de soi-même, savait que Diouldé et ses quatre hommes ne franchiraient pas le cercle qui les emprisonnait, le cercle des douze cents ennemis qui, tel un mur, se dressait désormais entre eux et le reste du monde. Seul, Croisville peut-être, avec ses cent trente hommes...

La même pensée les tendait tous maintenant vers l'unique secours qui restât possible : Croisville.

Ce fut Bertier qui l'exprima :

— Le capitaine va sûrement rappliquer, dit-il.

— Surtout si on pouvait le faire prévenir, songea tout haut Lemoine.

Jacques qui réfléchissait posa son regard sur lui.

— On va essayer, dit-il. Cair, vous demanderez un volontaire pour porter un rapport au capitaine. Il tentera de passer ce soir. La lune ne se lève qu'à onze heures. En profitant de l'obscurité, il a une chance de se faufiler. En tout cas, nous devons risquer le coup. De notre côté, pendant la nuit, nous organiserons notre position. On transportera les bagages ici en haut sur la dune et on installera le magasin au milieu du carré. Ça servira de réduit et en même temps d'ambulance. L'infirmier s'y tiendra et on y transportera les blessés qui pourront ainsi être soignés à l'abri des balles. Pour l'eau, je vous en charge. Il y aura deux distributions par jour, à sept heures du matin et à huit heures du soir. Ration : un quart chaque fois par homme. Et maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre. Allez, hop. Que chacun rejoigne ses hommes. Et pas de blague, hein ? Camouflez-vous. Inutile d'attraper un mauvais coup. J'ai besoin de vous...

En rampant prudemment, les trois sous-officiers s'éloignèrent. Jacques, un instant, regarda leurs corps écrasés parmi les sables et progressant à grandes torsions d'échine. Puis, s'étendant sur le dos et rabattant son casque sur ses yeux, il alluma une cigarette. La chaleur augmentait. Du ciel sans nuages, luisant et dur, le soleil s'abattait. Les sables commençaient à brûler. Au-dessus de la plaine, à la crête de chaque dune, l'air tremblait en une buée translucide.

Lentes, les heures coulèrent. Le tir de l'ennemi s'espaçait. Seule de loin en loin, une détonation claquait, vibrait et avec un bruit mat, une balle labourait le sable. Puis, le silence tombait à nouveau, le silence, la chaleur, l'attente.

L'attente monotone, impuissante, dans l'immense brasillement du ciel, des sables et de l'air.

Par les échancrures du boubou, et le long de ses jambes que le sarroual court laissait à découvert, Jacques sentait la brûlure féroce du soleil. Lorsqu'elle devenait par trop douloureuse, il se retournait. Et les mâchoires serrées, il songeait :

— J'ai cent hommes, cent hommes que je dois sauver. Cent

hommes qui ont mis leur confiance en moi. Cent hommes qui sont « mes hommes », mes gars à moi. Et il faut que je les tire de là.

Et, brusquement, faisant un effort pour sortir de la torpeur dans laquelle il se sentait sombrer, il dit très haut :

— On les en sortira, N... de D...

Ouvrant les yeux qu'il avait tenu fermés, il inspecta le paysage. Le soleil penchait à l'horizon. Dans deux heures, la nuit viendrait. La nuit... Il sourit en pensant que, pareil aux bêtes sauvages traquées par l'homme, il devait attendre pour vivre, le retour de l'ombre nocturne.

Deux heures encore à tirer... Il rédigea le rapport qu'il destinait à Croisville si toutefois son courrier pouvait l'atteindre. Puis des souvenirs l'assaillirent confusément.

Françoise... Si jamais il s'en sortait, il demanderait une permission et il descendrait là-bas à Saint-Louis. Il la verrait. Il aurait avec elle cette explication à laquelle il avait droit. Il la reconquerrait. De cela, il était certain. Alors...

Trois détonations. Le choc sourd de trois balles toutes proches dans le sable autour de lui, interrompit sa songerie, le ramena brutalement à la réalité. Il avait dû se soulever, se montrer plus qu'il ne convenait. D'un tassement de tout son corps, il s'enfonça dans son trou.Devant lui, un peu plus haut vers la crête, ses hommes se tenaient allongés, au fond de leur tranchée individuelle.

Jacques devinait leur présence plus qu'il ne les voyait.

Leur immobilité était telle qu'il eût pu les croire endormis ou morts. Mais, de temps à autre, l'un d'eux tirait. Une brève seconde on apercevait le haut d'une tête enturbannée du chèche kaki, un avant-bras, une main, le canon d'une carabine sur lequel le soleil oblique piquait un bref scintillement.

De loin en loin aussi, une voix, une grosse voix sonore, interpellait un camarade proche, échangeait une réflexion, jetait une plaisanterie. Jacques les recueillait et chacun de ces mots tombés des grosses lèvres puériles et maladroites, renforçait l'âpre volonté de les sauver.

— Oh Hé Samba? Y a pas mort, toi?

— Y a cuit même chose pain pour capitaine, mais mort y a pas...

— Quoi nous y a faire maintenant?

Le caporal Combo auquel s'adressait cette question, répondait :

— Moi pas connaisse. Quand lieutenant y a dire moi, moi y a dire toi...

Plus loin, la voix de Talassé-Bando, de l'équipe des fusils mitrailleurs, racontait à son voisin :

— Quand « salopards » y a venir, moi y a prendre mitrailleuse et y a tiré... pam pam pam pam pam pam pam, changé chargeur même chose n'exercice et l'autre, qui faire courir même chose couillons, y a tombé. Y a tombé, trois, quatre, huit, dix, y a tombé trop... et puis, lui y a fout le camp comme gazelles. Ah! Ah! Ah!

— Ah! Ah! seulement toi, y a gagné une la balle dans ton bras.

— Oui, mais cassé y a pas. La viande seulement y a touché. Tout à l'heure quand y a la nuit, lieutenant y a panser, fini.

Ainsi d'un bout à l'autre de la longue ligne, les tirailleurs commentaient la situation. Ils la commentaient sans inquiétude, sans nervosité. Ils ne se préoccupaient point de l'avenir. L'avenir, c'était au chef à s'en charger. Avec une abnégation semblable à un acte de foi, ils lui remettaient leur destin entre les mains. Le lieutenant était là au milieu d'eux, alors, à quoi bon penser? Lui penserait pour eux. Les blessures, la soif, la faim, la dure bataille, leur vie, comme leur mort, tout cela le lieutenant y pourvoirait. Voilà, c'était simple, si simple!

Et cette simplicité, cette sorte de foi naïve en lui, remuait dans l'âme de Jacques Debat des ondes émouvantes et profondes.

V

La nuit, maintenant, était venue.

Les ténèbres à peine tombées, Jacques et ses hommes avaient secoué la torpeur qui les avait écrasés durant le jour.

Avec une fièvreuse activité, les assiégés avaient consolidé, organisé leur position. Les trous individuels creusés plus

profondément, les caisses à vivres et les bagages entassés au sommet de la dune et constituant une sorte de réduit central, avaient offert aux hommes des abris sûrs. Sous la surveillance de Cairandrini, la distribution d'eau prescrite avait eu lieu. Rapidement, on avait mâchonné quelques vivres.

Dans le creux où se massaient les bêtes, on avait également travaillé à hausser les remblais pour mieux se protéger.

Enfin, à peine l'ombre nocturne installée, Jacques avait remis son rapport hâtivement écrit à un volontaire.

L'homme, un goumier, avait caché, dans un pli de sa ceinture, la mince feuille arrachée à une page du carnet de Jacques.

Et puis, après avoir écouté les instructions de son lieutenant et les avoir approuvées d'un « taïb » net et froid, il était parti. La nuit, à quelques pas de la dune, l'avait englouti. Tandis qu'il s'éloignait vers le Nord, une forte reconnaissance, conduite par Bertier le sergent, s'avançait vers le Sud. Elle avait pour mission d'attaquer la ligne adverse, sans toutefois s'engager à fond. A la faveur de cette diversion et de la confusion qu'elle créerait chez l'ennemi, le courrier expédié par Jacques tâcherait de franchir les lignes d'investissement. Et peut-être y parviendrait-il? Jacques l'espérait. En tout cas, c'était une chance supplémentaire qu'on donnait au courrier. Tout ceci rapidement réglé, Jacques s'était occupé des blessés. En même temps, il avait établi le bilan des pertes de la journée. Onze blessés, trois tués : deux tirailleurs un goumier maure. Ceux-ci avaient été ensevelis à contre pente de la dune, en présence de Jacques lui-même. Dans le sable encore chaud, des trous sommairement creusés avaient servi de tombes aux trois corps raidis, aux trois corps vêtus de kaki et de bleu de deux tirailleurs sénégalais et d'un goumier maure qui étaient tombés côte à côte ce jour-là pour la défense de ce morceau de la plus grande France.

Devant ces tombes éphémères furtivement creusées parmi les sables mauritaniens en profitant des ténèbres, Jacques n'avait prononcé aucune parole, n'avait faire rendre aucun honneur.

Mais, au centre des trois tombes, il avait fait planter le mât de pavillon, et au sommet de ce mât, le fanion du goum avait été hissé. Et les hommes, tirailleurs et goumiers,

avaient compris : autour du fanion, autour des trois vies humaines qui lui servaient de socle, on se battrait jusqu'à la fin.

Maintenant, assis au centre du rempart de caisses du réduit, Jacques soignait ses blessés, installant une infirmerie de fortune pour les plus gravement atteints, pansant de son mieux ceux qui n'avaient que des blessures sans gravité.

Comme il achevait d'enrouler une bande autour du mollet du dernier d'entre eux, des coups de feu claquèrent dans le lointain. D'un seul coup, comme sur un signal, la fusillade au loin crépita. Une vague rumeur envahit la nuit. Toute une partie de la ligne ennemie tiraillait violemment.

Tout haut, l'homme que pansait Jacques remarqua :

— Ça y a sergent Bertier y a faire bataille...

— Oui, dit Jacques, c'est notre reconnaissance qui les attaque. Ne bouge pas, je n'ai pas fini. Là, tourne un peu la jambe. Bon. Voilà, tu peux aller reprendre ton poste.

Et comme le tirailleur se levait, Jacques se dressa à son tour. Sous la toile de tente qu'il avait fait tendre entre des caisses pour les abriter du soleil, ses trois grands blessés gisaient. Penché sur eux, Jacques les considéra un instant. Une lourde pitié lui écrasa le cœur

Deux d'entre eux, immobiles, le souffle à peine perceptible, leurs yeux vides ouverts sur la nuit, agonisaient avec lenteur. Ceux-là ne reverraient pas leur village, le lointain village guinéen niché au bord du Samou aux eaux bruissantes.

Le troisième, avec un sourd halètement coupé de brusques gargouillis, s'efforçait de parler. Et de ses lèvres sèches, sortaient des sons épais et confus qui auraient voulu exprimer tant de choses et qui n'étaient plus que de pauvres râles impuissants.

Là-bas, vers le Nord, la fusillade, un instant éteinte, reprenait avec une intensité accrue. De grands cris traversaient la nuit, l'appel au combat des guerriers R'guéïbats. Et cette rumeur, et ces crépitements de fusils croissaient, se précisaient, se rapprochaient. Évidemment, Bertier se repliait et derrière lui, la meute hurlante des « salopards » se précipitait. Jacques se hâta vers la ligne des hommes. Le bruit du combat semblait maintenant tout proche.

Bertier ne devait plus être loin. Sur la ligne des tirailleurs, une détonation claqua. La voix de Jacques hurla, furieuse :

— Que personne ne tire ! Cairandrini, faites lancer deux fusées éclairantes et que tout le monde se tienne prêt. On tirera à mon commandement.

Deux claquements, un double sifflement, et dans la nuit, deux fleurs incandescentes s'épanouirent, se mirent à flotter avec lenteur. Sous leur nappe de clarté violente, Bertier et ses hommes apparurent. Ils arrivaient en courant. D'un élan, ils atteignirent le pied de la dune et en commencèrent l'escalade. A une centaine de mètres derrière eux, en une mêlée compacte la ruée des « salopards » accourait. Ils étaient cinq ou six cents, grouillement confus et vociférant, dont les bonnets crasseux et les tuniques courtes et sales se confondaient avec la couleur du sable.

Gouailleuse, étrangement paisible, la voix de Cairandrini annonça :

— Deuxième manche !

Presque en même temps, froid et bref, l'ordre lancé par Jacques domina le tumulte.

— Feu à volonté !

Les claquements des mousquetons et des carabines et les rafales des armes automatiques se mêlèrent en un crépitement continu. De nouveau, parmi les assaillants, des corps frappés en pleine course, culbutèrent, roulèrent, s'écrasèrent sur le sol.

Puis, brusquement, toute la cohue ennemie s'éparpilla, s'évanouit, aplatie dans les sables et se confondant avec eux...

Des balles sifflèrent, venues de la plaine et, les fusées s'éteignant, les ténèbres s'accumulèrent plus denses.

■

Allongé sur le sable, Jacques écoutait maintenant le rapport que lui faisait Berthier.

— Pas de casse, mon lieutenant. Je vous ramène mes trente gars intacts. Ça a marché tout seul. On est arrivé sur eux

sans qu'ils s'en doutent après avoir évité une espèce de petit poste avancé. Ils étaient par grappes de quinze ou vingt autour des feux. On a tiré dans le tas et, le temps qu'ils se reconnaissent, on s'est débiné...

» Ça a dû faire une magnifique pagaïe. En tout cas, ils ont dû tous avoir l'attention attirée de notre côté. Avec un peu de veine, votre courrier a dû pouvoir passer...

Encore haletant de sa course, il parlait par saccades, le souffle court, la voix un peu rauque. De loin en loin, un coup de feu ponctuait ses phrases. Avec des miaulements, les balles traversaient la nuit. De temps à autre, l'une d'elles frappait les caisses du « réduit » avec un claquement sonore. Invisibles dans les ténèbres, les hommes chuchotaient.

Soudain, toute proche, venue du pied de la dune, une voix aigre et mordante chanta :

Restez tapis sur votre dune, comme des lâches.
Peu nous importe!
Nous resterons un mois s'il le faut
Jusqu'à ce que tombe le dernier d'entre vous...
Déjà aujourd'hui, nous avons tué deux des vôtres
Timboubousi et Ould Khakhil,
Nous les avons tués, et pris leurs mousquetons.

Un silence passa, lourd.

Puis, de la ligne des goumiers, une voix, celle de Rhane-Allah, le brigadier-chef indigène, lança, sur le même air, la réponse des hommes du goum, qu'il venait d'improviser :

Comme les charognards, vous guettez au loin.
Peu nous importe!
Mais dès que vous vous montrez
Nous vous tuons par grappes
Déjà aujourd'hui, cent d'entre vous sont morts
Qui ne retourneront plus dans le Nord.
Cent... Cinquante pour Timboubousi, cinquante pour Ould Khakhil!

Le dernier mot fut salué d'une clameur triomphale. Puis, de proche en proche, tout au long de la ligne des goumiers et des tirailleurs, un rire courut, frémit, s'égrena dans la nuit.

— Ça va, dit Bertier, le moral tient le coup.

— Oui, dit Jacques, ce n'est pas encore cette fois qu'ils...

Mais il s'arrêta court. De la face sud, du repli où étaient

baraqués les chameaux entravés, une rumeur, faite d'appels, de cris de colère et d'injures, montait, s'étendait. Se levant d'un élan, Jacques se hâta sur la pente de la dune. Bertier le suivait. Comme ils descendaient à grandes enjambées parmi les sables croulants, ils se heurtèrent à deux hommes qui montaient vers eux. La question de Jacques jaillit, brutale.

— Qu'est-ce qui se passe?

Ce fut Lemoine, le caporal, qui lui répondit.

— Ah, c'est vous, mon lieutenant? J'allais justement là-haut pour vous rendre compte. Ils viennent de lancer ça au milieu de nous.

Sa main levée tenait une masse noire et ronde.

Jacques, une étrange angoisse lui serrant la gorge, demanda :

— Qu'est-ce que c'est?

Morne, sans expression, la voix de Lemoine dit :

— La tête de Ould-Khala, notre courrier.

Et comme un brusque silence tombait entre eux, il dit encore, précipitamment :

— Et entre ses dents, il y a votre note au capitaine qu'ils lui ont enfoncée dans la bouche...

De toute sa volonté tendue, Jacques s'efforça à l'impassibilité.

— Il n'a pas réussi à passer. Il fallait s'y attendre. Laissez-moi ça, Lemoine, je la ferai enterrer. Rejoignez votre poste.

Déjà, ayant pris entre ses mains la pauvre tête, il tournait le dos. La voix de Lemoine l'arrêta.

— Vous allez envoyer un autre courrier, mon lieutenant?

Sèche, la réponse tomba.

— Non. Un suffit. Je ne vais pas en faire massacrer d'autres. Si le capitaine doit nous rejoindre, il nous rejoindra. Inch' Allah.

■

Lentes et pesantes, les heures coulèrent. Dans la nuit immobile, chaude, sans souffle, fourmillante d'étoiles, la lune levée répandit sa lueur blême. Cachés derrière les touffes de sboth,

sautant de l'une à l'autre, les « salopards » avaient gagné du terrain. Maintenant leur ligne éparse, irrégulière encerclait étroitement la dune où se tenait le détachement de Jacques.

A tout instant, dès que se profilait une silhouette ou que s'agitait une ombre, les balles sifflaient. Elles avaient escorté Jacques tandis qu'il était allé, le long de la dune, se rendre compte lui-même des dispositions prises sur les divers points de sa position. A l'extrême-gauche, les mitrailleurs et la section de Cairandrini s'étaient remarquablement organisés. Sur la droite, par contre, les hommes demeuraient trop à découvert et Jacques avait fait modifier le dispositif improvisé par Bertier.

Entre ces deux points, côte à côte, au fond de leur trou individuel, tirailleurs et goumiers s'échelonnaient en une longue ligne. De loin en loin, un coup de carabine en partait et la balle allait frapper une touffe de sboth, tache confuse parmi la pâleur des sables. D'un homme à l'autre, Jacques passait, posant une question, décochant ici une tape amicale, jetant là un mot familier, donnant ailleurs un conseil ou un ordre.

Et d'un bout à l'autre de la longue ligne où les tirailleurs se tenaient tapis au fond de leur trou sableux, les mêmes tranquilles « bonsoir » l'avaient accueilli, les mêmes phrases de confiance lui avaient répondu. Dans le masque ardent et maigre des goumiers maures, les yeux qui s'étaient tournés vers lui avaient tous une lueur froide et métallique, un regard dur et luisant où se lisait une sorte de colère mêlée d'âpre plaisir. Les bonnes faces noires des tirailleurs s'étaient levées l'une après l'autre, élargies en de vastes sourires paisibles et insouciants. Seul, Samba-Combo avait gardé, en face de Jacques, son air sombre et têtu et comme Jacques l'interrogeait, il avait répondu dans un grognement rancunier.

— Lui y a faire bataille même chose salauds ; moi y a content lui et nous foutre baïonnette et charger. Ça y a bon ; mais lui y a cacher dans l'herbe même chose serpents. Y a pas guerriers...

Et de mépris, il avait craché devant lui rageusement.

Jacques maintenant avait regagné son P.C. près du réduit

central. Dans l'ambulance sommairement installée derrière le rempart des bagages, les trois grands blessés continuaient leur agonie et leurs râles sourds mêlés de mots confus rythmaient les minutes qui s'égrenaient. Vers le milieu de la nuit, ayant achevé la seconde distribution d'eau, Cairandrini était venu rendre compte :

— Seconde distribution terminée, mon lieutenant. Il nous reste maintenant un tonnelet de quarante litres, une guerba pleine et une autre à demi vide, environ quatre-vingt-dix litres au total. Et les hommes commencent à avoir soif.

Un silence était tombé, lourd.

Allongés dans le sable, côte à côte, les deux hommes se taisaient, le cerveau tenaillé par la même pensée angoissante.

Régulières et tenaces, des détonations crevaient la nuit.

Une balle passa au-dessus d'eux, avec un sifflement chantant.

Une autre avec un bruit sec, troua une des caisses à vivres.

Et Cairandrini subitement dit :

— Ils le savent, les salauds ; tenez, écoutez...

Toute proche, montant du pied de la dune, une voix criait : « Nos guerbas sont pleines ; l'eau est limpide et fraîche. »

Deux coups de feu claquèrent presque simultanés. Et après un grand cri de souffrance, la voix se tut. Mais presque aussitôt, d'un autre point, sur la gauche, le même appel tentateur monta de nouveau : « De l'eau fraîche, venez boire, venez boire. »

Cette fois aucune détonation ne lui répondit, mais la voix de Rhane-Allah le brigadier du goum cria :

— De l'eau... nous savons bien que vous en avez trop avec la part de tous ceux que nous vous avons tués. Ah ! Ah !

De la ligne ennemie toute proche, des cris jaillirent.

— Ils sont morts, oui, mais au milieu de nous, leurs frères. Viens avec nous, Rhane-Allah, tu seras un chef dans le sahel et nous te donnerons une jument blanche, une jument vierge et nerveuse...

— Voici les mois sacrés du Rhamadan, ô goumiers maures, et vous servez les chiens de chrétiens et vous tuez vos frères...

De toutes parts maintenant, des voix clamaient dans la nuit, lançant des injures et des exhortations, interpellant les goumiers, les poussant à la désertion. Du goum, d'autres voix

répondaient, violentes, hurlant des insultes, jetant des défis.

Cairandrini, philosophe, haussait les épaules.

— Il y en a pour jusqu'au lever du jour. C'est un truc pour démoraliser les hommes et surtout pour les empêcher de se reposer.

— Oui ?... dit Jacques. Eh bien, vous allez prendre une quinzaine de tirailleurs avec des grenades et vous allez m'arroser ces braillards. Ça les calmera.

Derechef, Cairandrini haussa ses lourdes épaules.

— Peuh, voilà le jour qui pointe. Ils vont se replier selon leur tactique. Vaut mieux garder nos grenades pour...

Brutale, une rafale de coups de fusil lui coupa la parole.

En même temps, de l'Est, de cet horizon que l'aube commençait à éclairer d'une lueur laiteuse, une clameur s'élevait. Jacques et Cairandrini s'étaient dressés d'un même saut.

Intense, la fusillade crépitait là-bas.

Dans la clarté confuse de l'aube, des silhouettes couraient à travers la plaine, se repliant vers les lointaines dunes. Une voix lança :

— Capitaine y a venir...

Dix voix, cinquante voix, en un cri d'espoir et d'allégresse, répétèrent :

— Capitaine y à venir... capitaine !.. capitaine !..

Suivi de Cairandrini, Jacques avait rejoint la ligne des tirailleurs. Surgis de leur trou, ils se massaient, hilares et gesticulant. Sur la dune, tout le détachement dressé hurlait maintenant d'une même voix :

— Capitaine !.. capitaine !..

Violente, la fusillade croissait, se précisait. Et, brusquement, tandis que les étoiles s'effaçaient et que naissait, en une lueur couleur d'or rouge, le premier rayon de soleil, un groupe sombre surgit à la crête d'une des lointaines dunes occupées par l'ennemi.

— Voilà lui...

Le groupe dévalait déjà la pente grise et, derrière lui, se ruant d'un bloc, la lourde masse du détachement se précipitait. Très vite, au trot déhanché des grands méhara, la colonne dégringola dans la plaine. Elle tirait sans arrêt tout en progressant. Autour d'elle, les ennemis à pied s'écartaient,

s'enfuyaient, pour s'aplatir un peu plus loin et tirer à leur tour.

Tout à l'entour, de crête en crête, des grappes de « salopards» se ralliaient, accouraient. De temps à autre, du haut d'un méhari, un corps vêtu de bleu ou de kaki basculait et s'effondrait. Un chameau mortellement blessé s'écrasait d'un seul coup, jetant son méhariste à terre. Démontés, des hommes couraient sur les flancs de la colonne. Des bêtes affolées, ayant perdu leur conducteur, s'égaillaient, fuyant çà et là.

A trente pas en avant du détachement, une silhouette claire montée sur un méhari blanc, s'avançait, encadrée par deux goumiers bleus. Et derrière elle, soulevant un nuage de poussière blonde, la colonne entière se hâtait, tirant sans arrêt et hurlant furieusement. Alors Jacques ordonna :

— Chacun à son poste, feu à volonté ! Tirez haut et balayez les crêtes.

Et comme déjà la silhouette claire montée sur le méhari blanc atteignait le pied de la dune, il partit en courant, dévalant la pente à sa rencontre. Ce fut dans le creux où Jacques avait abrité ses propres bêtes qu'il la rejoignit.

Au-dessus de lui les projectiles passaient par rafales et les hurlements de bienvenue des assiégés déferlaient. Quelques balles venues de loin empanachaient le sable de flocons blonds. Jacques, incertain, s'était immobilisé. Raidi, il s'apprêtait pour un salut réglementaire. Mais, en deux enjambées, Croisville était sur lui et, d'un grand geste affectueux, il l'étreignait.

En même temps, sa voix disait :

— Alors, mon petit, intact ? Bon. Et maintenant, on va se battre ensemble, côte à côte.

Et dans cette voix tout en même temps joyeuse et frémissante d'émotion, Jacques retrouva tout à coup la chaude tendresse de cette amitié qu'il avait crue morte à jamais.

Au-dessous d'eux, le gros de la colonne Croisville arrivait. Par grappes, les hommes sautaient de leur bête. Poussés, traînés, les méhara venaient se ranger dans le creux près de ceux de Jacques. Et déjà, d'un élan, tirailleurs et goumiers, conduits par leurs gradés, escaladaient la pente de la grande dune, prenaient place auprès de leurs camarades.

Balayés par les feux qu'avait ordonnés Jacques, les « salo-

pards » là-bas, sur leurs crêtes, s'étaient dispersés, recommençant leur guet derrière les replis des dunes.

Jacques vit tout cela et une joie profonde déferla en lui, lui gonfla la poitrine. La gorge serrée, il rit doucement, sa rancune et son irritation abolies.

Voilà : il était en danger et comme là-bas au Tibesti, comme là-bas en Oubangui-Chari, Gérard était accouru pour l'aider, pour le soutenir.

Au fond de son âme, comme en ce temps-là, il n'y eut plus pour le chef et pour l'ami retrouvé que la vieille et vibrante admiration, que l'immense désir de dévouement fraternel qu'il éprouvait autrefois.

D'un élan de tout son être, il rendit à Croisville son étreinte.

— Oui, dit-il, on va se battre... ensemble... côte à côte.

Et un grand rire tremblant et heureux lui éclaira le visage.

VI

Croisville sourit imperceptiblement.

— En somme, dit-il, nous sommes venus nous jeter dans la place assiégée. Ça me rappelle une phrase de Montluc : « Et qu'encores que ceste place soit faible, si leur monstreray-je que je sçais deffendre et assaillir ! »

Refaire la guerre en plein vingtième siècle comme au temps de François Ier, quelle rigolade !

Se soulevant légèrement, il ramena son casque en arrière pour protéger sa nuque.

Haut dans le ciel flamboyant, le soleil déversait sa braise fluide. Les sables brûlaient. De grandes ondes vitreuses dansaient dans l'air embrasé. Au-dessus de la plaine, la chaleur tremblait en un vaste miroitement.

Très loin, sur les crêtes occupées par le rezzou, le soleil étirait ses coulées étincelantes.

Le jour n'était qu'une immense fournaise.

Depuis l'aube, depuis l'arrivée du reste du G.N., les hommes

avaient travaillé à améliorer leur position. Grâce à l'apport des nouveaux bagages, le réduit central avait été renforcé. Les postes, les armes automatiques avaient été doublés.

— En fait, remarqua Jacques, la situation demeure la même ! L'ennemi, un instant plongé dans le désarroi par votre percée à travers ses lignes a resserré son système d'encerclement.

Le Horran approuva :

— Là-dessus, aucun doute possible ! Les reconnaissances que nous avons envoyées dès notre arrivée pour tâter le dispositif adverse se sont heurtées partout à une ligne solide. Les « salopards » sont installés à un kilomètre d'ici.

Allongés devant le « réduit », ils envisageaient la situation. Elle apparaissait peu brillante.

Par les prisonniers ramassés au cours de son attaque, Croisville avait réussi à obtenir des précisions sur la composition du rezzou, sur sa marche et sur ses intentions.

Ils étaient mille quatre cents venus une fois de plus du Rio, mille quatre cents soigneusement triés parmi les plus exaltés et que la parole des marabouts de la Seguiat-el-Hamra avait achevé de fanatiser. Depuis longtemps là-bas, on prêchait la guerre sainte, la guerre sainte contre un seul homme, contre celui qu'on surnommait « Sheïtan » et qui, tant de fois victorieux, faisait régner à travers la Mauritanie, le respect de la force et de la grandeur française.

Durant des semaines et des mois, d'un bout à l'autre du Rio et parmi les campements nomades du pays maure, l'appel à la guerre avait couru sans arrêt. « Pourquoi est-il venu sur cette terre de Dieu ? Sa renommée a dépassé la limite de ce pays, mais nous ne le craignons pas ! Bientôt nous le combattrons à visage découvert. Nous serons si nombreux que nous passerons comme une bata en crue, tuant, massacrant ceux qui seront avec lui, razziant leurs troupeaux, incendiant leurs campements, pillant leurs biens. Et avec l'aide de Dieu, nous le tuerons, lui « Sheïtan » ! »

Ainsi avaient parlé les émissaires venus de Smara-la-Mystérieuse.

Et en cet instant même, sous le ciel de feu, la voix d'un marabout, s'élevant brusquement, lançait une fois de plus, le terrible appel.

Lorsqu'elle se tut, une autre voix le reprit un peu plus loin. Et après celle-là, une autre encore, ailleurs.

Et tout autour de la dune où se tenait le G.N., les voix haineuses et chantantes des marabouts, se relayant de crête en crête jetèrent par-dessus les sables flambants la brutale psalmodie.

Distincte, traversant l'énorme silence sonore et brûlant, et ricochant d'une dune à l'autre, elle venait battre de sa menace lancinante la position des assiégés. On en distinguait chaque mot et chaque intonation.

Croisville rit largement, d'un grand rire joyeux qui déferla sur la dune.

— C'est flatteur, hein ? de penser qu'ils ont prêché la guerre sainte pendant des mois et des mois et qu'ils ont mobilisé mille quatre cents guerriers, le tout contre ma chétive personne !

Il haussa les épaules et redevint sérieux.

— C'est évidemment la grosse affaire ! Ils y mettent un acharnement exceptionnel. D'habitude, ils tombent sur l'ennemi, par surprise, le dispersent, razzient les chameaux et vont plus loin... Si ça rate, ils n'insistent pas et se dérobent en vitesse. Or, cette fois-ci, ils se sont accrochés et ils ont l'air de vouloir continuer l'accrochage ! Ma parole, on nous a changé nos bidanes !

Jacques Debat prit le temps d'allumer une cigarette.

— Ça ne t'inquiète pas ? demanda-t-il ensuite.

Derechef, Croisville haussa les épaules.

— Non ! Le G.N. est solide, il a été forgé rudement par dix combats. Il se battra jusqu'au dernier homme ! En outre, avant de te rejoindre ici, j'ai envoyé un sans-fil à Tarlant. Je le connais Tarlant, il va rappliquer à toute pompe. Dans trois jours, quatre au plus, il sera là avec toute la compagnie. Il s'agit de tenir le coup jusque-là...

Passant sa main sur sa figure envahie de barbe râpeuse, Le Horran hocha la tête.

— Trois jours ? Et l'eau ?

Cette fois, un silence tomba, cassé de loin en loin par des coups de carabine.

JEAN D'ESME

(La fin dans la prochaine livraison.)

LA BIOLOGIE CRÉATRICE D'ESPÈCES

L'AUGMENTATION ARTIFICIELLE DE LA SUBSTANCE HÉRÉDITAIRE

Les progrès de la biologie tendent à lui conférer, chaque jour davantage, ce caractère exécutif et conquérant qu'augurait pour elle le grand Claude Bernard. Hier, elle découvrait le moyen de faire développer des œufs vierges en les soumettant à un traitement chimique ; elle apprenait à déterminer, dans les espèces vivantes, des modifications durables, points de départ de nouvelles races. Aujourd'hui, voici qu'elle produit à volonté un *accroissement de la substance héréditaire*. Réussite non moins remarquable, mais dont on ne saurait dégager toute la valeur sans rappeler au préalable quelques notions élémentaires touchant le mécanisme de l'hérédité.

Nul n'ignore plus qu'une longue série de recherches a permis au biologiste d'attribuer une importance capitale à certaines particules microscopiques situées au noyau de la cellule et qu'on appelle les *chromosomes*.

Les chromosomes, en effet, renferment les facteurs — ou *gènes* — qui déterminent les caractères organiques (coloration

des yeux ou des cheveux, forme du nez, taille du corps, groupe sanguin, etc.) : c'est eux qui, se transmettant de génération en génération par l'entremise des cellules reproductrices, sont les auteurs responsables de l'hérédité.

Les chromosomes sont en nombre constant pour chaque espèce animale ou végétale : ainsi, dans toutes les cellules génératrices d'un homme, on compte 24 chromosomes ; on en compte 11 dans toutes celles d'un crapaud, et 9 dans toutes celles d'un chou.

Tous les chromosomes d'une cellule génératrice diffèrent les uns des autres par la nature des gènes qu'ils renferment.

L'œuf fécondé, qui résulte de la fusion d'une cellule génératrice maternelle (ovule) avec une cellule génératrice paternelle (spermatozoïde), contient deux fois plus de chromosomes que n'en contenait chacune d'entre elles (48 chez l'homme, 22 chez le crapaud, 18 chez le chou) : soit deux de même sorte quant à la nature des gènes, l'un d'origine paternelle, l'autre d'origine maternelle. Ce double jeu de chromosomes persistera dans toutes les cellules qui naîtront de l'œuf par divisions successives et constitueront l'organisme adulte. La distribution des chromosomes est, en effet, assurée par un mécanisme complexe et rigoureusement précis : toutes les fois qu'une cellule se divise pour donner naissance à deux cellules-filles, chacun de ses chromosomes se partage lui-même en deux chromosomes-fils, parfaitement identiques l'un à l'autre et identiques au chromosome originel. L'un de ces deux chromosomes-fils passera dans chaque cellule-fille, si bien qu'en définitive chacune possèdera exactement la même composition chromosomique que la cellule-mère.

Lorsque l'organisme adulte produit les cellules génératrices, c'est un autre mécanisme qui intervient, et non moins précis, mais dont l'effet est de réduire de moitié le nombre total des chromosomes : chaque cellule génératrice, au lieu de recevoir le double jeu de chromosomes qui appartient aux cellules du corps, n'en reçoit qu'un seul jeu, où figure un chromosome de chaque sorte, lequel peut être ou le paternel, ou le maternel.

On conçoit aisément que, si cette « réduction chromatique » n'avait pas lieu, le nombre total des chromosomes irait en doublant à chaque génération ; la réduction chromatique, en

compensant le doublement consécutif à la fécondation, est la condition nécessaire de la constance numérique des chromosomes dans une espèce donnée.

Dès lors que tout être issu de génération sexuée porte dans ses cellules corporelles un double jeu de chromosomes, il porte en lui la matière héréditaire de deux individus, il est fondamentalement double : les biologistes le qualifient de *diploïde*.

Mais il peut exister aussi des êtres qui ne portent qu'un seul jeu de chromosomes : on les nomme *haploïdes* (du grec *haploos*, simple). Dans beaucoup d'espèces animales, en effet, la cellule féminine ou ovule, après avoir été soumise à un traitement expérimental, donne naissance à un organisme complet qui, pourvu des seuls chromosomes maternels, n'en est pas moins régulièrement constitué.

De ce qu'il existe de tels êtres, à jeu unique de chromosomes, faut-il conclure que le double jeu habituel soit superflu et tenir la diploïdie pour une prodigalité de la nature ?

Non certes. Un double jeu de chromosomes, s'il n'est point strictement indispensable à la vie, l'est du moins à la robustesse ; les êtres haploïdes sont toujours débiles, ils ne peuvent vivre longtemps. Chez la grenouille, on obtient sans difficulté, par la méthode de Bataillon [1], des têtards d'origine purement maternelle qui ne possèdent qu'un seul jeu de chromosomes ; or ils sont nains, malformés, hydropiques, ils éclosent difficilement et, quelque soin que l'on en prenne, on ne peut les conserver plus de trois semaines ; invariablement, ils périssent avant de se métamorphoser en grenouilles.

Puisque la présence d'un double jeu chromosomique — condition ordinaire des êtres nés de génération sexuée — se montre nécessaire au statut physiologique normal, il est légitime de

1. Méthode qui consiste à inoculer un peu de sang ou de lymphe dans l'œuf vierge.

se demander quels effets donnerait l'adjonction de jeux chromosomiques surnuméraires. Et tout d'abord, connaissons-nous, dans la nature, des êtres qui portent dans leurs cellules plus de deux jeux de chromosomes?

Oui. Chez de nombreuses espèces, on a signalé l'existence d'individus qui possèdent, non pas deux jeux comme les individus normaux, mais trois, quatre, cinq, ou davantage. On les appelle *polyploïdes* et, plus spécialement, *triploïdes* quand ils portent trois jeux de chromosomes, *tétraploïdes* quand ils en portent quatre, *pentaploïdes* quand ils en portent cinq, etc.

Dans un triploïde, chaque sorte de chromosome figure en trois exemplaires, formant pour ainsi dire « brelan » ; dans un tétraploïde, chaque sorte de chromosome figure en quatre exemplaires, formant « carré ».

Les individus à jeux multiples peuvent prendre naissance de différentes façons ; nous n'en indiquerons ici que deux, qui sont les principales.

Quelquefois il arrive qu'un ovule, au lieu de recevoir le nombre réduit de chromosomes, en reçoive le nombre total, de sorte qu'il se trouve pourvu d'un double jeu ; après fécondation (par un spermatozoïde porteur d'un jeu normal), il produira un individu à jeu triple.

Il advient aussi qu'un doublement des chromosomes se produise dans un œuf fécondé, déjà porteur d'un double jeu, et c'est alors un individu à jeu quadruple qui se formera.

Remarquons que bon nombre de ces individus polyploïdes sont capables de faire souche : d'où la naissance et l'établissement de races polyploïdes.

La multiplication des jeux chromosomiques est des plus fréquentes chez les plantes (pomme de terre, tomate, pétunia, iris, œnothère, etc.), où abondent les individus et les races polyploïdes.

Chez les animaux, le phénomène est moins commun. Toutefois, on le rencontre de plus en plus souvent depuis qu'on le recherche avec soin.

A. Vandel, l'éminent biologiste de Toulouse, a montré qu'un certain cloporte, le *Trichoniscus elizabethæ*, existe sous deux formes : l'une diploïde (à 16 chromosomes) présente une reproduction sexuée ; l'autre, triploïde (à 24 chromosomes) pré-

sente une reproduction parthénogénétique, c'est-à-dire que les femelles procréent sans le concours des mâles, qui sont extrêmement rares (1,6 p. 100 de la population féminine).

De même, chez un autre petit crustacé, l'*Artemia salina*, Artom a mis en évidence deux races bien différenciées : l'une, diploïde (à 42 chromosomes), qui se reproduit par voie sexuée ; l'autre, tétraploïde (à 84 chromosomes), qui se reproduit par voie de parthénogenèse. On connaît même, dans cette espèce, une race octoploïde, à 168 chromosomes.

Il n'est pas jusqu'aux animaux du groupe des Vertébrés où l'on ne constate la polyploïdie individuelle. Günther et Paula Hertwig, Dalcq, Kawamura l'ont décelée chez la grenouille et, tout récemment, Fankhauser en a relevé la fréquence relative chez les Batraciens à queue (Salamandres).

Cet auteur, ayant compté systématiquement les chromosomes [1] chez un grand nombre de larves appartenant aux espèces *Triturus viridescens* et *Eurycea bislineata*, a eu la surprise d'y rencontrer la triploïdie dans une proportion de 1,6 p. 100 chez *Triturus* et de 10 p. 100 chez *Eurycea*. Cette dernière espèce présente même un léger pourcentage de tétraploïdes.

Dès lors que la triploïdie est passablement répandue chez les Batraciens, Fankhauser estime « qu'il n'est pas déraisonnable de penser que des individus triploïdes puissent exister aussi chez les Reptiles, les Oiseaux, les Mammifères ».

Et pourquoi même de tels individus n'existeraient-ils pas dans l'espèce humaine[2] ? Peut-être croisons-nous, sans soupçonner l'étrangeté de leur nature, des individus qui ne sont point nos semblables par le nombre des jeux chromosomiques logés dans leurs cellules.

Pour revenir à la question que nous posions tout à l'heure, quelle est donc la conséquence, pour un organisme, de posséder plus de jeux chromosomiques qu'il n'est de règle dans l'espèce ?

1. La numération des chromosomes était pratiquée dans les cellules épidermiques d'un fragment amputé de l'extrémité caudale.
2. J'avais déjà envisagé cette possibilité en 1930 *(De la Mouche à l'Homme)*.

Cela dépend des cas.

En général, le surnombre des jeux chromosomiques se traduit par une augmentation de la taille globale, augmentation qui résulte d'un agrandissement de toutes les cellules qui composent l'organisme.

La plupart des plantes polyploïdes (dans les genres iris, radis, lin, pétunia, œnothère, tomate, etc.) sont *géantes* à comparaison des plantes diploïdes de la même espèce ; leur tige est plus épaisse, leurs feuilles sont plus vertes et plus charnues, leurs fleurs plus volumineuses : toutes qualités ornementales qui les font priser des horticulteurs.

Mais la corrélation entre la polyploïdie et le gigantisme n'est pas absolue ; on connaît des plantes polyploïdes à dimensions normales, et même il en existe, notamment chez les Mousses, qui sont naines par rapport à la forme typique.

Chez les animaux, les *Trichoniscus* et les *Artemia* polyploïdes sont nettement plus grands que les exemplaires diploïdes ; mais les tritons triploïdes de Fankhauser sont de taille à peine supérieure à la normale et les tétraploïdes sont de taille un peu réduite car, ici, le grandissement individuel des cellules a pour contre-partie la diminution de leur nombre total.

Étant donnée l'importance primordiale des chromosomes dans la détermination des caractères organiques, on s'étonnera peut-être que l'augmentation de taille soit le seul effet possible de l'adjonction d'un ou de plusieurs jeux surnuméraires de chromosomes. Mais, à y bien regarder, cela n'a rien de très surprenant. L'essentiel, dans la détermination des caractères, c'est le rapport, l'équilibre entre les différents gènes que contiennent les chromosomes. Lorsqu'un certain chromosome, ou même une partie infime d'un chromosome, se trouve en surnombre, il en résulte un excès de certains gènes par rapport aux autres, d'où une modification plus ou moins sérieuse du type [1] ; mais l'adjonction de jeux chromosomiques complets sauvegarde l'équilibre des gènes et, partant, ne saurait affecter que les dimensions de l'organisme [2].

1. Chez la mouche du vinaigre, par exemple, la présence de quelques gènes en surnombre produit une diminution notable du nombre des facettes de l'œil (type *bar*).

2. Nous laisserons ici de côté le cas, par trop complexe, où les divers jeux chromosomiques diffèrent par certains gènes.

L'un des effets les plus curieux du doublement des chromosomes est de conférer la fécondité à certains hybrides végétaux, qui peuvent ainsi devenir le point de départ de nouvelles espèces.

En général, les plantes qui dérivent du croisement de deux espèces différentes sont incapables de se reproduire et la cause de leur stérilité tient à la différence des deux jeux chromosomiques qui sont associés dans leurs cellules. Les chromosomes des deux espèces ne se correspondant point deux à deux, il y a impossibilité pour la substance héréditaire de se répartir équitablement entre les cellules génératrices qui, on s'en souvient, ne reçoivent qu'un chromosome sur deux. Mais si le nombre des chromosomes vient à être doublé dans l'hybride, celui-ci portera quatre jeux chromosomiques complets (deux de chaque parent) ; chaque chromosome de chaque jeu se trouvera donc pourvu d'un partenaire légitime et dès lors le partage des chromosomes pourra s'effectuer convenablement entre les cellules génératrices qui, toutes, recevront un jeu chromosomique complet de chaque espèce parente. L'hybride sera devenu fécond ; une espèce neuve aura pris naissance, en qui se fondront de façon permanente les deux espèces jointes par l'hybridation.

Le surgissement d'une telle espèce composite ou synthétique a pu être constaté à maintes reprises par les botanistes. Ainsi apparut, voici quelques années, l'étrange *Raphanobrassica*, qui constitue un hybride stable du radis *(Raphanus)* et du chou *(Brassica)*. Cette nouvelle plante, tétraploïde, réunit dans ses 32 chromosomes deux jeux chromosomiques de radis et deux jeux chromosomiques de chou. Ses caractères sont intermédiaires entre ceux des deux espèces-souches : elle a une racine de chou, un feuillage de radis, et un fruit qui ressemble par sa partie inférieure à celui du chou, par sa partie supérieure à celui du radis.

De même encore, le *Spartina townsendi*, à 126 chromosomes, combine en une seule espèce le *S. stricta*, à 56 chromosomes,

et le *S. alterniflora*, à 70 chromosomes ; le *Galeopsis tetrahit*, à 32 chromosomes, combine le *G. pubescens* et le *G. speciosa*, tous deux à 16 chromosomes ; l'*Iris versicolor*, à 108 chromosomes, combine l'*Iris virginica*, à 70 chromosomes, et l'*Iris setosa*, à 38 chromosomes, etc.

On n'a pas signalé jusqu'ici, chez les animaux, la formation d'un hybride stable par doublement de chromosomes. Mais il se pourrait qu'autrefois ce procédé eût joué son rôle dans la genèse des espèces. Certains naturalistes sont allés jusqu'à se demander si l'homme, avec ses 48 chromosomes, n'aurait pas pour ancêtre un hybride tétraploïde de deux petits singes inférieurs.

Ainsi nous rencontrons dans la nature, et assez abondamment, des individus et des races polyploïdes. Mais ne pouvons-nous reproduire artificiellement cette particularité et, par des procédés expérimentaux, accroître à volonté le nombre des jeux chromosomiques ?

Chez les plantes, en effet, nous disposons, dès à présent, de toute une série de procédés qui permettent de réaliser la polyploïdie expérimentale.

Si l'on décapite de jeunes plantes de tomate, les rameaux adventifs qui poussent en deçà du bourrelet cicatriciel sont quelquefois tétraploïdes. En chauffant des inflorescences de maïs, Randolph a obtenu des graines tétraploïdes. On détermine également la tétraploïdie, chez un grand nombre de plantes, en traitant les graines par la colchicine [1] ; et ce dernier procédé, découvert par Avery et Blakeslee, est, de tous, le plus efficace : alors que les autres ne donnent, dans les plus favorables expériences, qu'un faible pourcentage de polyploïdes, le traitement par la colchicine en fournit jusqu'à 85 p. 100.

Les graines doivent rester immergées, pendant deux à trois jours avant d'être semées, dans une solution faible de colchicine ; elles germent ensuite plus lentement que les graines

1. La colchicine, alcaloïde du colchique automnal, est un produit extrêmement toxique ; à la dose de quelques centigrammes, elle détermine la mort d'un être humain.

témoins et produisent des plantules courtes et gonflées, sur lesquelles pousseront des rameaux tétraploïdes, qu'on reconnaîtra à la plus grande taille des feuilles et des fleurs, à la grosseur des grains de pollen [1]. Les fleurs tétraploïdes sont fécondes, et donc l'on peut, à la maturité des fruits, recueillir des graines qui donneront naissance, cette fois sans aucun traitement supplémentaire, à des plantes tétraploïdes. Par le moyen de la colchicine, on a créé une race nouvelle.

On obtient des résultats analogues en pulvérisant la solution de colchicine sur de jeunes bourgeons ou en enduisant ceux-ci d'une vaseline colchicinée.

Le traitement par la colchicine, d'abord éprouvé sur le datura, s'est montré applicable aux genres végétaux les plus divers ; il a récemment permis à Marc Simonet de produire des pétunias, des lis et des radis géants.

Des effets plus ou moins comparables à ceux de la colchicine peuvent être obtenus par l'emploi d'autres substances chimiques : acénaphtène (Kostoff), phényluréthane (Lefèvre), dérivés halogénés du benzène ou du toluène (Simonet), apiol (P. et N. Gavaudan).

Outre sa grande valeur théorique, la réalisation de la polyploïdie expérimentale chez les plantes offre un intérêt pratique de premier ordre car les plantes polyploïdes, nous l'avons dit, sont souvent supérieures aux diploïdes par la taille et la robustesse. Qui plus est, en associant l'hybridation au doublement des chromosomes, on peut reproduire expérimentalement le procédé dont nous avons vu que la nature use volontiers pour créer des espèces nouvelles aux dépens des anciennes.

Chez les animaux, le doublement des chromosomes n'a pu encore être obtenu par les méthodes chimiques, si puissantes chez les végétaux. En revanche, un procédé physique très simple — le refroidissement de l'œuf — a d'ores et déjà fourni des résultats appréciables.

1. Ces rameaux dérivent évidemment de cellules tétraploïdes, apparues sous l'influence du traitement chimique. Il est probable que la colchicine bloque la division cellulaire : les chromosomes se divisant tandis que la cellule ne se divise pas, il se forme une cellule à nombre doublé de chromosomes.

L'œuf fécondé des Batraciens (crapaud, grenouille, rainette) supporte sans périr, durant plusieurs heures, l'action d'une température très basse, voisine de celle de la congélation : les phénomènes de développement se trouvent alors suspendus, mais ils reprennent dès qu'on replace l'œuf à douce température. Or, j'ai constaté, au cours d'une série d'expériences, dont les premières remontent à 1933, que le développement des œufs ainsi longuement refroidis présente des particularités fort curieuses.

Dans certains des œufs refroidis, en effet, l'œuf se développe sans aucune participation de l'élément paternel, pour donner des larves d'origine purement maternelle. Il est clair que toutes ces larves, en théorie, devraient porter un seul jeu de chromosomes — le jeu maternel — et, par suite, être naines et débiles, comme sont les larves haploïdes. Or, il s'en trouve parmi elles un bon nombre qui se montrent tout aussi vigoureuses que les larves normales et franchissent aisément le stade de la métamorphose. Comment s'expliquer cette vigueur inattendue, sinon par la présence d'un double jeu de chromosomes ? D'où la conclusion naturelle que le refroidissement détermine, en certains œufs, un doublement des chromosomes maternels.

Deux biologistes d'Amérique, Fankhauser et Griffiths, viennent tout récemment d'appliquer cette même méthode, avec de très brillants résultats, à l'œuf d'un triton, le *Triturus viridescens*. Refroidissant durant plusieurs heures des œufs fraîchement fécondés de cet animal, ils ont obtenu, en quantité, des larves porteuses d'un triple jeu de chromosomes : sur 25 larves d'apparence normale, 24 se sont révélées triploïdes à l'examen microscopique des noyaux cellulaires ; elles devaient évidemment deux de leurs jeux chromosomiques à l'ovule et le troisième au spermatozoïde fécondateur.

Le refroidissement de l'œuf nous donne donc le moyen de réaliser la polyploïdie chez les Batraciens. De ce même procédé, sommes-nous fondés à attendre la polyploïdie expérimentale des Vertébrés supérieurs, des Mammifères ?

Il n'y a rien là de chimérique en soi, puisque, dès à présent, on peut féconder artificiellement des œufs de lapin, pour les greffer ensuite dans une matrice appropriée.

En ce qui touche l'homme, — puisque c'est toujours à lui

qu'il faut en venir —, il n'est pas interdit d'imaginer, dans un futur indéfini, la production artificielle d'individus polyploïdes. Comment se présenteraient-ils? Impossible de le prévoir car nous ignorons si, dans notre espèce, la polyploïdie déterminerait le gigantisme comme chez le cloporte, ou si elle respecterait les dimensions normales comme chez le triton.

Un anticipateur romanesque aurait beau jeu à prophétiser la naissance d'un robuste *Homo gigas*, à cerveau plus lourd et plus puissant que le nôtre, sorte de surhomme capable d'évincer son imprudent créateur... Mais contentons-nous, pour le moment, des réalités tangibles de la science. L'expérimentateur peut déjà, et jusque sur des formes relativement élevées en organisation, modifier à son gré le nombre de ces jeux chromosomiques dont l'importance apparaît si considérable dans les phénomènes de la vie. Il crée des êtres à simple jeu, des êtres à jeu triple ou quadruple. Et il y a déjà, dans ces modestes certitudes, de quoi amuser l'orgueil du singulier animal diploïde qui, sans répit, s'exerce à retoucher la nature, pour apprendre à se retoucher lui-même.

JEAN ROSTAND

JOHNNY BEAR

Le village de Loma est construit, ainsi que son nom l'indique, sur une colline, petite et ronde, qui semble surgie, telle une île, de l'échancrure plate de Salimas Valley, en Californie centrale.

Au Nord et à l'Est de l'agglomération, un marais aux joncs noirs s'étend sur des milles mais, au Sud, ce marais a été desséché. Le résultat de cet assèchement est une terre si noire, si riche que la laitue et le chou-fleur y poussent, géants.

Les propriétaires du marais, au Nord du village, commencèrent à convoiter la terre noire. Ils se groupèrent et réclamèrent des réformes dans leurs parages. Je travaille pour la compagnie qui s'est engagée à creuser un fossé à travers le marécage. Les différentes pièces de la dragueuse flottante furent amenées sur le terrain, assemblées et bientôt la perforeuse commença à creuser le fossé d'écoulement.

Pendant quelque temps, j'essayai d'habiter avec l'équipe, dans la cabine de la dragueuse, mais les moustiques qui pullulent à cet endroit et le brouillard lourd et pestilentiel qui s'échappe du marais, le soir, pour se répandre jusqu'à la terre sèche, me poussèrent à demeurer au village de Loma. J'y louai une chambre meublée, la plus affreuse que j'aie jamais vue, dans la maison de Mrs Ratz. J'aurais pu choisir ailleurs, mais la pensée que Mrs Ratz veillerait sur mon courrier me décida. En somme, je ne restais dans cette pièce nue

et froide que pour y dormir. Je prenais mes repas dans la cuisine de la dragueuse.

Loma ne compte pas plus de deux cents habitants. L'église méthodiste, avec son clocher visible de très loin, se dresse tout au haut de la colline. Deux épiceries, un bazar, une ancienne loge maçonnique et le bar Buffalo composent les seuls établissements publics du lieu. Accrochées au flanc de la colline, les petites maisons de bois des indigènes et, sur les terrains riches, au Sud, les maisons des propriétaires, avec leurs courettes généralement entourées de hautes barrières de cyprès taillés, servant de protection contre le vent de l'après-midi.

Le soir, il n'y avait rien à faire à Loma si ce n'était d'aller au bar, vieille bâtisse en bois, aux portes branlantes avec un trottoir et un auvent de bois également.

Ni la prohibition ni l'abrogation n'avaient changé le cours de son commerce, sa clientèle ou la qualité de son whisky. Chaque habitant de Loma, du sexe masculin, ayant quinze ans révolus, entrait au moins une fois dans le bar Buffalo, au cours de la soirée, buvait un verre en bavardant et rentrait chez lui.

Le gros Carl, le propriétaire et le garçon de bar tout à la fois, accueillait l'arrivant avec un flegme maussade qui n'en n'inspirait pas moins la familiarité et l'affection. Son visage était morose, son ton plus que froid et cependant, je ne sais comment il s'y prenait, mais il attirait la sympathie. Je me sentis tout heureux quand le gros Carl me connut assez pour me regarder avec sa figure revêche et me demander, de son ton bourru :

— Qu'est-ce que ce sera pour vous?

Il posait toujours la même question bien qu'il ne servît que du whisky — et d'une seule sorte. Je l'ai vu refuser catégoriquement de presser un jus de citron dans le verre de whisky d'un étranger. Le gros Carl n'admettait pas les mélanges.

Il portait un grand torchon serré autour du ventre et s'en servait pour polir les verres, tout en allant et venant.

Le plancher était de bois blanc étincelant de sciure, le bar, un vieux comptoir de magasin ; les chaises à dossier droit étaient dures. Les affiches électorales, cartes et portraits accrochés au mur par les candidats aux élections du comté, par les marchands et les commissaires-priseurs formaient les

seules décorations. Certaines de ces affiches étaient vieilles de bien des années. La carte du Sheriff Ritall demandait encore sa réélection, bien que Ritall fût mort depuis sept ans.

Le bar Buffalo passe, même à mes propres yeux, pour un lieu mal famé. Mais, quand, après avoir longé à la nuit les trottoirs de bois, reçu, en pleine figure, les longues banderoles du brouillard du marais, mouvantes et sales, vous poussiez, en fin de compte, les portes branlantes du gros Carl, vous voyiez les hommes assis et buvant et le gros Carl s'avancer vers vous, l'endroit semblait accueillant. Vous ne pouviez plus vous en aller.

On y jouait un poker à basses enchères. Timothy Ratz, le mari de ma logeuse, faisait une réussite et trichait sans scrupule, parce que, la partie finie, il comptait boire un verre. Je l'ai vu réussir cinq fois de suite la même rangée. Sa réussite terminée, il mettait les cartes bien en piles, se levait et se dirigeait avec une grande dignité vers le bar. Le gros Carl qui avait déjà rempli le verre à moitié avant que Timothy arrivât au comptoir, demandait :

— Qu'est-ce que ce sera ?

— Un whisky, répondait gravement Timothy.

Dans la longue pièce, des hommes des fermes et du village étaient assis droits sur leur chaise ou restaient debout, accoudés au vieux comptoir. Un murmure de conversation, doux et monotone, planait, sauf en périodes d'élections ou de grands prix, où des discours et des controverses pouvaient avoir lieu.

J'abhorrais sortir de là dans la nuit moite, entendre le bruit du moteur Diesel sur la dragueuse, le tintement de la drague et regagner mon odieuse chambre, chez Mrs Ratz.

Peu de temps après mon arrivée à Loma, je fis la connaissance de Mae Romero, une jolie fille à moitié Mexicaine. Parfois, le soir, nous nous promenions sur le flanc sud de la colline jusqu'à ce que le mauvais brouillard nous rejetât dans la ville. Après quoi, je la raccompagnais chez elle et j'entrais au bar quelques instants.

Un soir, j'étais assis au bar et causais avec Alex Hartnell qui possède une gentille petite ferme ; nous parlions de la pêche à la perche quand les battants de la porte d'entrée s'ouvrirent et se refermèrent aussitôt.

Un silence s'établit dans la pièce. Alex s'approcha de moi et me dit :

— C'est Johnny Bear.

Je me retournai. Son nom le décrit mieux que je puis le faire. Il ressemblait à un grand ours, stupide et souriant. Sa tête, embroussaillée de cheveux noirs, se balançait en avant et ses longs bras pendaient comme s'il eût été sur le point de marcher à quatre pattes et ne se tenait debout que par plaisanterie.

Ses jambes, courtes et arquées, se terminaient par des pieds bizarres et carrés, aussi larges que longs, et pourtant pas difformes. Il était vêtu d'un pantalon de toile bleu marine, mais marchait nu-pieds.

Resté sur le seuil, il balançait les bras à la façon d'un simple d'esprit. Sur son visage errait un sourire idiot et heureux.

Il avança et, malgré sa corpulence et sa maladresse, on avait l'impression qu'il rampait. Il ne se déplaçait pas comme un être ordinaire mais comme quelque animal rôdeur de nuit. Il s'arrêta devant le comptoir et, lentement, parcourut des yeux l'assistance en demandant :

— Whisky ?

On n'était pas très généreux à Loma. Un homme offrait à boire à un autre s'il était à peu près sûr que cet autre lui rendrait immédiatement la pareille. Je fus surpris de voir un consommateur silencieux déposer une pièce sur le comptoir.

Le gros Carl remplit un verre. Le monstre le prit et engloutit le contenu.

— Que diable ?..., commençai-je.

Mais Alex me poussa du coude en me disant :

— Chut !

Alors, une curieuse pantomine commença. Johnny Bear se dirigea vers la porte et revint en rampant, toujours le même sourire idiot sur les lèvres. Au milieu de la pièce, il se mit à plat ventre. Une voix sortit de sa gorge, une voix qui me sembla familière :

« Mais vous êtes bien trop belle pour vivre dans un sale petit trou comme ça ! »

La voix se fit plus douce et, empreints d'un léger accent, les mots « Vous m'avez déjà dit cela ! » s'échappèrent de la bouche du monstre.

Je crus défaillir. Le sang m'afflua aux oreilles. Je devins écarlate. Johnny Bear avait d'abord imité ma voix, mes mots, mon intonation puis, exactement, la voix de Mae Romero. Si je n'avais pas eu devant moi la vision de l'homme allongé, j'aurais appelé Mae.

Le dialogue continua, fait de ces propos qui semblent ridicules quand un autre les tient. Johnny Bear ne désempara pas — ou mieux, je ne désemparai pas. Il raconta tant de choses que, peu à peu, les regards fixés d'abord sur Johnny Bear se tournèrent vers moi et les gens se mirent à ricaner.

Je ne pouvais rien faire. Je savais que si j'essayais de l'arrêter, nous en viendrions aux mains. La scène se poursuivit donc jusqu'à la fin. Quand elle fut terminée, je me sentis tout heureux que Mae Romero n'eût point de frères. Quels propos forcés et ridicules avaient été répétés par Johnny Bear !

Enfin, il se leva et, avec son sourire d'imbécile, demanda de nouveau :

— Whisky ?

Je crois que les clients étaient ennuyés pour moi. Ils firent semblant de discuter entre eux de choses intéressantes. Johnny Bear avança jusqu'au fond de la pièce, se glissa sous une table de jeu, se roula en boule comme un chien et s'endormit.

Alex Hartnell me regardait avec compassion :

— C'est la première fois que vous l'entendez ?

— Oui. Qu'est-ce que c'est que cet être-là ?

Alex resta quelques instants sans répondre à ma question, puis il dit :

— Ne vous faites pas de souci pour la réputation de Mae. Ce n'est pas la première fois qu'il l'a suivie !

— Mais comment nous a-t-il entendus ? Je ne l'ai pas vu.

— Personne ne voit ni n'entend jamais Johnny Bear quand il fait ses coups. Il se déplace sans bruit. Savez-vous ce que font les gars d'ici quand ils vont se promener avec des jeunes filles ? Ils emmènent un chien. Les chiens ont peur de Johnny et le sentent venir.

— Mais, Dieu du ciel !... Ces voix !...

Alex hocha la tête :

— Je sais, dit-il. Quelques-uns d'entre nous ont écrit à la Faculté et un jeune savant est venu l'examiner. Il l'a com-

paré à Tom l'Aveugle. Vous n'avez jamais entendu parler de Tom?

— Le pianiste nègre?... Si, je suis au courant...

— Eh bien, Tom l'Aveugle était presque idiot. Il pouvait à peine parler mais jouait, au piano, n'importe quel long morceau qu'il avait entendu. On l'a mis en présence d'excellents musiciens et non seulement il exécutait leurs morceaux mais prenait leur façon de jouer. Pour le dérouter, ils firent de petites fautes mais lui ne les omit pas non plus. Il reproduisait l'exécution dans ses moindres détails. Le savant a prétendu qu'il en était de même pour Johnny Bear, avec cette différence que lui enregistre parfaitement les paroles et les voix. Il a lu, devant Johnny, un long morceau de grec et Johnny l'a répété textuellement. Il ne comprend pas le sens des mots qu'il dit, il répète, sans plus. Il n'est pas assez intelligent pour inventer quelque chose mais on peut être certain que ce qu'il répète est vrai.

— Mais pourquoi fait-il cela, alors? Pourquoi diable s'intéresse-t-il à ce qu'il écoute, s'il ne comprend pas?

Alex roula une cigarette et l'alluma :

— Il ne se soucie de rien d'autre que du whisky qu'il aime. Il sait que s'il épie les gens et vient ensuite répéter au bar ce qu'il a entendu, quelqu'un lui paiera à boire. Il tâche de glisser la conversation qu'échange Mrs Ratz au bazar ou les disputes qui s'élèvent entre Jerry Noland et sa mère mais il sait qu'il n'aura pas de whisky pour cela.

— C'est curieux, dis-je, que quelqu'un ne l'ait pas encore tué.

Alex tira sur sa cigarette :

— Des tas de gens ont essayé mais Johnny Bear est invisible et on ne peut pas l'attraper. Vous avez beau fermer vos fenêtres, il faut parler tout bas si vous ne voulez pas que ce que vous dites soit rapporté. Vous avez eu de la chance qu'il ait fait noir ce soir-là. Si Johnny vous avait vus, il aurait pu joindre les gestes à la parole. Et si vous le voyiez minauder comme une jeune fille ! C'est horrible !

Je regardai la silhouette recroquevillée sous la table. Johnny Bear tournait le dos à la pièce. La lumière tombait sur ses cheveux noirs et crêpus. Une mouche se posa alors

sur sa tête et je puis jurer que tout son cuir chevelu trembla comme la peau du cheval tremble sous les mouches. La mouche se posa de nouveau et le cuir chevelu mouvant la rejeta. Je sentis moi-même un frisson me parcourir tout entier.

Les conversations avaient repris leur train monotone. Le gros Carl n'arrêtait pas de polir un verre sur sa serviette depuis dix minutes. Un petit groupe d'hommes, près de moi, discutait de combats de chiens et de coqs, pour en arriver aux courses de taureaux.

Alex me dit :

— Venez boire.

Nous nous dirigeâmes vers le comptoir. Le gros Carl sortit deux verres :

— Qu'est-ce que ce sera ?

Nous ne répondîmes ni l'un ni l'autre. Carl versa le whisky. Il me regarda d'un air boudeur et l'un de ses yeux aux lourdes paupières, cligna vers moi solennellement. Sans savoir pourquoi, je me sentis flatté. Carl tourna la tête vers la table à jouer :

— Il vous a eu, n'est-ce pas ? dit-il.

Je lui rendis son clignement d'œil.

— J'emmènerai un chien la prochaine fois, répondis-je, imitant les phrases hachées de Carl, sa façon de parler.

Nous bûmes notre whisky et retournâmes nous asseoir. Timothy Ratz gagna une réussite, posa ses cartes en pile et alla au comptoir.

Je regardai de nouveau la table sous laquelle Johnny Bear était couché. Il s'était remis à plat ventre et examinait la salle, avec son sourire d'imbécile. Il balançait la tête en jetant des coups d'œil de droite et de gauche, comme un animal qui va quitter son antre. Puis il se mit à ramper et se redressa. Ses mouvements semblaient paradoxaux. Il paraissait tordu et informe et pourtant il se déplaçait sans aucun effort apparent.

Johnny Bear traversa la pièce en direction du bar, souriant aux consommateurs sur son passage. Devant le comptoir, il répéta sa question avec insistance :

— Whisky ? Whisky ?

On eût dit l'appel d'un oiseau. Je ne sais quelle sorte d'oi-

seau mais je l'ai entendu : deux notes, l'une basse, l'autre plus aiguë répétant sans cesse la même question.

— Whisky ? Whisky ?

La conversation cessa dans la pièce mais personne ne s'avança pour déposer de l'argent sur le comptoir. Johnny sourit plaintivement :

— Whisky ?

Puis il essaya de nous amadouer. De sa gorge sortit une voix de femme en colère :

« Je vous dis qu'il n'y avait que des os. Vingt cents la livre et rien que des os ! »

Puis celle d'un homme :

« Vraiment m'ame ? Je ne savais pas... Je vais vous donner une saucisse pour la peine ».

Johnny fit des yeux le tour de la pièce, attendant sa récompense :

— Whisky ?

Mais personne ne s'avança. Johnny rampa jusqu'à l'extrémité de la salle et sembla se tapir. Je murmurai :

— Qu'est-ce qu'il fait ?

Alex dit :

— Chut ! Il regarde par une fenêtre. Écoutez !

La voix d'une femme parvint à nos oreilles. Une voix froide, maîtresse d'elle-même. Les mots sortaient, tranchants :

« Je ne puis vraiment comprendre... Es-tu une sorte de monstre ? Je ne l'aurais jamais cru si je ne t'avais vue. »

Une autre voix de femme, une voix basse et rauque, pleine de larmes contenues :

« Je suis peut-être un monstre. Ce n'est pas de ma faute... Je n'y peux rien... »

« Si, tu y peux quelque chose, lança la voix sévère. Il vaudrait mieux que tu meures... »

J'entendis comme un doux sanglot s'échapper des lèvres épaisses et souriantes de Johnny Bear — sanglot d'une femme très malheureuse. Je regardai Alex. Il était assis, rigide, les yeux agrandis et fixes. J'ouvris la bouche pour poser une question mais, d'un geste de la main, il me fit signe de me taire. Je jetai un coup d'œil dans la pièce. Tout le monde tendait l'oreille. Les sanglots s'arrêtèrent.

« N'as-tu donc jamais rien éprouvé, toi, Emalin?... »

En entendant ce nom, Alex retint sa respiration. La voix froide déclara :

« Certainement pas. »

« Jamais, le soir?... Jamais... durant toute ta vie?... »

« Si cela m'était arrivé, répliqua la voix sévère, j'aurais su me dominer. Cesse de pleurnicher, Amy. Je ne peux supporter cela. Si tu n'es pas à même de contrôler tes nerfs, je te ferai soigner par le médecin. Maintenant, va faire ta prière. »

Johnny Bear continuait à sourire :

— Whisky?

Deux hommes se levèrent et, sans mot dire, posèrent quelques pièces sur le comptoir. Le gros Carl remplit deux verres et quand Johnny Bear les eut avalés, Carl en remplit un autre. Tout le monde sut, par ce geste, à quel point il était ému car jamais il n'offrait à boire.

Johnny Bear jeta un regard souriant dans toute la pièce puis sortit de sa démarche rampante. Les battants de la porte se refermèrent derrière lui, doucement, sans bruit.

La conversation ne reprit pas. Chacun, dans la salle, semblait vouloir résoudre un problème. Un par un les clients s'en allèrent tandis que le va-et-vient des battants apportait des petites bouffées de brouillard gris. Alex se leva, sortit. Je le suivis.

Ce brouillard infect rendait la nuit hostile. Il semblait s'accrocher aux maisons, lancer en l'air des bras immenses. Je pressai le pas et rattrapai Alex.

— Qu'est-ce que c'était? demandais-je. Que racontait-il?

Je crus qu'il ne me répondrait pas. Puis il arrêta net sa marche, se tourna vers moi :

— Oh ! Zut ! A quoi bon me taire !... Écoutez ! Tout village possède ses aristocrates, une famille au-dessus de tout reproche. Emalin et Amy Hawkins sont nos aristocrates, des personnes bien élevées et bonnes. Leur père était pasteur. Johnny Bear ne devrait pas faire cela... Ce sont elles qui le nourrissent. Ces hommes ne devraient pas lui donner de whisky. Il va hanter la maison des Hawkins maintenant... Maintenant qu'il sait qu'il aura du whisky de cette manière.

— Êtes-vous parent avec ces demoiselles? demandai-je.

— Non, mais elles sont... Enfin, ce ne sont pas des gens comme les autres. Leur ferme, que cultivent des Chinois, touche la mienne. Vous savez, il m'est difficile de vous expliquer... Mais les demoiselles Hawkins sont comme des symboles. Ce sont elles que nous prenons comme exemple quand nous voulons attendrir nos enfants.

— Eh bien, protestai-je, rien de ce que peut dire Johnny à leur sujet n'est susceptible de leur nuire, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien. Je ne sais pas ce que ça signifie... C'est-à-dire que je devine un peu. Oh ! Allez vous coucher. Je ne suis pas venu avec la Ford. Je vais rentrer à pied chez moi.

Il me quitta en hâte. Le lent brouillard se referma sur lui.

Je rejoignis la pension de famille de Mrs Ratz. Au loin, j'entendais le battement du moteur Diesel dans le marais et le cliquetis de la grosse gueule d'acier qui mordait le terrain. C'était un samedi soir. La dragueuse s'arrêterait de fonctionner le dimanche matin à sept heures et se reposerait jusqu'à minuit. Je savais, rien qu'au bruit, que tout allait bien là-bas. Je grimpai l'étroit escalier conduisant à ma chambre. Une fois au lit, je laissai la lumière brûler pendant un certain temps et fixai les fleurs pâles et mornes du papier tapissant les murs. Je pensais à ces deux voix de femmes sortant de la bouche de Johnny Bear. Elles étaient authentiques, ces voix, non contrefaites. En me les remémorant, je m'imaginais les femmes qui avaient parlé. Emalin, au timbre tranchant et Amy, à la pauvre figure ravagée de détresse. Je me demandais quelle était la raison de son malheur. Était-ce seulement la solitude pesante à son cœur de femme d'âge mûr ? Probablement pas, car la voix semblait avoir peur.

Je m'endormis en laissant la lumière allumée et dus me relever, plus tard, pour l'éteindre.

Aux environs de huit heures, le lendemain, je me rendis au marais et jusqu'à la dragueuse. Les ouvriers étaient en train de courber un câble neuf dans les cylindres et de rouler le câble usé pour l'emporter. Je surveillai le travail et, vers onze heures, m'en retournai à Loma. Devant la maison de Mrs Ratz, Alex Hartnell, assis dans sa Ford, modèle touriste, m'appela :

— J'allais justement aller vous chercher à la dragueuse. J'ai tué une couple de poulets ce matin. J'ai pensé que vous aimeriez peut-être les partager avec nous.

J'acceptai avec plaisir. Notre cuisinier était un homme gros et gras et savait bien cuisiner. Mais, dernièrement, j'avais conçu pour lui une certaine aversion. Il fumait des cigarettes cubaines dans un porte-cigarettes de bambou. Je n'aimais pas la façon avec laquelle il remuait les doigts en travaillant, le matin.

Quoi qu'il en fût, je grimpai auprès d'Alex, dans la Ford et nous descendîmes la colline, vers le terrain fertile du Sud-Ouest. Le soleil éblouissait la terre noire. Quand j'étais petit, un jeune garçon catholique m'avait dit que le soleil brillait, ne fût-ce qu'un instant le dimanche parce que c'était le jour de Dieu. J'ai toujours essayé de vérifier ces dires. Nous déambulâmes vers la plaine unie.

Alex me cria :

— Vous vous souvenez des Hawkins?

— Je crois bien !

Il tendit le doigt :

— Voici leur maison.

On n'en voyait qu'une petite partie, car une haie épaisse de cyprès l'entourait, qui devait également dissimuler un petit jardin. Seuls le toit et le haut des fenêtres émergeaient au-dessus de la haie. Je pus voir, pourtant, que la maison était peinte en brun clair et foncé, effet préféré pour les gares et les écoles en Californie. La haie était percée de deux petites portes de bois, l'une sur la façade, l'autre sur un côté, et la grange, à l'extérieur de cette haie verte, avait été bâtie derrière la maison. Les cyprès, taillés carrés, formaient une barrière incroyablement épaisse et forte.

— La haie protège bien du vent, cria Alex pour dominer le rugissement de la Ford.

— Oui, mais pas de Jonnhy Bear, dis-je.

Je vis une ombre passer sur le visage de mon compagnon. Il désigna du doigt une bâtisse carrée, peinte à la chaux et située en plein champ.

— C'est là où habite l'équipe des Chinois. Ce sont de bons travailleurs. Je voudrais bien en avoir quelques-uns comme eux.

Au même moment, de derrière le coin de la haie, surgit un cheval traînant un tonneau. L'attelage tourna sur la route. Le cheval gris était vieux mais bien soigné, le tonneau luisant et les harnais polis. Un grand H d'argent brillait sur chacun des brancards. J'eus l'impression que les rênes étaient trop courtes pour un si vieux cheval.

Alex cria :

— Les voici. Elles se rendent à l'église.

Nous levâmes nos chapeaux et saluâmes les femmes quand elles passèrent près de nous et elles nous rendirent un salut circonspect. Je pus assez bien les observer. Chose étrange, elles étaient bien telles que je les avais imaginées. Johnny Bear était un monstre plus grand que je ne me l'étais figuré : par le ton de la voix, il évoquait vraiment l'aspect des gens. Je n'eus pas besoin de demander laquelle était Emalin et laquelle était Amy. Les yeux clairs qui regardaient droit, le menton volontaire et pointu, la bouche coupée avec la netteté du diamant, la silhouette raide, sans courbes : c'était Emalin. Amy lui ressemblait beaucoup mais était bien différente. Ses formes étaient onduleuses, ses yeux ardents, ses lèvres charnues. Les lignes de sa poitrine se devinaient et pourtant Amy ressemblait à Emalin. Mais tandis que les lèvres d'Emalin étaient pincées naturellement, Amy s'efforçait à pincer les siennes. Emalin pouvait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans, Amy devait être de dix ans plus jeune que sa sœur.

Je ne les aperçus qu'un instant et ne les revis jamais plus. Mais je ne connais personne au monde mieux que ces deux femmes, aussi étrange que cela puisse paraître.

Alex criait :

— Vous comprenez ce que j'ai voulu dire quand j'ai parlé d'aristocrates ?

Je hochai la tête en signe d'acquiescement. On comprenait facilement qu'un village devait se sentir en sûreté avec des femmes comme cela. Un endroit comme Loma, avec ses brouillards, son grand marais semblable à un hideux péché, avait besoin, oui, un vrai besoin des dames Hawkins. En quelques années, brouillard et marais auraient pu déranger le cerveau d'un homme si ces femmes n'avaient été là pour en contrebalancer les effets.

Le déjeuner fut bon. La sœur d'Alex avait arrosé les poulets de beurre ; son menu était fort bien ordonné. Je devins plus soupçonneux et moins charitable à l'égard de notre cuisinier. Nous nous assîmes en rond dans la salle à manger et sirotâmes un alcool de choix.

— Je me demande pourquoi vous fréquentez le Buffalo, dis-je. Ce whisky est...

— Je sais, répondit Alex, mais Buffalo est le cerveau de Loma. C'est notre journal, notre théâtre, notre cercle.

C'était si vrai que, quand Alex mit la Ford en marche et se prépara à me reconduire chez moi, je savais et il savait que nous passerions une heure ou deux au Buffalo Bar.

Nous avions presque atteint la ville et les faibles lueurs de la voiture éclaboussaient la route quand une autre voiture apparut, venant en sens inverse. Alex lui barra pour ainsi dire la route et stoppa.

— C'est le docteur Holmes, expliqua-t-il.

La voiture qui venait s'arrêta aussi et Alex cria :

— Dites, docteur, j'allais vous prier de passer voir ma sœur. Elle a mal à la gorge.

Le docteur Holmes répondit :

— Entendu, Alex. J'irai la voir. Ote-toi de là. Je suis pressé.

— Qui est malade, Doc? demanda-t-il délibérément.

— Miss Amy a eu une petite attaque. Miss Emalin m'a téléphoné et m'a demandé de venir tout de suite. Sors-toi de là, veux-tu?

Alex laissa la route libre et le docteur passa. Nous continuâmes notre chemin. J'allais remarquer, à haute voix, que la nuit était claire quand, regardant au loin, je vis des voiles de brumes s'élever du marais et ramper tels de lents serpents sur Loma. La Ford s'arrêta devant le Buffalo. Nous entrâmes.

Le gros Carl s'avança vers nous, essuyant un verre à son tablier. Il chercha, sous le comptoir, la bouteille la plus proche :

— Qu'est-ce que ce sera?

— Du whisky.

Pendant un instant, un faible sourire parut voleter sur sa figure morose. La pièce était pleine. Les ouvriers de la dragueuse étaient tous là, excepté le cuisinier. Il était probablement sur la toue à fumer des cigarettes cubaines, dans son

porte-cigarettes de bambou. Il ne buvait pas. Cela suffisait pour me rendre soupçonneux à son égard. Deux pontiers, un ingénieur et trois mécaniciens prenaient une consommation. Les trois mécaniciens discutaient d'une tranchée.

Ce bar était le plus tranquille que j'eusse jamais vu. On ne s'y battait pas, on chantait peu et on ne trichait jamais. Le regard morose et triste du gros Carl transformait le passage dans son bar en une affaire tranquille et efficace, et non en un jeu bruyant. Timothy Ratz faisait une réussite à l'une des tables rondes. Alex et moi sirotions notre whisky. Il n'y avait aucune chaise libre, aussi restions-nous accoudés au comptoir en bavardant sports, affaires et aventures. Une conversation banale de salle de bar. De temps en temps nous nous faisions servir un autre verre. Je crois que nous étions là depuis environ deux heures. Alex avait déjà dit qu'il allait partir et moi je désirais rentrer également. L'équipe de la dragueuse était partie, car elle devait reprendre le travail à minuit, quand les portes s'ouvrirent silencieusement et Johnny Bear se glissa dans la pièce, balançant ses longs bras, et sa grosse tête crêpue souriant bêtement. Ses pieds carrés ressemblaient aux pattes d'un chat.

— Whisky? dit-il d'un ton encourageant.

Personne ne répondit. Il déploya alors ses talents. Il se mit à plat ventre comme il l'avait fait pour m'imiter et des mots chantants et nasillards s'échappèrent de sa gorge, des mots chinois, pensai-je. Puis il me sembla que ces mêmes mots étaient répétés par une autre voix, plus lentement et clairement. Johnny Bear leva sa tête velue et demanda :

— Whisky?

Il se mit debout sans effort. Il m'intéressait. Je voulais le voir à l'œuvre. Je posai une pièce sur le comptoir. Johnny Bear s'approcha et avala sa boisson. Quelques secondes plus tard, j'aurais bien voulu ne pas avoir agi ainsi. J'avais peur de regarder Alex car Johnny Bear, se glissant jusqu'au milieu de la pièce, prit sa pose coutumière, comme s'il écoutait aux fenêtres.

J'avais entendu la voix du docteur, sur la route, et c'était bien lui qui répondait :

« Ah! Vous dites qu'elle s'est évanouie? »

« Oui, docteur ».

Il y eut un court silence puis la voix du docteur s'éleva de nouveau, très douce :

« Pourquoi a-t-elle fait cela, Emalin? »

« Fait quoi ? » questionna la femme d'un ton presque menaçant.

« Je suis votre médecin, Emalin. J'étais le médecin de votre père. Il faut que vous me disiez la vérité. Croyez-vous que c'est la première fois que je vois cette marque rouge autour d'un cou? Combien de temps est-elle restée pendue avant que vous ne la secouriez? »

Il y eut un plus long silence. La voix rude se fit plus douce, devint presque un murmure :

« Deux ou trois minutes... Est-ce qu'elle se remettra, docteur? »

« Oh! oui, elle va revenir à elle. Il n'y a rien de grave. Mais pourquoi a-t-elle fait cela? »

La voix, glaciale cette fois, répondit :

« Je ne sais pas, monsieur. »

« Vous ne voulez pas me le dire, plutôt? »

« Je vous dis que je l'ignore. »

Alors, le docteur recommanda un traitement, du repos, du lait et un peu de whisky.

« Soyez surtout bonne avec elle, dit-il. Oui, soyez très bonne pour elle.

La voix d'Emalin trembla un peu :

« Vous ne direz... jamais rien, docteur? »

« Je suis votre médecin, répondit-il doucement. Naturellement que je ne dirai rien. Je vous enverrai quelques calmants ce soir. »

« Whisky?... »

J'ouvris grands les yeux. L'horrible Johnny Bear souriait à tous les consommateurs qui restaient silencieux, honteux. Le gros Carl fixait le plancher. Je me tournai vers Alex pour m'excuser car c'était moi le responsable :

« Je ne savais pas qu'il ferait cela, dis-je. J'en suis désolé. »

Je sortis et rejoignis mon affreuse chambre chez Mrs Ratz. J'ouvris la fenêtre et je regardai au travers de ce brouillard poisseux et mouvant. Au loin, dans le marais, j'entendis le moteur Diesel se mettre lentement en marche puis

s'échauffer. Et, au bout d'un certain temps, le cliquetis de la drague qui commençait à mordre le fossé.

Le lendemain matin, une série de ces accidents qui sont si communs sur les chantiers nous arriva. Un des nouveaux câbles se cassa et fit que la drague tomba sur l'un des pontons qui s'écroula, ainsi que toute la tranchée à cet endroit, dans un fossé de huit pieds de profondeur d'eau. Quand nous jetâmes un corps mort attaché à un filin pour nous sortir de là, le filin se cassa et sectionna net les jambes d'un de nos pontiers. Nous liâmes les moignons et transportâmes l'homme, en hâte, à Salinas. Alors, plusieurs accidents survinrent coup sur coup. Un mécanicien eut le sang empoisonné après s'être écorché à un fil de fer. Mon opinion sur le cuisinier se trouva, en fin de compte, justifiée quand je le surpris à vendre un flacon de marijuana à l'ingénieur. Nous fûmes donc sens dessus dessous et il ne s'écoula pas moins de quinze jours avant que nous fussions entrés en possession d'un nouveau ponton, d'un autre pontier et d'un autre cuisinier.

Le nouveau cuisinier était rusé, avec des cheveux noirs, un long nez et possédait un don tout spécial pour la flatterie subtile.

Mon contact avec la vie sociale de Loma s'était trouvé coupé mais quand la drague mordit de nouveau la boue et que le vieux et gros moteur Diesel entailla le marais, je me rendis à pied, un soir, à la ferme d'Alex Hartnell. En passant devant la maison des Hawkins, je jetai un coup d'œil à travers les petits barreaux d'une des portes fixées dans les cyprès. La maison était sombre, plus sombre encore du fait du contraste que faisait une lumière brillant à l'une des fenêtres. Un petit vent soufflait, ce soir-là, jetant des balles de brouillard argenté à travers les champs. Je crus entendre une douce plainte venir de la cour des Hawkins, derrière la haie et, à un moment, comme j'émergeais du brouillard, j'aperçus une silhouette sombre se faufiler le long de la haie. Je sus, à la façon dont l'homme traînait les pieds, que c'était un Chinois en sandales, probablement un des ouvriers des Hawkins. Les Chinois mangent maintes bêtes qu'il faut attraper de nuit.

C'est Alex qui m'ouvrit quand je frappai à sa porte. Sa sœur était absente. Je pris place auprès de son poêle et il sortit du placard une bonne bouteille d'alcool.

— On m'a dit que vous aviez eu des ennuis, fit-il.

J'expliquai les difficultés :

— On dirait qu'elles viennent en série. Mes hommes croient que les accidents arrivent en groupes de trois, de cinq, sept ou neuf.

Alex hocha la tête :

— C'est un peu mon avis à moi aussi.

— Comment vont les sœurs Hawkins? demandai-je. J'ai cru entendre quelqu'un pleurer comme je passais près de chez elles.

Alex semblait ne vouloir parler d'elles qu'à contre-cœur.

— Je suis allé à leur ferme il y a une semaine environ. Miss Amy n'est pas très bien. Je ne l'ai pas vue. J'ai seulement vu miss Emalin.

Puis Alex déclara soudain :

— Il y a quelque chose qui ne va pas chez ces femmes... quelque chose...

— On dirait que vous êtes très liés ensemble, remarquai-je.

— Vous savez, mon père et le leur étaient amis. Nous appelons les demoiselles : tante Amy et tante Emalin. Elles ne font jamais rien de mal. Ça ne vaudrait rien pour nous si les sœurs Hawkins n'étaient pas les sœurs Hawkins.

— C'est la conscience de la communauté, peut-être?

— Sa sûreté! cria-t-il. C'est l'endroit où tout enfant peut recevoir du pain d'épice, où toute jeune fille peut trouver du réconfort. Elles sont fières, mais elles croient en des choses que nous autres espérons seulement être vraies. Et elles vivent comme si l'honnêteté était la meilleure des polices et la charité la seule récompense permise. Nous avons besoin d'elles.

— Je vois.

— Mais miss Emalin est en train de lutter contre quelque chose de terrible et... j'ai grand'peur qu'elle ne gagne pas.

— Que voulez-vous dire?

— Je n'en sais trop rien moi-même. Mais j'ai pensé à tuer Johnny Bear et à le jeter dans le marais. J'ai vraiment médité là-dessus.

— Ce n'est pas sa faute, répliquai-je. C'est une sorte de mécanique faite pour enregistrer et reproduire ; seulement, on se sert de verres de whisky au lieu de se servir de pièces de nickel.

Puis la conversation dévia et, au bout d'un certain temps, je m'en retournai à Loma. Il me sembla que le brouillard s'accrochait à la haie de cyprès de la maison des Hawkins, qu'une foule de petits nuages étaient rassemblés tout autour et que d'autres tentaient d'entrer dans la maison. Je souriai, tout en marchant, songeant à tout ce que la nature peut suggérer à notre imagination. Il n'y avait plus de lumière quand je repassai devant la maison.

Mon travail prit une allure de routine facile. La grosse drague creusa sa route à même le fossé. Les ouvriers comprirent que les ennuis avaient pris fin et ceci leur donna du courage. Enfin, le nouveau cuisinier sut si bien flatter les hommes qu'ils auraient mangé du ciment frit. La personnalité d'un chef-cuisinier a bien plus d'importance pour le bonheur de dragueurs que la cuisine qu'il fait.

Le surlendemain de ma visite chez Alex, le soir, je longeai, le trottoir de bois, traînant derrière moi un voile de brouillard, et j'entrai au bar Buffalo. Le gros Carl vint à ma rencontre en polissant un verre à whisky. Je criai : « Whisky ! » avant qu'il ait eu le temps de demander ce que ce serait.

Je pris mon verre et allai m'asseoir sur une des chaises droites. Alex n'était pas là. Timothy Ratz faisait des réussites et paraissait avoir une chance extraordinaire. Il se leva à quatre reprises et avala un verre à chaque fois. Les consommateurs affluèrent. Je me demande ce que nous aurions fait sans le Buffalo Bar.

Aux environs de dix heures, la nouvelle se répandit. En y réfléchissant, après coup, on ne peut savoir comment elle transpira. Quelqu'un entra. Un murmure courut et, soudain, tout le monde sut ce qui était arrivé, dans les moindres détails. Mis Amy s'était suicidée. Elle s'était pendue. Qui nous l'apprit ? Je ne sais. Après cela, on ne causa guère dans la salle de bar. Je me rendais compte que les hommes essayaient de comprendre. C'était un événement qui ne cadrait pas avec

leur existence, qu'ils n'avaient pas prévu. Ils demeuraient en groupes, parlant à mi-voix.

Les battants de la porte s'ouvrirent lentement et Johnny Bear pénétra, sa grosse tête velue branlante, son sourire hébété sur les lèvres. Ses pieds carrés glissaient doucement sur le plancher. Il fit du regard le tour de la salle et criailla :

— Whisky? Whisky pour Johnny?

Les hommes voulaient connaître la vérité. S'ils éprouvaient quelque honte de leur curiosité, ils n'en ressentaient pas moins un impérieux besoin de savoir. Le gros Carl versa un verre. Timothy Ratz posa ses cartes et se leva. Johnny Bear avala le whisky. Je fermai les yeux.

Le ton du docteur était dur :

« Où est-elle, Emalin? »

Je n'ai jamais entendu une voix pareille à celle qui répondit, parfaitement maîtresse d'elle-même, ou du moins, parvenant à se maîtriser en dépit de la plus atroce douleur. Une voix monotone, sans accents et où, pourtant, la souffrance se faisait sentir.

« Elle est ici, docteur. »

« Hum!... — Un long silence — Elle est restée pendue longtemps? »

« J'ignore combien de temps, docteur. »

« Pourquoi a-t-elle fait cela, Emalin? »

De nouveau la voix monotone :

« Je... ne sais pas, docteur. »

Un plus long silence. Et puis :

« Hum!... Emalin, saviez-vous qu'elle était enceinte? »

La voix glaciale se brisa et, dans un soupir :

« Oui, docteur, fit-elle, très doucement. »

« C'est pour cela que vous avez mis si longtemps à la découvrir?... Non, Emalin, je n'ai pas voulu dire cela, ma pauvre petite... »

Emalin redevint maîtresse d'elle-même en demandant :

« Pourrez-vous faire un constat sans mentionner?... »

« Mais naturellement que je puis le faire, naturellement... Et je dirai un mot à l'entrepreneur des pompes funèbres... Vous n'aurez pas besoin de vous inquiéter. »

« Merci, docteur. »

« Je vais aller téléphoner, maintenant. Je ne veux pas vous laisser seule ici. Venez dans l'autre pièce, Emalin. Je vais vous donner un calmant... »

— Whisky? Whisky pour Johnny?

Je vis le sourire, et la tête crêpue qui se balançait. Le gros Carl versa un autre verre. Johnny Bear le but, se glissa au fond de la pièce et sous la table, puis s'endormit.

Personne ne parlait. Les hommes se dirigèrent vers le comptoir et y déposèrent en silence leur pièce. Ils paraissaient effarés car c'était, pour eux, la chute d'un système. Quelques minutes plus tard, Alex fit son entrée dans la salle silencieuse. Il s'avança rapidement vers moi :

— Vous savez la nouvelle? demanda-t-il à mi-voix.

— Oui.

— J'avais peur! cria-t-il. Je vous l'ai dit il y a quelques jours; j'avais peur!...

— Saviez-vous qu'elle était enceinte? lui demandai-je.

Alex se raidit. Il parcourut des yeux la salle puis me dévisagea en me demandant :

— C'est Johnny Bear?...

De la tête, je fis signe que oui.

Alex se passa la main sur les yeux :

— Je ne peux pas le croire...

J'allais répondre quand j'entendis un faible bruit et jetai un coup d'œil vers le fond de la pièce. Johnny Bear rampait comme un blaireau hors de son trou et s'avançait vers le bar.

— Whisky? demanda-t-il en souriant au gros Carl.

Alors Alex, se dégageant, s'adressa à tous les consommateurs:

— Écoutez bien, les gars, dit-il. Cela a assez duré. Je n'en supporterai pas davantage.

S'il s'était attendu à de l'opposition, il fut déçu. Je vis les hommes hocher la tête en signe d'assentiment.

— Whisky pour Johnny?

Alex prit alors l'idiot à partie :

— Tu devrais avoir honte. C'est miss Amy qui t'a nourri et t'a donné tous les vêtements que tu possèdes...

Johnny lui sourit en disant de nouveau :

— Whisky?

Il déploya ses talents. J'entendis le chuchotement nasillard

du parler chinois. Alex parut soulagé. Et puis, l'autre voix, lente, hésitante, répétant les mots sans accent nasillard.

Alex bondit si vite que je ne m'en rendis pas compte. Son poing alla s'aplatir sur la bouche souriante de Johnny Bear.

— Je t'ai dit que c'était assez ! hurla-t-il.

Johnny Bear retrouva son équilibre. Ses lèvres écorchées saignaient mais souriaient toujours. Il remua lentement mais sans effort. Ses bras s'emparèrent d'Alex à la façon des tentacules d'une actinie emprisonnant un crabe. Alex se courba en arrière. Alors, je m'élançai, saisis un des bras de l'idiot et le tordis mais ne pus lui faire lâcher prise. Le gros Carl sauta, un maillet à la main. Et il tapa sur la tête crêpue jusqu'à ce que les bras se détendissent et que Johnny Bear se recroquevillât. J'attrapai Alex et l'aidai à s'asseoir.

— Avez-vous mal ?

Il essaya de reprendre haleine :

— Il m'a tordu le dos, dit-il.

— Ce ne sera rien, répondis-je.

Ni l'un ni l'autre ne regardâmes la maison des Hawkins en passant devant. Je ne quittai pas des yeux la route. Je ramenai Alex dans sa sombre maison, je le mis au lit et lui fis boire un grog chaud. Il n'avait pas soufflé mot durant tout le trajet. Mais quand il fut bien calé contre ses oreillers, il demanda :

— Personne n'a remarqué, n'est-ce pas ? Je me suis jeté dessus à temps ?

— Qu'est-ce que vous racontez-là ?

— Eh bien, écoutez, dit-il. Je vais en avoir pour quelque temps, avec ce dos... Si jamais vous entendez quelqu'un bavarder à tort et à travers, vous ne le laisserez pas faire, n'est-ce pas ? Il ne faut pas que ça se sache...

— Mais qu'est-ce donc que vous racontez-là ?... Je ne comprends pas...

Il plongea ses yeux dans les miens pendant un instant :

— Je crois que je puis avoir confiance en vous, dit-il enfin. Cette seconde voix... Eh bien, c'était celle de miss Amy.

JOHN STEINBECK

(TRADUCTION DE SIMONE SAINT-CLAIR)

LES IDÉES D'OSWALD SPENGLER

L'ALLEMAGNE est la terre élue des philosophes. Non seulement leur multiplicité est caractéristique mais encore leur étude est absolument nécessaire à l'intelligence de ce pays. C'est la seule littérature qui puisse vraiment nous éclairer sur l'âme germanique. « Les Français, écrivait déjà Henri Heine en 1833, croient connaître l'Allemagne en se familiarisant avec nos productions littéraires mais ils ne font ainsi que se soulever de l'étage de l'ignorance complète à celui d'une connaissance superficielle. Nos belles-lettres ne sont que des fleurs muettes. L'essentiel de la pensée allemande reste une énigme inhospitalière tant qu'on ignore l'importance de la religion et de la philosophie en Allemagne. »

Seule la lecture des écrivains politiques qui ont précédé et accompagné la révolution hitlérienne de 1933 nous permet de comprendre les événements qui se déroulent depuis cette époque. Parmi ces auteurs, un des plus intéressants est certainement Oswald Spengler.

Oswald Spengler naît, en 1880, d'une famille de petits bourgeois qui semblent être originaires de l'Allemagne du Sud, puisque le mot « Spengler » est un terme du dialecte souabe signifiant plombier. Il vit à Munich comme professeur de mathématiques au lycée de jeunes filles. Il est célibataire, mène une existence modeste et plutôt solitaire. Il n'a que de rares amis et ceux-ci ne savent pour ainsi dire rien de sa vie privée extrêmement discrète, un peu mystérieuse

même. Les quelques personnes qui ont pénétré chez lui, ont été frappées par une étonnante passion pour la cuisine qu'il combinait avec un goût assez extraordinaire de l'érudition, offrant à ses invités un déjeuner égyptien du Moyen Empire ou un dîner romain du IVe siècle. C'est la seule particularité qui ait frappé ses connaissances car, pour le reste, Oswald Spengler revêtait un aspect presque insignifiant. Un éditeur, avec lequel il s'est trouvé en relations, m'a confié qu'il avait longtemps négligé ses manuscrits, tant l'homme lui avait produit une impression médiocre.

Sa première production est une œuvre de jeunesse qui ne laisse aucune trace sensible : *Le Fondement métaphysique de la Philosophie héraclitique.* Le titre seul est à retenir parce qu'il décèle déjà des tendances philosophico-historiques. C'est seulement en 1919 que paraît le grand ouvrage de Spengler *Untergang des Abendlandes* que l'on a traduit en français sous le titre un peu édulcoré de *Déclin de l'Occident*, alors que le mot allemand *Untergang* signifie plutôt écroulement. Le livre avait été composé entre 1911 et 1914. Il n'a que très difficilement trouvé un éditeur. J'ai en ma possession une lettre inédite d'Oswald Spengler au chef de la maison d'édition Kurt Woff à Munich. La pièce est datée du 12 avril 1917 ; elle propose : *Un ouvrage assez grand de nature historico-philosophique... Le premier volume contient une recherche sur le problème de l'histoire, recherche qui, par sa méthode ainsi que par son résultat, est d'un caractère complètement et fondamentalement nouveau. Les questions de la forme et du développement tant intellectuel que social de l'Europe moderne, se trouvent ici au centre de gravité d'une analyse complète de la culture humaine. Le second volume... donnera une description serrée de problèmes spécifiquement historiques, politiques et économiques qui s'inspirent de l'intention d'une analyse psychologique de l'avenir de l'Europe... Par la publication de ces ouvrages je communique au public le résultat d'un travail scientifique de longues années.* On retiendra ces derniers mots ; d'une part une longue méditation, d'autre part la prétention d'une base scientifique.

Tel quel, le livre eut en Allemagne un immense retentissement. Une véritable marée de brochures, d'articles, de publi-

cations de toutes sortes déferla pour ou contre Oswald Spengler subitement placé au centre d'une des discussions politiques les plus passionnées sans que, toujours étonnamment réservé, l'homme changeât quoi que ce fût à sa vie de solitaire. En vain deux universités lui offrent des chaires ; il refuse.

En 1920, il donne une nouvelle œuvre, d'ailleurs conçue sinon écrite depuis 1917, ainsi qu'il résulte de la lettre dont nous avons déjà cité un passage et où il annonce déjà la préparation du livre. Il s'agit de *Preussentum und Sozialismus*, c'est-à-dire *Prussianisme et socialisme*. La traduction de cette œuvre n'a pas encore été publiée en France et, comme c'est un ouvrage extrêmement curieux, nous y reviendrons.

La même année paraît un recueil de poèmes signé d'un certain Ernest Droem, intitulé *Gesange*, chansons, et préfacé par Oswald Spengler. Comme personne n'a jamais connu cet Ernest Droem, on imagine volontiers qu'il n'est autre que Spengler lui-même. Ces poésies sont d'ailleurs assez médiocres et je n'en parle que pour montrer l'originalité du personnage.

Spengler en tout cas est devenu un homme célèbre. Les gens de la grande industrie s'intéressent à lui. Il entre en rapports étroits avec les Vögler, les Thyssen. Il se laisse peu à peu entraîner à leurs côtés. Les milieux plutôt démocratiques, qui l'avaient d'abord regardé avec faveur, se détournent de lui, aussi recrute-t-il alors ses partisans plutôt dans les groupements encore confus qui cherchent à édifier une nouvelle Allemagne.

Ses productions se multiplient. En 1921, il donne une brochure intitulée *Pessimismus?* où il essaye de mettre au point « *les différents malentendus qui*, dit-il, *découlent nécessairement du heurt entre les conceptions routinières et lanouveauté de ses vues* ». Il demande qu'on *retienne surtout sa méthode nouvelle de conceptions historiques*. 1931 voit paraître : *L'Homme et la Technique;* 1932 : *L'Allemagne en danger*, *L'État* puis *L'Économie, l'Argent;* 1933, l'année de Hitler : *L'Année décisive*, le seul livre avec *Le Déclin de l'Occident* dont une traduction ait jusqu'ici été publiée en France.

Il se passe alors quelque chose d'assez inattendu. Oswald Spengler, qui avait paru une sorte de prophète d'une Allemagne nouvelle, n'est plus compris par cette jeune Allemagne

qu'il avait lui-même annoncée mais que lui non plus ne comprend pas. Tel un père méconnu par ses enfants. Les nationaux-socialistes ont pris le pouvoir conformément à ses prédictions, selon les modes et dans les directions qu'il avait prévus. Et voici que les nazis le traitent maintenant de « réactionnaire » et de « bourgeois » ! Lui-même est déçu par Hitler et par tout ce qu'il y a de primaire chez le Führer. Oswald Spengler entre en opposition plus ou moins ouverte avec le régime, qui le laisse tomber en disgrâce. On prétend qu'en 1934 il écrit une suite à son *Année décisive* et que, arrêté par les autorités policières, le livre reste dans les caves de son éditeur Beck ; le fait est que cet ouvrage n'a jamais vu le jour.

Au début de 1935, Oswald Spengler, complètement aigri, meurt. On chuchote qu'il s'est suicidé.

Il est certain que Oswald Spengler a joué un rôle important dans l'évolution politique de l'Allemagne actuelle, dans la mesure du moins où un écrivain peut aujourd'hui se vanter de remplir un rôle effectif. En tout cas deux faits sont incontestables : d'abord les conceptions spenglériennes et le vocabulaire spenglérien ont été largement utilisés par les doctrinaires hitlériens qui en ont tiré l'espèce de sauce philosophique dont les Allemands ont irrésistiblement besoin d'accommoder tous leurs faits et gestes. Ensuite cet homme étrange a, sur l'Allemagne et le monde, développé des idées assez extraordinaires qui doivent retenir notre attention.

Le plus étonnant de ses ouvrages est précisément celui qui n'a pas encore été livré au public français : *Preussentum und Sozialismus*, *Prussianisme et socialisme*. C'est un livre de quelque deux cents à deux cent cinquante pages, écrit dans une langue assez compliquée et d'une traduction difficile. Il y a des répétitions constantes, des obscurités multiples, un manque total de plan et de logique. Mais le lecteur est récompensé de sa peine par des aperçus puissamment originaux.

Par le terme de socialisme, Oswald Spengler entend évidemment, non le socialisme en tant que parti parlementaire, pour lequel il manifeste un mépris non dissimulé, mais plus largement *une certaine conception de la question sociale*.

Quant au prussianisme, l'auteur le définit en ces termes :

« *Le résumé des qualités spirituelles et morales, la meilleure et la plus caractéristique illustration de la race germanique... Le mot de Prussien contient non seulement tout ce qu'en nous, Allemands, il y a de vagues idéaux et de désirs mais encore de volonté tendue et de puissance grosse de destin.* » Un concentré de germanisme en somme ! Oswald Spengler remarque que, de ces Prussiens-là, il y en a non seulement en Prusse proprement dite mais encore dans toute l'Allemagne. Pour lui, l'Allemand moyen est *une entité informe* à laquelle la Prusse donne vertèbres et consistance.

Cet esprit prusso-germanique, Spengler l'étudie en le comparant à celui des grandes puissances qui ont successivement dominé le monde : l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre. L'Italie et la France l'attirent peu. Ces nations où abondent les fortes individualités lui paraissent peu faites pour le véritable socialisme. Il note l'étroite parenté des deux peuples ; « *en vérité* », dit-il, « *Italiens et Français sont frères.* »

Sur l'Angleterre, ses vues sont curieuses. Ce pays est libéral mais pas du tout avec cet individualisme forcé des peuples latins. L'Anglais, remarque Spengler, est doté d'une parfaite discipline ; « *Il faut*, écrit-il, *noter la mode masculine dans le vêtement civil, cette sorte d'uniforme des hommes privés.* » Pour lui, il y a un « *uniforme* » anglais, le pantalon de flanelle grise, le veston, de coupe et de teinte conventionnelles, le smoking... « *Celui qui appartient à la* Society *doit porter le costume de sa situation sans la moindre atteinte aux usages... Le pendant est l'uniforme prussien, vêtement non plus d'une existence privée mais d'un service public.* »

Chez les Britanniques, cet uniforme n'est pas seulement extérieur, la force des préjugés ambiants enferme le citoyen dans des limites étroites, elle borne sa liberté. « *L'Anglais*, toujours d'après notre auteur, *obéit à la Society. Son costume civil représente une uniformisation de sa conscience. Il possède bien une activité personnelle, mais une conception de la vie égalisée et peinte de couleurs théologiques étend sur tout sa médiocrité. Elle suit le bon ton comme les gants et le pantalon de golf.* »

Cependant, l'individu reste le fondement de la vie sociale britannique. C'est pour assurer aux individus l'existence la

plus large et la plus heureuse possible que fonctionne la communauté anglaise. Chacun a pour but un résultat pratique, accroître, dans sa vie privée, aisance et richesse. Par opposition à cet idéal, Spengler dresse les conceptions prussiennes. « *Chacun pour soi, ça c'est l'Anglais ; tous pour tous, ça c'est prussien.* » Et ailleurs : « *Par contraste avec la manière britannique, la manière prussienne a cultivé une profonde conscience non individuelle mais collective, la passion de servir l'État, une éthique, non du résultat mais du devoir. La considération n'est plus la richesse mais le rang.* » Ailleurs encore : « *Le peuple anglais est bâti sur la distinction du riche et du pauvre, le peuple allemand sur celle du commandement et de l'obéissance.* »

Commandement, obéissance, humiliation devant l'État, une seule chose à considérer : le rang dans cet État ; retenons ces mots : ils reviennent à chaque instant sous la plume de notre philosophe.

« *Servir, c'est la vieille mode prussienne. Pas de « moi » mais un « nous », un sentiment de la communauté où chacun se retrouve dans le tout. Rien ne dépend plus de l'individu. Celui-ci n'a plus qu'à se sacrifier pour la collectivité. Personne n'existe plus pour soi-même mais chacun pour tous*[1], *chacun avec sa liberté intérieure, SA LIBERTÉ DANS L'OBÉISSANCE, dont le meilleur exemple a toujours été la discipline prussienne* ».

Aussi « *au vêtement du gentleman anglais s'oppose l'uniforme des fonctionnaires prussiens, le « Bratenrock ». Chez les Prussiens, l'âme de l'individu se forme dans l'âme de la communauté. Le corps des officiers, la corporation des fonctionnaires, le prolétariat organisé, enfin le peuple de* 1813, *de* 1870, *de* 1914, *tout cela sent, veut, vit comme une entité existant au-dessus de la personnalité. Ce n'est pas à proprement parler un sentiment de troupeau mais quelque chose d'infiniment fort et libre qu'aucun non-Allemand ne peut comprendre. Les mots de service, de sujétion, de caste sont des mots que les étrangers, dans leur dégénérescence, comprennent mais mépri-*

1. Telle est bien la théorie nazie mais pratiquement Hitler tient à créer une hiérarchie où les droits de la masse ne sont nullement respectés.

sent. Le véritable génie prussien ne les méprise pas, il les révère ».

Comment un pareil état d'esprit s'est développé, Oswald Spengler l'explique par des considérations historiques et géographiques. « *Si le type anglais et le type prussien se formèrent différemment, c'est qu'il devait obligatoirement exister une différence entre un peuple dont l'âme s'est formée dans une île et un autre peuple qui occupait une marche dépourvue de frontières naturelles et ouverte de toutes parts sur ses voisins. En Angleterre, l'île à elle seule pouvait remplacer un État organisé. Ces conditions rendaient possible un pays sans État. La nation anglaise s'est formée elle-même, tandis que la nation prussienne a été formée au XVIIIe siècle par les Hohenzollern qui étaient venus du Sud mais qui avaient reçu l'empreinte de contrées-frontières et étaient devenus les serviteurs de la conception d'un État ordonné et discipliné.* »

Cette Prusse des Hohenzollern, Spengler l'exalte comme un modèle, heureusement suivi par toute l'Allemagne : « *Un profond mépris de la richesse, du luxe, des commodités, des jouissances, enfin de tout ce que certains appellent le bonheur, telle est la Prusse de cette époque, véritable et dur noyau d'un État de soldats et de fonctionnaires.* » Je dirai même de fonctionnaires-soldats, tellement cette idée domine constamment l'ouvrage. « *L'existence tout entière est considérée comme un service public... En Prusse, l'armée est devenue l'État... Ce que les Français appellent travailler pour le Roi de Prusse, c'est accomplir son devoir sans chercher à en retirer un profit ; la seule récompense est le rang.* » Et il note cette filiation historique : « *Le chevalier teutonique est devenu le fonctionnaire allemand.* »

Ce fonctionnaire prusso-allemand, Spengler en fait le centre de son étude, il en dresse le portrait comme une statue à un carrefour. A travers les lignes de l'ouvrage, on le voit, ce « *Staatsbeamte* », en redingote noire aux plis cassants, correct, froid, dur. Cette figure stoïque et sans humanité domine la pensée de l'auteur. Elle est ce que le lecteur français retiendra le plus profondément.

Tous les citoyens doivent être à son image. « *Ici, à proprement parler, il n'y a pas d'hommes privés. Tous travaillent*

avec l'exactitude d'une bonne machine, lui appartenant comme les maillons d'une même chaîne. » Soulignons cette phrase véritablement effrayante. Rien d'ailleurs ne doit échapper à cette terrible contrainte : « *La conduite des affaires commerciales constitue un service public.* »

En somme, pour Spengler, le prussianisme représente « *une sorte de conscience instinctive qui fond l'individu dans un but* (sic) ». Aussi loue-t-il la jeunesse allemande d'après 1919 : « *Cette jeunesse qui, dans la pauvreté et le renoncement, dans l'orgueil romain du devoir, dans l'humilité de l'obéissance, cherche, non pas ses droits dans des idéologies étrangères mais ses propres devoirs en elle-même* ».

Cette espèce de fusion de l'individu dans un tout magnifique et terrible qui le dépasse et le broie, cette conception de « Moloch » est pour l'auteur l'avenir même. « *L'essence du monde dans lequel nous, sur notre petite planète, nous vivons un court épisode, est quelque chose de trop sublime pour qu'il ne soit pas pitoyable de lui assigner comme but le simple bonheur individuel. C'est dans la grandeur de l'ensemble qu'est la grandeur du spectacle... L'égoïsme individuel appartient au passé.* »

On conçoit que devant un pareil esprit notre civilisation libérale et notre régime parlementaire ne puissent trouver grâce. Aussi bien Spengler considère-t-il ce qu'il appelle les « *idées anglaises* » comme complètement étrangères au germanisme. Certes, il y a eu des essais d'acclimatation mais, contraires au génie de la race, ils échouèrent. Au total ils auront été non seulement inutiles mais nuisibles. « *Le libéralisme allemand était comme une pierre sur notre route.* » Même le grand chef socialiste sous l'empire wilhelminien, Bebel, n'a jamais posé au libéral. « *Lorsqu'au XIXe siècle se produisit une profonde démocratisation de l'État, elle ne put pas chez nous suivre les formes britanniques qui étaient à l'opposé de son tempérament. Ici, démocratie ne pouvait pas signifier cette liberté individuelle qui conduit nécessairement à une politique où l'État n'est plus considéré que comme un instrument de l'individu. Le vieux mot d'ordre « Tous pour tous » n'est pas l'expression de ces partis donnant de temps en temps au peuple, par des lois, le droit, non préci-*

sément d'élire des représentants mais de choisir entre des candidats déjà désignés ; il représente le principe d'après lequel chacun, selon la mesure de ses capacités pratiques ou spirituelles, incarne un ensemble de commandement et d'obéissance, un certain degré de responsabilité qui de tout temps a été considéré comme une charge. C'est le système hiérarchique que déjà, il y a cent ans, avait projeté le baron de Stein. C'est un concept spécifiquement prussien reposant sur des principes de solidarité et de confraternité d'élite... Stein et ses disciples formés à l'école de Kant prévoyaient une organisation des professions. Dans un pays où le travail est le devoir de tous et l'ossature même de toute existence, les hommes se distinguent par ce qu'ils font et non par ce qu'ils possèdent. »

Plus loin encore ceci : « *A quel point le parlementarisme est demeuré étranger au peuple prussien et, depuis* 1870, *au peuple allemand, nous en trouverons une preuve dans l'indifférence avec laquelle, malgré les agitations de la presse et des partis, se sont déroulées les élections et les discussions sur les droits électoraux. Lorsqu'on votait, c'était le plus souvent pour exprimer un dépit confus. Dans aucun autre pays, ces journées électorales à la mode anglaise n'ont prêté à une interprétation aussi fausse de la véritable opinion publique. Le peuple allemand ne s'est pas habitué à ces procédures étrangères et ne le sera jamais... Le parlementarisme est toujours demeuré pour nous un système tout de façade.* » Weimar n'a été qu'une « *farce* ».

Ce que Spengler envisage comme la forme politique spécifique au peuple allemand, c'est une sorte de *césarisme de généraux et de fonctionnaires.*

« *L'État prussien*, écrit-il, *est le peuple tout entier. Sa souveraineté absolue rassemble partis, majorités, minorités dans une communauté totale. A parler exactement, ce socialisme* (retenons ce mot, il va être la clef de toute la thèse) *est du fonctionnarisme. Chaque travailleur y prend en fin de compte le caractère d'un employé, et non d'un commerçant* » (comme dans la conception britannique). « *Il y a des fonctionnaires d'industrie et des fonctionnaires de commerce, tout comme il y a des employés de chemin de fer... Chaque individu est le membre nécessaire d'une communauté dynamique.* » Et quel-

ques lignes plus bas : « *La pensée prussienne préconise la fixation par l'État du salaire selon chaque sorte de travail, selon l'importance de celui-ci et d'après un plan économique préconçu, en tout cas tracé suivant l'intérêt de la communauté, et non d'une seule classe sociale.* » Encore moins évidemment d'un individu.

Nous touchons là à la pensée maîtresse d'Oswald Spengler. Le prussianisme, c'est le socialisme, un socialisme militaire, un socialisme de caserne : pour Spengler, le seul, le vrai socialisme. « *Il n'y a pas d'autre socialisme que le socialisme allemand. Nous, Allemands, nous sommes socialistes, même lorsque personne n'aurait reconnu l'être. Les autres peuples ne le sont pas. Le socialisme est le destin de l'Allemagne... Le vieil esprit prussien et le socialisme sont une seule et même chose.* »

Pour notre auteur, le trait le plus caractéristique du germanisme, c'est le sentiment de la *communauté* : « *Par instinct l'Allemand considère que le pouvoir appartient à la communauté. L'individu est le serviteur de la communauté, c'est celle-ci qui est souveraine.* » Ce n'est même plus du simple socialisme, c'est du collectivisme.

Par là s'explique, ajoute Spengler, que « *Nous, Allemands, nous ne soyons pas révolutionnaires. Le pays classique des révolutions occidentales, ce n'est pas l'Allemagne, c'est la France... L'instinct prussien est antirévolutionnaire* ».

Les hommes que, nous, Français, nous avions pris pour des révolutionnaires, Spengler se moque d'eux. Il observe qu'en 1918 *le parti socialiste avait, ce qui le distinguait des socialismes des autres pays, pris une allure militaire ; pas cadencé des bataillons d'ouvriers, discipline, courage et même résolution d'accepter la mort pour quelque chose de supérieur.* Aussi, « *l'ouvrier prussien est-il le socialiste né... Le socialisme est le morceau de choix du génie prussien. C'est par le prussianisme que se dressera la grande conception ordonnée du véritable socialisme* ».

Voilà donc notre Allemagne devenue une sorte de nation missionnaire du socialisme (d'un socialisme très particulier), n peu comme les Arabes en Islam, après la prédication de Mahomet. Prenons bien garde à cette théorie. Elle se conjugue

de la façon la plus redoutable avec l'extraordinaire appétit d'ambition de ce peuple. Il y a du messianisme dans le germanisme. Un messianisme de puissance. Oswald Spengler écrit : « *La volonté de puissance, la lutte pour le mieux-être ont pour but, non l'individu mais la collectivité. Dans ce sens, le premier socialiste conscient est non pas Marx mais Frédéric-Guillaume-Ier* ». « Volonté de puissance » : nous revenons à l'éternel *Deutschland über alles* mais sous une forme renouvelée où le pangermanisme revêt le « manteau social ». N'est-ce pas ainsi d'ailleurs qu'il apparaît dans ces pays d'Europe centrale, à travers lesquels il se faufile avec des promesses de réforme agraire et de changement de classe? Le grand rêve germanique de domination transparaît à chaque ligne. L'ouvrage d'ailleurs se termine par ces mots : « *Nous, Prussiens, nous sommes socialistes, et nous ne voulons pas l'être inutilement* ! »

Si l'on comprend, comme il le faut, que pour Spengler, socialisme se confond avec caporalisme — et que le caporalisme ne peut être conçu par lui que conquérant — on perçoit tout ce qu'une pareille déclaration a de menaçant.

Pour finir, citons encore ce passage : « *En Russie, la forme sociale la plus probable apparaît devoir être un nouveau tsarisme qui, d'ailleurs, se rapprochera du socialisme prussien plus que du capitalisme parlementaire.* »

Ainsi Spengler explique et l'âme allemande, et le mouvement national-socialiste et même la collusion germano-soviétique. Il montre aussi — dans un esprit de louange auquel nous ne saurions évidemment participer — comment l'esprit prussien a, petit à petit, conquis l'Allemagne. Par ailleurs, en ce qui concerne les événements auxquels nous assistons, il semble avoir presque tout pressenti. Cependant, il est mort en disgrâce. Peut-être parce qu'il était trop intellectuel et malgré tout trop intelligent pour tout ce que le hitlérisme porte en soi de primitif et de barbare.

GEORGES ROUX

LES OPÉRATIONS MILITAIRES EN NORVÈGE

L'AGRESSION de l'Allemagne contre la Norvège illustre, d'une façon saisissante, la démonstration, bien souvent présentée, sur l'impossibilité, pour un belligérant, de prévoir ce que fera son adversaire. Depuis six mois que l'armée allemande garde l'immobilité, tous les écrivains s'occupant des opérations ont examiné de multiples hypothèses, concernant la solution que pourrait adopter le dictateur du Reich, au cours de la prochaine campagne. Il semblait que toutes les suppositions réellement admissibles eussent été étudiées. Et, cependant, le dernier épisode de la guerre nous offre une manœuvre que presque personne n'avait imaginée[1]. C'est peut-être qu'une conception comportant un tel mélange de ruse, de cynisme et de témérité ne pouvait germer et se développer que dans un cerveau nazi.

Quels buts s'est proposés Hitler, en transportant la guerre sur ce nouveau théâtre? Il semble qu'on puisse lui en attribuer trois :

1° Depuis 1918, beaucoup d'auteurs d'outre-Rhin, spécialistes de la guerre navale, ont développé une théorie d'après laquelle, l'Allemagne ayant perdu la dernière guerre à cause du blocus, il convenait, lors d'un conflit futur, de prendre des mesures de large envergure pour éviter qu'une même situation ne ramenât les mêmes désastres. Ceux-ci, d'après eux, provenaient des conditions imposées à la marine de guerre et de commerce, dans la mer du Nord et la Baltique, par la con-

1. Rauschning l'avait pourtant signalée comme possible dans *Hitler m'a dit.*

formation des côtes allemandes. Dans la première de ces mers, en effet, les champs de mines britanniques obstruaient le passage et, dans la seconde, les bâtiments ne pouvaient sortir que par les étroits goulets des détroits danois. La solution consistant, pour les navires marchands, à emprunter les eaux territoriales de la Norvège et de la Suède était nettement insuffisante.

Dès lors, pour donner de l'aisance aux flottes, il était nécessaire, en cas d'une nouvelle conflagration, que l'Allemagne prît possession d'une vaste façade maritime sur les côtes occidentales de la Norvège. Là, les ports, situés sur des fjords en eau profonde, sont excellents et leur entrée facile à défendre ; les fonds sont trop grands pour se prêter au mouillage d'importants champs de mines. Enfin, l'accès de parages maritimes moins bien surveillés par les patrouilleurs ennemis, dans la partie nord de l'Atlantique, serait ouvert aux navires de commerce.

2° La lutte aéro-navale contre l'Angleterre est un des projets que le Führer a le plus volontiers caressés depuis le début de la guerre. En s'emparant du Jutland, des îles danoises et de la partie sud de la Norvège, le Reich prendrait possession de bases d'avions, d'hydravions et de sous-marins beaucoup plus spacieuses que celles dont il disposait sur les côtes allemandes, et qui lui permettraient d'exercer, d'une façon infiniment plus puissante, son action, en vue de s'assurer la domination de la mer du Nord.

3° Le minerai de fer suédois, extrêmement riche, est indispensable au Reich pour alimenter ses fabrications de guerre car celui qu'il possède, de faible teneur en métal, exige sensiblement plus d'usines et de main-d'œuvre et son emploi entraîne la consommation d'une quantité de charbon beaucoup plus considérable. La plus grande partie du fer suédois est transportée à Narvik par un chemin de fer électrique et, là, il est embarqué sur des cargos qui l'amènent en Allemagne, en suivant la côte occidentale de la Norvège. Les Alliés ayant entamé sérieusement la lutte en vue de barrer cette route, le Reich avait avantage à se rendre maître de la Norvège pour contrôler et protéger le transport de la précieuse matière première.

Telles sont, semble-t-il, les raisons essentielles qui ont porté Hitler à mettre à exécution cet ambitieux dessein. Nous reviendrons plus tard sur les inconvénients majeurs qu'il comportait et qu'a cru devoir négliger le maître de l'Allemagne.

Il a conçu cette entreprise comme un vaste coup de main. Pour moyens principaux, il a compté sur la surprise, obtenue en assaillant la Norvège en plein état de paix, avant que ce pays n'ait pris aucune mesure de mobilisation et de défense, et sur les ressources que lui offraient des préparatifs menés secrètement et avec une rare perfidie.

Son but semble bien être la conquête de la Scandinavie tout entière. La première phase de la manœuvre comprend trois et, sans doute, quatre opérations, simultanées ou successives, mais étroitement liées :

La première vise l'occupation, par surprise, de tous les ports, pour empêcher les Alliés d'y effectuer des débarquements et pour s'emparer de tous les centres prévus pour la mobilisation des divisions norvégiennes.

La seconde opération comporte la mainmise sur le Danemark, destinée à permettre aux agresseurs d'interdire l'entrée du Skagerrak et du Cattegat aux forces navales alliées, et à assurer la liberté du passage des bâtiments allemands vers Oslo.

La troisième consiste à rétablir les communications avec les ports de la côte occidentale, en particulier Trondhjem et Bergen, par une progression rapide vers l'Ouest des détachements débarqués à Oslo, renforcés par des troupes amenées sur les terrains d'aviation norvégiens à l'aide de groupements d'avions de transport. Les Allemands ont, en effet, saisi par surprise, dès le premier jour, les principaux de ces terrains.

Enfin, en supposant que le plan hitlérien réussisse complètement et que la Norvège tombe aux mains des Allemands, on ne peut s'empêcher de penser qu'une quatrième phase suivra nécessairement les trois premières : elle aura pour but la conquête de la Suède. C'est par ce pays, en effet, que passent la plupart des routes menant en Norvège. Maîtres de la Suède, les Allemands n'auraient, pour accéder en Scandinavie,

qu'à traverser la Baltique qui, jusqu'à ces derniers jours, avait paru rigoureusement interdite aux flottes alliées. En particulier, on ne conçoit pas que les troupes nazies se soient installées à Narvik, port absolument isolé du reste de la Norvège, et qui ne communique avec le continent qu'à travers la Suède, sans avoir l'intention cachée de s'emparer de ce pays.

Les opérations alliées et allemandes sur mer, dans l'air et sur terre, depuis le début de la bataille de Scandinavie, sont loin d'être encore connues avec précision. On peut cependant, en rapprochant les multiples indications qui nous sont parvenues, en faire un récit plus ou moins grossier.

Elles comprennent déjà trois phases assez distinctes : l'agression allemande, la riposte navale des flottes anglo-françaises et les premiers débarquements alliés en Norvège.

I. — L'AGRESSION ALLEMANDE

Le *dimanche* 7 *avril*, une flotte allemande, comprenant vraisemblablement deux croiseurs de bataille, plusieurs croiseurs et d'assez nombreux torpilleurs, et venant des bases de la mer du Nord, s'est dirigée vers la Norvège, le long de la côte occidentale du Jutland. Elle était, sans doute, chargée de barrer l'entrée du Skagerrak et de protéger le mouvement des convois qui allaient transporter des troupes à Oslo et vers les ports de la côte occidentale de la Norvège.

Il est probable que des bâtiments de guerre accompagnant un convoi transportant des troupes s'étaient dirigés auparavant vers la mer de Norvège car, la distance de Héligoland à Narvik dépassant neuf cents milles, il a fallu, pour atteindre ce port, trois jours de route aux navires qui s'y sont présentés, le 9 au matin, si toutefois ceux-ci ne sont pas venus de Mourmansk, ce qui n'est pas impossible mais n'est cependant pas prouvé.

C'est, peut-on croire, dans la soirée du dimanche 7, que la grande flotte britannique, prévenue par des avions de recon-

naissance, qui avaient aperçu des unités ennemies au Nord de Héligoland, appareilla de Scapa Flow vers le Sud, sur l'ordre de l'Amirauté.

Le *lundi* 8, d'importantes forces navales allemandes franchissent les détroits danois et se portent rapidement vers le Nord.

Dans la matinée, un destroyer britannique, qui avait dû rester en arrière du gros de sa flottille, laquelle rentrait après avoir mouillé un champ de mines devant Narvik, est attaqué et coulé.

Le *mardi* 9 au matin, des navires de guerre allemands, précédant des convois chargés de troupes, se présentent à l'entrée du fjord d'Oslo et devant Christansand, Stavanger, Haugesund, Bergen, Trondhjem et Narvik. Presque en même temps, plusieurs divisions blindées franchissent la frontière du Schleswig.

A Oslo, une véritable conspiration paraît avoir été ourdie pour livrer aux navires allemands l'entrée dans le fjord, étroit et profond, et très facile à défendre. Cependant l'artillerie de la côte norvégienne tire et deux croiseurs allemands sont coulés. Les Allemands ont reconnu, dans leurs communiqués, avoir perdu ce jour-là le *Blücher* et le *Karlsruhe* mais le haut commandement norvégien a affirmé, quelques jours plus tard, qu'un des navires détruits était le croiseur de bataille *Gneisenau*.

Au moment où l'attaque navale battait son plein, le ministre d'Allemagne à Oslo faisait une démarche auprès du Gouvernement norvégien pour l'inviter à accepter l'occupation du pays par les troupes allemandes. Cette demande fut rejetée. Le roi et les ministres ont alors quitté la ville et se sont retirés à Hamar. Les Allemands sont entrés dans Oslo dans la journée.

Dans les autres ports, en particulier à Narvik, les agresseurs ont également eu recours à la ruse et à la trahison. Les équipages des navires de commerce allemands, renforcés de marins et de soldats soigneusement cachés, se sont, à une heure fixée, répandus dans les rues, revêtus de leur uniforme, et ont mis la main sur certains points évidemment désignés à l'avance par l'autorité nazie, militaire ou navale.

Des « touristes » germaniques, qui se trouvaient sur place en grand nombre, leur ont prêté main-forte. En outre, d'après différents témoignages paraissant assez dignes de foi, toutes ces opérations avaient été préparées de longue main par des Norvégiens acquis aux théories nationales-socialistes.

Le même jour, vers 10 heures, un mémorandum allemand était également remis au Gouvernement de Copenhague, pour l'inviter à laisser entrer librement les troupes allemandes sur le territoire danois. Le roi et son ministère s'inclinèrent devant l'ultimatum hitlérien et renoncèrent à résister à l'envahisseur. De grandes unités blindées pénétrèrent dans le Jutland. Des forces furent débarquées à Middelfart, sur la partie la plus resserrée du petit Belt, à Copenhague et en plusieurs autres points du pays.

Sur mer, pendant la journée du 9 avril, la bataille aéronavale se poursuivit, sous une forme sporadique, sur un très large front.

Le croiseur de bataille anglais *Renown* rencontra le croiseur de bataille allemand *Scharnhorst*, escorté d'un croiseur lourd, et se lança à sa poursuite, au milieu d'une tempête de neige. Les deux bâtiments ennemis purent se dérober. Dans l'après-midi, le destroyer anglais *Gurkha* fut coulé par des bombardiers allemands.

Dès le 9, au soir, la flotte allemande de guerre est dispersée, ou s'est réfugiée dans les fjords de la côte norvégienne.

Le *mercredi* 10, cinq destroyers anglais pénètrent dans le fjord de Narvik, où la présence de six destroyers allemands leur a été signalée. La flottille ennemie est appuyée par des batteries installées aux abords du fjord. Les Anglais perdent deux bâtiments mais font subir des dommages sérieux à leurs adversaires et coulent sept transports, contenant du matériel et des munitions.

Dans l'après-midi, de nombreux appareils de la Royal Air Force attaquent en piqué et coulent deux croiseurs ennemis dans le fjord de Bergen.

Vers 18 heures, des bâtiments marchands allemands transportant des troupes et des ravitaillements sont attaqués, dans le Skagerrak, par des sous-marins et subissent de lourdes pertes.

Sur terre, les troupes débarquées à Oslo et qui comprennent des unités motorisées, se portent vers le Nord. Un détachement cherche à s'emparer de Hamar, où se trouvent le roi Haakon et le Gouvernement norvégien. Il est arrêté au Sud d'Everum, à la suite d'un engagement très vif, par des éléments hâtivement réunis.

Les Allemands envoient en Norvège des troupes transportées par des avions commerciaux.

Le *jeudi* 11, on signale peu de changement. Les Norvégiens, bien décidés à résister, mobilisent et organisent, pour le mieux, la défense de leur pays. La situation des détachements allemands isolés dans les ports, demeure précaire.

II. — LA RIPOSTE NAVALE DES ALLIÉS

Le *vendredi* 12, l'Amirauté britannique a annoncé qu'un immense champ de mines avait été posé de la pointe nord-est du Zuiderzée jusqu'à Bergen, sur une longueur d'environ douze cents milles. Ces obstructions rendent impossibles les communications par mer entre le Reich et la Norvège.

La résistance des troupes norvégiennes s'organise. Au Nord d'Oslo, les forces allemandes n'ont pu s'emparer de Hamar. Le Gouvernement norvégien est parti pour une destination inconnue.

Le *samedi* 13, le cuirassé anglais *Warspite*, accompagné par un grand nombre de destroyers, chargés de relever les mines, pénètre dans le fjord de Narvik. Sept torpilleurs allemands qui s'y trouvaient sont coulés. Aucun des navires britanniques n'est gravement endommagé. Sur terre, à l'Est d'Oslo, les Norvégiens tiennent le cours du fleuve Glommen ; à l'Ouest de la ville, les Allemands occupent Drammen et Hönefoss.

Le *dimanche* 14, un communiqué de l'Amirauté fait connaître que deux nouveaux barrages de mines ont été posés, l'un à travers le Cattegat, l'autre à travers la Baltique, de la côte suédoise à Memel. Tout le trafic allemand de la mer Baltique vers la mer du Nord par le Skagerrak et le Cattegat d'une part, et vers les golfes de Botnie et de Finlande d'autre part, se trouve bloqué.

Dans la région d'Oslo, les Allemands s'efforcent d'agrandir leur tête de pont à la fois vers l'Est, pour atteindre la frontière suédoise et couvrir ainsi leur flanc droit, et vers le Nord, en direction de Bergen et de Trondhjem, pour se relier aux détachements qui occupent ces ports. Leurs effectifs sont assez faibles et leurs progrès peu marqués.

III. — LES PREMIERS DÉBARQUEMENTS EN NORVÈGE

Le *lundi* 15 avril, un communiqué commun de l'Amirauté et du War Office a annoncé que des forces britanniques avaient débarqué sur plusieurs points de la Norvège. Aucun détail officiel n'a, depuis ce jour et jusqu'au 17, été donné sur les parties de la côte où ces débarquements avaient eu lieu. Cependant, des informations non démenties ont fait connaître que la ville de Narvik, abandonnée par les Allemands, avait été en partie occupée par des troupes britanniques.

Sur terre, le 15, les Allemands cherchent toujours à repousser les forces norvégiennes qui les entourent dans la région d'Oslo. Ils dirigent deux attaques en direction de l'Est, l'une au Sud, au delà de Frederikstad, l'autre au Nord, sur Kongsvinger, dans l'intention de couper les forces norvégiennes établies sur le Glommen et de les contraindre à se réfugier sur le territoire suédois.

Le mardi 16, les avions de la R.A.F. exécutent un bombardement aérien particulièrement violent et prolongé contre l'aérodrome de Stavanger, qui est le seul terrain d'aviation de la Norvège où puissent atterrir des avions très rapides.

Autour d'Oslo, les Allemands ont atteint, au Sud-Est, la frontière suédoise.

Dans son ensemble, la situation, à la date du 16 avril au soir, est donc la suivante : les Allemands ont réussi tout d'abord à s'emparer des principaux ports norvégiens, grâce à la surprise obtenue contre un pays en plein état de paix et à des procédés déloyaux. Ils ont pu occuper le Danemark sans coup férir. Mais, en Norvège, tous leurs détachements sont isolés.

A partir du 12, les Alliés ont repris l'initiative des opérations. Un succès naval important a été obtenu à Narvik. Des débarquements sont en cours. Le coup de main hitlérien a échoué, grâce à l'attitude courageuse des Norvégiens.

Dans la mesure où il est possible, dès maintenant, d'envisager, dans son ensemble, la nouvelle manœuvre de Hitler, il semble qu'on puisse porter sur elle le jugement suivant :

Le dictateur du Reich avait à choisir entre deux ordres de décisions : ou bien jouer le tout pour le tout, rechercher immédiatement une victoire décisive et lancer, sur le front Ouest, une offensive de grand style ; ou bien s'engager dans une guerre de longue durée, opérer en vue de satisfaire aux besoins du ravitaillement, engager la lutte contre l'Angleterre pour la réduire à l'impuissance, en détruisant plus ou moins complètement sa marine marchande.

C'est cette dernière solution que le Führer a préférée. Il a saisi, une fois de plus, l'occasion d'assaillir deux nations faibles, nullement préparées à se défendre et surprises en plein état de paix. Il a cru assurer le succès de son agression en ayant recours aux procédés de la plus basse duplicité. Mais l'expérience a révélé dans son plan des erreurs extrêmement graves.

La principale est d'avoir transporté la guerre sur mer, alors que les flottes de guerre alliées avaient, sur la marine allemande, une supériorité incontestable.

Une autre a consisté à escompter les défaillances d'un peuple pacifique et à méconnaître la force du sentiment national, dans un pays libre et habité par une population vigoureuse et attachée à son indépendance.

Hitler a cru faussement qu'il pourrait occuper, sans difficulté, une contrée vaste et d'un parcours difficile, grâce à de médiocres procédés fondés sur la félonie et la trahison.

Enfin, sa dernière faute a été de disperser complètement ses moyens.

On ne sait encore comment tournera cet épisode tumultueux mais on peut affirmer, dès à présent, que le plan hitlérien a avorté.

GÉNÉRAL BROSSÉ,
du cadre de réserve.

LA GUERRE EN EUROPE

LE DRAME SCANDINAVE

Nous voici arrivés à un nouveau tournant de la guerre, avec tout ce que cela peut impliquer dans l'ordre politique et diplomatique autant que dans l'ordre naval et militaire. En présence d'un sévère resserrement du blocus qui avait pour conséquence d'obliger le Reich à vivre sur ses réserves et à faire face à une lutte de longue durée avec des moyens économiques réduits, M. Hitler a été contraint d'abattre son jeu, de transporter les hostilités dans le Nord de l'Europe. Cela, malgré l'intérêt évident qu'il y avait pour lui à éviter toute extension du front de bataille afin de pouvoir vers l'Ouest continuer, à l'abri de la ligne Siegfried, à organiser l'exploitation au seul profit de l'économie de guerre allemande des régions de l'Est et du Sud-Est et à imposer par la menace et la terreur aux petits pays voisins l'obligation de ravitailler l'Allemagne, fût-ce au détriment de leurs propres possibilités d'existence. Menacé de se voir couper sa principale voie de ravitaillement — surtout en minerai de fer suédois — à travers les eaux territoriales de la Norvège et du Danemark ; placé devant la nécessité, s'il voulait persévérer dans sa politique, de rechercher sur le littoral norvégien, par suite de l'échec de la guerre sous-marine et de la guerre de mines, de nouvelles bases d'opérations contre l'Angleterre ; escomptant les ressources des pays scandinaves

pour subvenir pendant quelques mois aux besoins les plus urgents du Reich, le Führer, conseillé par un haut commandement à son entière dévotion ou cédant, en dépit des avis qui lui étaient prodigués, à la pression des politiciens nazis, uniquement préoccupés d'assurer au régime des succès spectaculaires faciles à exploiter pour les foules allemandes, s'est résolu à occuper le Danemark et à envahir la Norvège, ce qui était bien l'entreprise la plus lourde de périls du moment qu'il ne disposait pas de la maîtrise de la mer. On peut considérer que de toutes les erreurs de calcul du chancelier allemand, celle-ci est la plus grave. L'homme du destin allemand, dans sa crainte du blocus, s'est condamné lui-même en commettant un nouveau crime contre deux petits pays incapables de se défendre par leurs moyens propres, mais à qui leur position géographique permet d'être assistés rapidement et efficacement par les Alliés.

*
* *

Au point de départ de ce grand tournant de la guerre, il y eut les décisions prises par le Conseil suprême des Alliés et la déclaration franco-britannique qui en constituait la conclusion. Tandis que l'Allemagne cherchait vainement, au lendemain de l'entrevue du Brenner, à rapprocher l'Italie de la Russie soviétique et à réaliser son projet de « pacte triangulaire », ne fût-ce que dans le but limité de la « protection » du *statu quo* dans le Sud-Est du Continent, la France et l'Angleterre proclamaient qu'elles s'engageaient mutuellement à ne négocier ni conclure d'armistice ou de paix, si ce n'est de leur commun accord, et à ne discuter les termes de la paix qu'après une complète entente entre elles sur les garanties effectives et durables de leur sécurité. La déclaration franco-britannique ajoutait que les deux puissances maintiendraient, après le rétablissement de la paix, leur communauté d'action dans tous les domaines aussi longtemps que cela serait nécessaire pour la sauvegarde de leur sécurité et pour la reconstruction, avec le concours des autres

nations, d'un ordre international « assurant en Europe la liberté des peuples, le respect du droit et le maintien de la paix ». Cette déclaration était un acte des deux gouvernements dont la portée dépassait de beaucoup celle de n'importe quelle entente, de n'importe quelle alliance ; en fait, une véritable communauté franco-britannique était créée pour le temps de paix comme pour le temps de guerre. Cette fois, on a bien dû comprendre à Berlin qu'on ne réussirait pas à dissocier la France d'avec l'Angleterre et que la guerre serait poursuivie avec une énergie toujours accrue jusqu'à ce que les buts proclamés par Londres et Paris fussent atteints.

Dès le 8 avril, on fut fixé sur les décisions prises par le Conseil suprême. Ce jour-là, le Gouvernement français et le Gouvernement britannique notifièrent à la Norvège qu'ils avaient résolu de refuser à l'Allemagne le droit de continuer à utiliser des eaux territoriales neutres ayant pour elle une importance manifeste, et, en particulier, d'empêcher le libre passage à travers les eaux norvégiennes des bâtiments transportant à destination du Reich de la contrebande de guerre, principalement du minerai de fer suédois. En conséquence, l'Angleterre et la France établissaient dans certaines parties des eaux norvégiennes des champs de mines mais en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas empêcher l'accès des bâtiments norvégiens à leurs ports nationaux. C'était là une mesure légitime, la loi internationale ayant toujours reconnu le droit pour un belligérant, lorsque l'ennemi a recours à des pratiques illégales, d'entreprendre toute action appropriée à la situation créée par ces illégalités. La mesure était d'autant plus justifiée que, dans le total des cent cinquante bâtiments neutres coulés et des mille ressortissants neutres tués par les Allemands, la part de la marine marchande et des marins norvégiens était proportionnellement la plus forte et qu'il était inadmissible que l'Allemagne pût continuer à exiger pour son commerce de guerre l'usage complet des eaux territoriales d'un pays neutre dont elle coulait impitoyablement les navires. Le lendemain, 9 avril, on apprenait que le Reich avait fait franchir à ses troupes la frontière du Danemark et que des forces navales allemandes étaient entrées en action à Oslo,

à Bergen, à Trondhjem et même à Narvik, ports dont les soldats allemands débarqués s'emparaient aussitôt.

Berlin a voulu présenter cette action comme une réplique à la pose de mines par l'Angleterre et la France dans les eaux norvégiennes, initiative constituant, à l'en croire, une violation de la neutralité de la Norvège, tandis que l'Allemagne, elle, prétendait agir en vue de « protéger » cette neutralité. Personne n'a été un seul instant dupe d'une aussi grossière tentative de justification d'un acte inexcusable. Il n'y a pas de commune mesure entre la pose de mines par les Alliés dans les eaux norvégiennes, qui est une opération normale de blocus régulièrement notifiée, et l'occupation par l'Allemagne du Danemark et d'une partie du territoire de la Norvège, qui est une brutale opération d'agression, un acte de guerre contre deux petits pays qui avaient tout fait pour ne pas être entraînés dans le conflit européen. En réalité, le Reich a envisagé l'occupation du Danemark, de la Norvège et même de la Suède dès les premières semaines du conflit russo-finlandais, se réservant la Scandinavie dans ce partage du Nord de l'Europe qui était, avec le partage de la Pologne et l'hégémonie sur la région danubienne et les Balkans, un des objets du pacte Hitler-Staline. La vérité est que ce double coup de force allemand était préparé, organisé et déjà en voie d'exécution avant que des champs de mines eussent été établis par les Alliés dans les eaux norvégiennes et que des forces navales et militaires allemandes étaient déjà concentrées à cet effet et transportées dans les ports norvégiens, dont elles s'emparèrent par les procédés familiers aux forbans d'autrefois. Mais M. Hitler n'avait prévu, dans ses calculs, ni la résistance des Norvégiens, ni la riposte foudroyante des Alliés. Notre éminent collaborateur, le général Brossé expose d'autre part à nos lecteurs ce qu'a été, dès les premières heures, l'héroïque résistance de la petite armée norvégienne et les circonstances de cette bataille navale, une des plus vastes de l'histoire, qui s'est étendue depuis le Nord du littoral norvégien jusqu'au Skagerrack et au delà du Kattegat. Non seulement l'Allemagne y a subi en bâtiments de guerre et en transports de troupes des pertes qui l'affaiblissent irrémédiablement, mais l'entreprise hardie des Alliés, minant le lit-

toral norvégien, danois et allemand jusqu'à l'entrée de la Baltique a eu pour effet d'interdire au Reich toute initiative navale utile pour son action militaire et son ravitaillement.

Ces opérations, où la flotte britannique s'est couverte de gloire, ont confirmé la maîtrise absolue des mers par les Alliés et ont par là modifié du tout au tout les conditions générales de la guerre. Il a suffi de la fière attitude du roi Haakon et de l'héroïque résistance du peuple norvégien pour bouleverser entièrement le plan allemand. Si le Danemark, occupé par surprise, n'a pu que s'incliner devant la « protection » qu'on lui imposait l'arme au poing, la Norvège, elle, s'est dressée farouchement pour défendre son indépendance et sa liberté. En répétant le geste de la Belgique de 1914 et de la Finlande de 1939, la Norvège a donné un exemple dont sauront s'inspirer, on veut le croire, tous les peuples libres. La preuve est faite que les possibilités du Reich hitlérien ne sont pas celles que proclame la propagande de M. Gœbbels dans le dessein de terroriser les petites nations et d'assurer à l'Allemagne, par un cynique chantage, de faciles victoires sans avoir à combattre effectivement. La preuve est faite que ceux qui ont établi leur politique sur l'idée de l'invincibilité du IIIe Reich se sont grossièrement trompés. L'effondrement de ces forces navales allemandes dont M. Hitler avait fait un des facteurs essentiels de la puissance de l'Allemagne nouvelle et l'instrument, au même titre que l'armée, de sa politique de violence, de conquête et de domination, en porte témoignage. Le signe de sa défaite inéluctable est là, quels que puissent être les développements nouveaux de la guerre sur mer et sur terre.

*
* *

Il est un enseignement que l'on peut tirer dès à présent des grands événements que nous vivons à cette heure et qui décideront de tout l'avenir de l'Europe et de la civilisation occidentale. Sans l'entente de la France et de l'Angleterre, sans l'union franco-britannique réalisée dans des conditions

sans précédent dans l'histoire pour des fins communes résumant les plus nobles aspirations de deux grands peuples également attachés à tout ce qui fait la dignité humaine, le prodigieux redressement que marque le tournant actuel de la guerre n'eût pas été possible et le monde eût succombé immanquablement à la brutalité de nos ennemis. C'est la plus étroite entente franco-britannique, c'est la communauté morale, politique, militaire, navale, financière et économique de nos deux grandes nations qui aura sauvé le monde entier d'une catastrophe où toute notre civilisation risquait de périr. Et lorsqu'on réfléchit à l'enchaînement des événements au cours des dernières années, on doit reconnaître en toute équité que la diplomatie française a sa large part dans cette œuvre de salut pour tous. C'est elle qui, au milieu des remous parfois si préoccupants de la politique intérieure, a secondé avec efficacité les efforts de tous les ministres des Affaires étrangères qui se sont succédé au Quai d'Orsay, depuis M. Pierre Laval et M. André Tardieu jusqu'à M. Édouard Daladier et M. Paul Reynaud, dans la lourde tâche qui leur incombait de maintenir inflexiblement la continuité de la politique extérieure de la France.

Quel a été le but constant de la politique extérieure française ? Éviter que la France pût être isolée, et cela en prévision même d'une rupture d'équilibre qui paraissait inévitable, à un moment donné, par suite des développements de la politique hitlérienne ; veiller à ce que la France ne fût jamais dans le cas de devoir seule faire face au danger allemand, car personne ne pouvait se tromper de bonne foi sur les intentions du Gouvernement de Berlin. Les démocraties ne faisant pas de guerres préventives, il n'y avait pas d'autre moyen d'endiguer l'impérialisme germanique que de s'assurer l'appui d'une grande puissance, si l'on admet, d'une façon générale, que l'équilibre européen ne peut se concevoir que par la collaboration intime et permanente de deux puissances principales : France-Angleterre, France-Allemagne, ou Angleterre-Allemagne. Entre la France et l'Allemagne, l'entente n'était guère possible, la conception allemande de la coopération aboutissant immanquablement à vassaliser l'associé. On s'est prêté à toutes les possibilités d'accord avec Berlin,

et l'on a bien dû constater que, par sa nature même, la collaboration avec le Reich était incompatible avec toute amitié avec les autres pays. Une entente anglo-allemande n'était pas absolument exclue tant que la Grande-Bretagne n'avait pas pris conscience, elle aussi, de cette vérité. Ce qu'on peut appeler le libéralisme psychologique de l'Angleterre envers le peuple allemand a toujours existé, et les Britanniques ont longtemps vécu sur l'idée qu'il convenait de faire crédit à la « bonne » Allemagne. Il fallait donc rechercher les moyens de dégager et de fixer une politique franco-britannique afin d'être prêt le jour où se produirait la grande crise européenne.

Ce fut une tâche particulièrement ardue et souvent ingrate au milieu de la période la plus agitée de la politique intérieure française. Treize ministres des Affaires étrangères en quelques années — MM. Laval, Tardieu, Herriot, Paul-Boncour, Daladier, Barthou, Laval, Flandin, Delbos, Paul-Boncour, Bonnet, Daladier et Reynaud —; des fluctuations aussi importantes que celles qui marquèrent, en 1932, le passage du cabinet Tardieu au cabinet Herriot et, en 1936, le passage du cabinet Sarraut au Front populaire; à chacun de ces remous, de terribles coups de barre du point de vue idéologique et social qui risquaient d'avoir des répercussions dangereuses sur la politique extérieure de la République, telles furent les circonstances au milieu desquelles il fallut agir. Ce fut le mérite des hommes d'État qui se sont succédé à la direction du Quai d'Orsay d'avoir su s'abstraire de toutes les considérations particulières pour assurer, avec le concours des services diplomatiques, la continuité de la politique extérieure de la France dans le sens de la plus complète entente avec l'Angleterre. Cela n'alla pas sans chocs ni heurts, et il fallut parfois, tout en cherchant à sauvegarder la politique particulière de la France, faire des concessions à la politique collective : c'est ainsi que, lors de la crise éthiopienne, en même temps que Rome nous cherchions à ménager Genève, lieu de réunion franco-britannique. Il fallut aussi, lors de l'avènement du Front populaire, raffermir la foi de l'Angleterre conservatrice envers la France, alors qu'il y avait chez beaucoup d'Anglais — comme de ce côté-ci de la Manche, d'ail-

leurs — une absence de méfiance à l'égard de Hitler, considéré — bien à tort — par certains comme représentant un régime d'ordre. On obtint un crédit d'observation ; mais pour transformer celui-ci en véritable crédit politique, il fallut faire la preuve, pendant la crise espagnole, que même la France du Front populaire savait tenir compte de la nécessité première de sauvegarder en tout état de cause la coopération franco-britannique.

Aujourd'hui, les résultats sont là qui prouvent que la continuité de la politique extérieure de la France a été une réussite complète. La France n'est pas isolée ; elle a, ainsi qu'il le lui fallait, le partenaire le plus fort en Europe, celui qui dispose de la maîtrise des mers. L'union franco-britannique est si totale qu'elle dépasse la collaboration la plus intime des deux pays que l'on ait connue durant l'autre guerre. Il y a un fait diplomatique nouveau tout à fait remarquable : contrairement à ce qui se passe dans les autres ententes et alliances — Allemagne-Russie et Allemagne-Italie — la France et l'Angleterre négocient en commun avec des tierces puissances, contractent les mêmes accords, assument les mêmes charges. Londres et Paris ont négocié ensemble avec la Pologne et la Russie puis avec la Roumanie, la Turquie et la Grèce. L'Allemagne n'a pas de partenaire semblable car la Russie complice affecte la neutralité et, depuis sept mois, l'Italie est demeurée non-belligérante.

La diplomatie franco-britannique a réussi à enlever au Reich des partenaires qu'il espérait s'adjoindre, telle la Turquie, son alliée dans l'autre guerre, qui s'est placée complètement dans le circuit anglo-français par des accords qui, en fait, l'engagent, dans des circonstances déterminées, contre l'Allemagne. On est en droit de se demander quelle a été la part du fait turc dans la non-belligérance italienne et c'est de lui encore que l'on peut rapprocher l'heureuse stabilisation du monde musulman, de Marrakech à Calcutta. Avec l'Espagne, dont on pouvait redouter que la dictature nous fût hostile en cas de conflit européen, la France a, aujourd'hui, des relations normales, comme le prouve le récent accord économique conclu entre les deux pays. Lors de la rupture de l'équilibre dans le Nord de l'Europe, du fait de

la Russie et de l'Allemagne et en vue d'un partage de la Scandinavie, après le partage de la Pologne, c'est la France qui prit l'initiative, à Genève, de la décision qui a mis l'Union Soviétique au ban de la Société des Nations. C'est la France et l'Angleterre qui ont fourni à la Finlande l'aide matérielle la plus importante, et c'est en raison de la préparation de l'assistance militaire franco-britannique au peuple finlandais que Moscou mit brusquement fin aux hostilités par la paix improvisée le 12 mars, alors que la Russie était partie pour tout autre chose que la simple conquête de la Carélie orientale. En ce qui concerne l'Italie, personne ne sait à cette heure comment ses dirigeants disposeront de son destin mais il n'en reste pas moins que pendant sept mois de guerre l'associée de l'Allemagne est demeurée non-belligérante. En ce qui concerne l'Extrême-Orient, encore que le Japon se réclame du pacte antikomintern et que certains de ses intérêts l'inclinent vers l'Allemagne, cependant que la France et l'Angleterre sont fortement occupées en Europe, il n'y a pas eu jusqu'ici rupture d'équilibre et il est juste de noter que les États-Unis, par la seule présence de leur flotte dans le Pacifique, ont rendu aux Alliés un inappréciable service.

Tels sont, en s'en tenant avec rigeur aux faits définitivement acquis, les résultats de la continuité d'une politique extérieure française toute orientée vers l'entente la plus confiante et la plus intime avec l'Angleterre. Cette politique, il faut y insister, a donné à la France, quand le péril est venu, le partenaire le plus fort et le plus sûr en Europe. Toute sa justification est là car elle porte en elle la certitude d'une victoire qui sera celle de tous les hommes libres et de tous les peuples de bonne volonté.

ROLAND DE MARÈS

TABLEAUX DE PARIS

Le Cardinal. — On reprochait à une dame, qui avait eu l'honneur d'être reçue par monseigneur Verdier, en compagnie d'une ou d'autres personnes fort généreusement occupées d'une œuvre et que l'on interrogeait sur l'archevêque de Paris, d'avoir répondu : « Il a d'admirables yeux auvergnats, grands ouverts — comme les mains ! »

Peut-être ne reproduisait-on, d'un trait si schématique, ce qui avait été dit, que pour frapper, en faisant un mot au lieu d'un portrait. Il est admis que souvent des croquis sont plus frappants que de grandes effigies trop longuement étudiées, si elles ne sont de Vélasquez, de Philippe de Champaigne, de Van Dyck ou de quelques autres.

Monseigneur Verdier, qui avait de grands yeux bruns, comme un peu atténués dans leur intensité par les veilles, donnait à ceux qui l'approchaient une rare impression de bonté, de bénéficence absolue, je dirais peut-être qu'on l'eût presque trop escomptée, cette longanimité. Mais de même qu'un roc est un roc, l'homme charitable et bon n'a point de dureté dans le cœur. Ce colosse d'altruisme — et de détachement personnel des choses de ce monde — offrait l'apparence d'un de ces chênes depuis longtemps centenaires, auprès desquels on n'éprouve même plus le sentiment de la durée du temps. Il semblait qu'il fût présent pour toujours et représentât sans une faille les vertus de la Foi et les devoirs, les

responsabilités d'une situation religieuse immense. Mais, loin de paraître accablé de ce qui eût écrasé tout autre en des temps si troublés, il se refusait à considérer les difficultés et qu'il fût surchargé de tâches accablantes. Après un frugal repas du soir, il remettait au lendemain de les poursuivre, pour s'étendre entre les bras de Dieu et s'endormir — ce qu'il faisait tôt.

Eût-il entrepris de construire tant d'églises, jusque dans les banlieues les plus éloignées des pratiques de la Foi, en pleine période de Front populaire, s'il n'avait possédé cette imagination et cette confiance dans les fins de Dieu qui donne parfois apparence de naïveté aux courages les mieux trempés?

En visitant ces fameux « chantiers du Cardinal » qui créaient des foyers spirituels, certes, mais faisaient vivre aussi un peuple considérable d'ouvriers, jamais il ne lui vint à l'esprit que sa présence n'y serait pas accueillie par des témoignages de *gentillesse* — c'est un mot qu'il aimait à employer.

Cette « gentillesse » venait au-devant de lui, en effet, où qu'il se présentât. Il nous est permis de nous demander aujourd'hui, cependant, si elle n'émanait pas de sa personne d'abord pour retenir les gens accourus, les charmer et revenir ainsi à lui, comme le reflet d'une clarté aux astres qui l'ont répandue. Ces mères qui lui tendaient spontanément leurs petits, sans proférer ni demande ni souhait mais dont le visage rougissait de tendresse quand il les avait bénis, suffisaient à lui enlever fatigue et soucis devant ces échafaudages et ces « compagnons » affairés.

La grande bouche aux lèvres épaisses, les yeux bruns souriaient. Et l'archevêque caressait les enfants et, se retournant, les faisait admirer par ceux et celles qui ne pouvaient en offrir à ses bénédictions. Autour de lui le cercle s'épaississait, sans qu'il parût y prendre garde ni se soucier que le protocole en usage pour de tels déplacements fût respecté. C'est la beauté des foules qu'une telle présence les réconforte et qu'autour d'elle un pouvoir, qui remonte bien au delà de ceux que nos civilisations s'avisèrent de créer, règne à l'instant, sans officieux ni milice.

Il levait légèrement ses lourdes épaules si on lui parlait d'adversaires probables. A la vérité, comment et où les eût-il

désignés? Il ne semblait pas qu'il pût parvenir à formuler de comparaison entre les hommes, pour la seule raison qu'il ne désespérait jamais de les ramener à lui.

Cet homme d'une si grande simplicité, ce sulpicien, — d'une foi si profonde toute pénétrée d'une des vertus fondamentales du christianisme, la Charité, — évoquait bien moins saint François d'Assise, qui se mortifie dans la solitude et la compagnie des oiseaux, que le rude saint Vincent de Paul, qui va frapper aux portes, les ouvre et demande, non pour sa subsistance, mais pour la tourbe qui le suit et qui se sent déjà réchauffée et presque nourrie, avant d'avoir rien obtenu.

J'entendis parfois critiquer, par des gens qui, d'ailleurs, ne le connaissaient point, la simplicité avec laquelle il concevait son rôle et le désir qu'il témoignait constamment de s'évader de petites observances qui s'accommodaient mal avec son énergie et sa simplicité, dans une volonté inébranlable de ralliement de toutes les forces actives. Cette ardeur, cette sérénité, c'était la part de sainteté qui lui avait été départie et dont le rayonnement sur le peuple allait à l'extrême du pouvoir personnel. Ce regard qui avait contemplé dès l'enfance les grandes lignes calmes des monts de l'Auvergne et de l'Aveyron, ces grands yeux bruns, qui marquaient tant de bonté, voyaient tout. Mais ils ne découvraient pas toutes choses avec les yeux. Le cardinal savait aussi, sans en rien dire, tout ce qu'on ne lui avait pas appris et il ne voyait pas seulement ce qu'on désirait qu'il vît mais ailleurs et partout, au-dessus et au-dessous de lui.

Il n'avait point suivi de carrière épiscopale, si l'on peut dire, et il le reconnaissait lorsqu'il évoquait son élévation : le pape (il disait *Sa Sainteté)* était venu le prendre bien à l'improviste, à l'âge de soixante-six ans, dans l'obscurité, parmi ses « chers sulpiciens ». Aussi s'intéressait-il toujours bien davantage à ce qui était au fond des cœurs et à la nécessité de les former plutôt qu'à des cérémonies dont il savait utile de maintenir les traditions mais dans lesquelles il s'efforçait de demeurer en arrière, si l'on peut dire, de l'éclat qu'il leur ajoutait par sa présence.

Toutes mes impressions se sont formées au cours d'une dizaine d'années. Un jour, j'avais été retrouver monseigneur

Verdier à l'archevêché car nous devions nous rendre près de la place d'Italie et visiter un groupement auquel il s'intéressait tout particulièrement et que critiquaient à tort certains ultramontains, qui le prétendaient de tendance socialiste : les J.O.C. *(Jeunesse ouvrière chrétienne)*, les *Jocistes*. Ses occupations si nombreuses l'avaient empêché, depuis plusieurs mois, de venir voir les hommes éminents et dévoués qui dirigeaient dans le diocèse ces formations. Des changements prévus avaient été réalisés dans l'aménagement de l'immeuble. C'est là que je vis s'affirmer ce don, déjà pressenti, d'une personnalité non pas à demi terrestre mais qui avait parfaitement, ainsi qu'il est dit communément : « les pieds par terre » et possédait la faculté de *voir*, sans laquelle nul ne saurait rien entreprendre de durable, comme celle d'*entendre*, qui a fait les grands capitaines, les chefs, les poètes — et les saints.

Rien ne demeura indifférent à Son Éminence pendant la visite. Il regarda les livres dans la bibliothèque, les documents journaliers, les chambres, la chapelle. Il ne paraissait être pour quoi que ce fût dans cette organisation. Mais au retour, dans la voiture, je compris combien ses vues allaient tout simplement au delà du prévu et même du prévisible, — sans doute comme ses grands prédécesseurs qui ont si longtemps contribué à agglomérer la France et à la maintenir unie, au voisinage de peuples morcelés. Les buts n'avaient point changé. Les prédécesseurs étaient les pasteurs de terriens. Sous la pourpre, il demeurait de la terre — et de la meilleure — aux semelles de ce prélat, dont aucune distinction, aucun éloge ne semblait traverser l'invisible armature que la Foi et les ans avaient tissée à sa taille. Comme tant d'autres, il ne décrivait pas avec une aimable facilité les choses réalisables mais il parlait de choses faites.

C'était au printemps, je crois ; en tout cas je ne sais comment j'évoquai le voyage de saint Louis à travers la France jusqu'à Aigues-Mortes, où il devait s'embarquer. J'avais vu s'éclairer le visage du prélat quand je lui racontais le repas frugal pris par le roi avant d'atteindre Vézelay et qui commençait par une assiette de cerises.

Le cardinal ne concevait que la simplicité ; aussi le naturel

et le surnaturel lui devenaient-ils pareillement familiers. On ne le voyait pas lever les yeux quand il prononçait le nom de Dieu mais plutôt les abaisser vers la terre, gravement. Il élevait une centaine de dômes et de clochers vers la nue mais c'est sur la terre qu'il demeurait, parmi les hommes, à la tête des foules, des malheureux, auxquels il souriait d'abord. Nous allâmes visiter une chapelle, aménagée à l'extrémité d'une péniche, qu'un prêtre dévoué aux mariniers avait fait venir à Paris sur les conseils de sa bienfaitrice, lady Philipps, alors ambassadrice d'Angleterre à Paris. La bibliothèque, le réfectoire, l'archevêque s'y assit, s'y intéressa ; le dimanche suivant, il y vint célébrer la messe, accompagné de deux vicaires et avec toute la pompe requise. Parfois, un remorqueur traînant ses chalands agitait l'eau et balançait l'autel et l'assistance. Une certaine somme avait été recueillie par celui qui avait trouvé ce moyen de venir en aide aux mariniers, épars, au nombre de plusieurs milliers, sur les rivières et les canaux de France. Où est, depuis la guerre, cette péniche que monseigneur Verdier avait tenu à consacrer en y célébrant lui-même l'office un dimanche matin ?

Un jour où nous avions échangé quelques mots sur l'importance que prenait pour moi une grande étendue de ciel étoilé, dans les pays plus favorisés que le nôtre par la température des nuits, il me regarda sans sourire.

— Oui, dit-il avec gravité, c'est un spectacle splendide, c'est un prodige que les vivants doivent contempler comme l'ouvrage peut-être le plus parfait de Dieu... mais...

Il s'était arrêté, il ne termina point la phrase commencée... Pourtant, il dit un peu plus tard :

— Il ne faut pas trop longtemps rêver en regardant les étoiles... Les Anciens leur ont donné des noms que les savants et les poètes leur ont conservés...

Et puis, comme si, décidément, il redoutait cette trop longue contemplation des étoiles, de ces païennes que j'avais louées et qui avaient gardé leurs noms anciens :

— Elles servent aux navigateurs... Jamais je n'ai eu tant de loisir pour les admirer que pendant mon voyage en Argentine, lorsque Sa Sainteté...

La phrase ne fut pas terminée. Le cardinal évoquait le sou-

venir de ce séjour à Buenos-Aires où il avait été reçu avec tant d'honneurs, comme légat du pape. Mais peut-être se refusait-il, cet homme d'action, le mol enchantement que procurent le récit des voyages passés et leurs visions évanouies?

Une autre phrase de lui, qui marque bien la face réelle de ce personnage d'une espèce si rare en son temps :

— ... La misère humaine est toujours là...

Et d'une voix changée :

— ... On dit qu'elle n'est pas souvent belle à voir ; je ne m'en suis jamais aperçu...

Et encore :

— *Tout le monde est si bon pour moi...* Le monde est meilleur qu'on ne croit mais il faut aller jusqu'à lui... Si vous saviez tout ce que je reçois, — sans demander !

Comment ne point se sentir bien petit, bien faible, chimérique, malade, auprès de cet homme si grand, si large d'épaules, qui remuait si peu, parlait sans éclats, qui s'émerveillait de la bonté du monde et qui était, d'ailleurs, parvenu à créer plus d'églises que jamais cardinal de Paris n'en éleva ?

Rue Barbet-de-Jouy, chez lui, même simplicité, même candide douceur dans la volonté de ne point faire de choix entre les pieux présents, les *souvenirs* qui lui étaient offerts.

Il avait une réelle prédilection pour la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre. Je ne sais pas si, au fond de l'âme, dans le secret inavoué à soi-même des vœux irréalisés, il n'eût pas préféré d'y dormir son dernier sommeil. Pourtant, il chérissait Notre-Dame et le spectacle de la *Passion* représenté sur le parvis pour un peuple innombrable, en des années si apparemment hostiles à de telles manifestations, l'avait rempli de joie.

Il était digne d'être observé par Balzac. On regrette que ni Puget ni Houdon ni Rodin n'aient été à même de fixer ses traits. On le regrette comme un très grand ami et, après avoir considéré son passage à la tête du clergé de Paris, on éprouve soudain une admiration particulière en découvrant mieux combien il était grand, combien le geste du pape Pie XI fut providentiel et combien nous devons regretter la mort prématurée de ce grand pèlerin de l'Église, de ce prélat qui avait

l'ardeur d'un Croisé, la divine simplicité d'un curé de campagne et la sérénité des créateurs et des grands chefs.

Le Kaléidoscope. — Il pleut et, par instants, le soleil vient déposer des brassées de rayons sur la campagne qui verdoie ; mais de nouveaux nuages accourent, sombres et gris, venus de l'Océan, sur cet horizon déjà angevin. Réunion nombreuse dans une grande maison familiale où afflue momentanément la jeunesse, des permissionnaires joyeux, de jeunes filles. Celles-ci deviennent facilement très élégantes depuis que les couturiers ont compris que la ligne importe surtout et qu'on doit employer avec discrétion l'ornement ; en réalité, pour les jeunes filles surtout, il ne compte pas. Société presque exclusivement parisienne, où se mêlent trois générations dans cette joyeuse animation, hélas ! temporaire car, dès demain les premiers départs vont disperser ceux qu'il a fallu bien des circonstances et beaucoup de volonté pour réunir.

Les succès des marines alliées en Norvège donnent une animation particulière à cette heure d'après-midi, pendant laquelle les hôtes sont encore rassemblés à cause des averses. Dans un angle du grand salon, près d'une table ronde couverte d'un grand tapis de velours beige, un phonographe, autour duquel sont rassemblés des êtres d'âges bien différents, fait entendre la voix d'Yvonne Georges, dans une chanson célèbre, il y a déjà quinze ans... *Pars !* Un silence général s'est fait tout à coup, qui permet d'entendre les gouttes d'une nouvelle averse frappant les carreaux.

Pars ! sans te retourner.
Pars, sans te souvenir.
Ni mes baisers ni mes étreintes
Dans ton cœur n'ont laissé d'empreinte...
Pars, sans un mot d'adieu... Pars !

La voix — une voix d'outre-tombe, car Yvonne Georges est morte depuis dix ans, ou bien près — son accent déchirant ont répandu dans la vaste pièce, soudain, l'angoisse... *Pars !*

Hélas ! ils vont repartir, jeunes filles, jeunes femmes, lycéens, permissionnaires. Cette grande famille va se trouver dispersée de nouveau. Pour combien de semaines, de mois !... Quels périls menacent ces fronts tout à l'heure si joyeux !

— Comme cette femme devait être émouvante à entendre ! — Je ne l'ai jamais entendue. — Et vous ? — Non. — Elle est morte ? — Oui, très vite, brûlée par la vie... — J'ignorais jusqu'à son nom. — Pour moi, elle évoque bien des souvenirs. — Évidemment, vous étiez encore très jeune. — Bien entendu. — 1925 ? — Oui, *Pars* doit dater à peu près de cette année. — C'étaient les beaux jours de Mistinguett, n'est-ce pas ? — Une époque tout de même peu intéressante. — Sait-on jamais ?... — La véritable physionomie d'un temps ne se crée pas tout de suite. Le temps qu'on vit, on ne l'aperçoit que par fragments, comme les morceaux de verre de couleur rassemblés dans un kaléïdoscope. Ce sont toujours les mêmes, seulement, il suffit que vous remuiez à peine le rouleau au fond duquel se trouvent confondus ces fragments pour que vous obteniez une rosace toute différente de forme et de couleurs de celle qui vient de passer devant votre œil... — Je ne sais pas ce que c'est qu'un kaléïdoscope. — Les enfants en possédaient encore, vers 1890... — J'en ai acheté un magnifique, à Rome, dans un bazar, voilà cinq ans. — Au fond, nous savons des choses nouvelles et, les autres, nous les ignorons de plus en plus. — A quoi bon le kaléïdos... (comment dites-vous ?)... quand on a le cinéma. — Évidemment... Mais le kaléïdoscope offrait un plaisir fugitif, solitaire. Le mouvement que vous faisiez pour faire admirer à votre voisine la combinaison qui créait une nouvelle rose de Chartres, au fond du rouleau, s'était déjà désagrégée. — Cela n'apprenait rien. — Oui mais faisait rêver. — Je préfère la T.S.F. — Le phono, il faut changer les disques. — Mais ils conservent encore quelque chose. La T.S.F. ne laisse rien. C'est un courant d'air de mots ou de sons. — Enfin, j'aime mieux vivre à présent qu'après l'autre guerre. — La jeunesse doit toujours aimer et vivre passionnément son propre temps. Il laisse des souvenirs. — Mais, entre la guerre de 1914 et celle-ci, de 1919 à 1939, il ne s'est presque rien passé. — Vraiment !

— Presque rien passé ! Petits malheureux... Presque rien

passé !... Mais je suis étranglé par tout ce qui s'est passé et qui me monte à la gorge... — Oh ! voyons, il ne s'est point passé tant de choses, mon ami... — Il n'y a guère eu de gens nouveaux... — De faits saillants... — C'est vous, une personne raisonnable, qui vous êtes mariée à la fin de l'Autre guerre, qui dites çà ?... — Elle a raison... — Odile a tort, il s'est passé immensément de choses, dans tous les genres, dans le petit et dans le grand... Seulement... — Seulement ? — Tout va trop vite, que voulez-vous... Ah ! ceux qui auront écrit leur journal, pendant ces vingt années-là... — Écrire son journal, voilà qui date d'avant la Révolution... mettons, la Révolution de 48...

— Tenez, puisqu'il pleut, je vais vous proposer un jeu, un jeu d'une demi-heure. Je sais qu'il ne faut pas vous demander davantage, du moment qu'il ne s'agit ni de bridge ni de back-gammon. Je vais vous distribuer à tous une feuille de papier ou plusieurs feuilles. Vous les plierez par le milieu, dans le sens de la longueur, de manière à tracer deux colonnes semblables pour y écrire, hommes ou événements, femmes ou plaisirs, catastrophes ou distractions quelconques qui ont marqué pendant ces vingt années. — Oh ! ce sera vite fait ! — Vous ne vous presserez pas trop, réfléchissez bien... Vous allez être surpris, vous-même, je vous préviens. — Mais non ? — Les moins de trente ans ? — Vous ? — Voilà le soleil, prenez vos autos... Les autres ont la T.S.F., le billard...

Distribution de feuilles de papier, de crayons ; certains ont leur stylo, même des dames, dans leur sac ou leur « boîte » d'or.

Une heure et demie plus tard, le thé est servi sans que personne se soit dérangé. Plus tard, de toutes les colonnes écrites, sur lesquelles se sont retrouvées fréquemment les mêmes citations, nous avons dressé cette liste qui, lue après le dîner aux « moins de vingt ans » et aux autres, prouve combien les vingt dernières années, *dans tous les genres*, rappelons-le bien, forment un ensemble surprenant et qui offre une diversité particulière, sans doute unique.

Bien entendu, pour cette douzaine de listes confondues en une seule, aucun livre, revue ou journal ne devait être consulté. La mémoire seule devait collaborer. Là était l'intérêt. La

chronologie n'a pas été rétablie car les événements ne se présentent pas à l'esprit dans l'ordre où ils se sont déroulés et ce travail enlèverait toute spontanéité à ce qui fut un passe-temps. Mais d'autres peuvent tenter l'expérience et faire une moisson toute différente par maints détails. Cette « distraction » d'un jour de pluie doit permettre à beaucoup d'entre nous de sortir de la brume dans laquelle ils s'effaçaient des souvenirs encore bien proches et dont le relief mérite de saillir longtemps dans notre mémoire.

Je me suis aperçu que nous devrions, pour ce qui nous fut strictement personnel, accomplir un travail analogue et notre surprise ne serait pas moins vive de constater combien de carrefours et d'obstacles se présentent à nous et, peut-être, si retirés que nous vivions, combien d'êtres ont surgi devant nous, particuliers et nouveaux, combien de faits se présentèrent dont nous n'avons probablement point tiré tout le parti qu'il était en notre pouvoir d'exploiter !

Mais voici cette liste faite d'une douzaine d'autres, dont les noms et les faits qui se répétaient ont été expurgés.

M. Clemenceau annonce l'armistice, après plus de quatre ans de guerre. — Le soir de l'armistice dans Paris, Londres et toutes les villes des pays alliés. — Défilé des armées alliées sous l'Arc de Triomphe. — Revue Gaby Deslys. — M. Wilson vient en France. — M. Paul Deschanel, président de la République.

Chute du Cabinet Clemenceau. — Cabinet Millerand. — Van Dongen (portraits). — Le jazz. Le tango argentin. — Mademoiselle Chanel a renouvelé la mode et coupé les cheveux à ses clientes préférées. — Douglas Fairbanks, gentleman acrobate au cinéma. Charlot. — Thé tenu par les premières dames russes réfugiées, Faubourg Saint-Honoré ; chants, vente de manteaux de zibeline, excellent thé. — Bals musette à la mode dans les mauvais quartiers. — Maurice Chevalier et Mistinguett au Casino de Paris. — *Charleston*. — Marie Laurencin. — Utrillo. — Raquel Meller. *La Violetera*. — M. Deschanel tombe d'un train présidentiel. — M. Deschanel se jette à Rambouillet dans une pièce d'eau.

M. Millerand, président de la République. — La reine Marie

de Roumanie vient à Paris. — *Un Jardin sur l'Oronte.* — Guerre du Riff. — Disgrâce du maréchal Lyautey, au Maroc. — La flamme est allumée sous l'Arc de Triomphe. — Succès au cinéma de Rudolph Valentino. — M. Millerand quitte l'Élysée. — Succès des romances chantées par Yvonne Georges : *Pars! Chansons de matelots.* — Saint-Tropez (Deauville de la peinture moderne). — Soirées du *Jockey*, à Montparnasse. — Picasso, Léger, Gromaire.

M. Doumergue, président de la République. — Succès de l'Exposition des Arts décoratifs, sur l'Esplanade des Invalides et les quais voisins. — Romans de M. François Mauriac. — Montherlant devant la Porte Dorée. — Côte d'Azur l'été. — Juan-les-Pins. — Lénine. — Art nègre. — Bals des *Petits Lits blancs*, à l'Opéra. — Les *Revellers*. — Folie des disques américains. — Le cinéma parlant. — Greta Garbo. — L'*Ange bleu* : Marlène Dietrich. — Pagnol. — *Topaze.* — Mises en scène de Charrell.

Mussolini à Rome. — Cabinet Tardieu. — Barbette, sur un trapèze, au Casino de Paris. — *Ta Bouche*, opérette. — *La Prisonnière*, de M. Bourdet. — M. Briand, artisan de la paix qui prépare la guerre. — Ligne Maginot. — Élections du Cartel. — Arrivée d'Hitler au pouvoir. — Gouvernement de M. Herriot. — Derain. — Paul Morand. — Le *Train bleu*. — Les premiers sports d'hiver. — Marcel Proust. — Gloire posthume d'Apollinaire s'éveille. — Mustapha Kemal édifie Ankara. — Autos décapotables. — Deauville redevenu à la mode. — Citroën fait écrire son nom en lettres de fumée, d'un avion, sur le ciel de Paris. — Vente Degas. — Arrivée Lindbergh, au Bourget, soir de mai. — Montparnasse et l'invasion des peintres étrangers. — Génies de moins de vingt ans. — Bals Etienne de Beaumont, à l'Opéra et rue Masseran. — Ministère Sarraut. — Cocteau. — Prodigieux développement de la T.S.F. — Jean Giraudoux, à la Comédie des Champs-Élysées. — Voyages au Maroc. — Marrakech est découvert par ceux qui croient toujours être les premiers à découvrir quelque chose.

Exposition Coloniale à Vincennes. — Les chantiers du cardinal Verdier. — La République proclamée en Espagne. — Staline. — Primo de Riveira. — Dunoyer de Segonzac. —

Reliures de Legrain. — Paul Valéry. — Coste. — Les vitamines. — L'*Opéra de 4 Sous*. — Saint-Tropez. — Livres de Ludwig. — Vogue de Médrano. — Débuts de madame Cécile Sorel au Casino de Paris. — *Candide*. — *Gringoire*. — Célébrité de madame Colette. — Saint-Tropez, devenu La Mecque des peintres scandinaves, américains et tchécoslovaques. — Cocktails remplacent thés chez dames « dans le train ». — Hostelleries. — Bars tenus par d'anciens athlètes ou des demoiselles retraitées. — *Paris-Soir*. — Sports au Parc des Princes. — Robes courtes devenues longues. — Abandon de la Ruhr. — Ministère Poincaré. — Dévaluation. — Découverte pour l'épargnant français de la Livre et du Dollar. — Croisières à Bali. — Le peintre Dali. — A l'Orangerie, expositions Manet, Cézanne, Renoir. — *Lady Chatterley*. — Smoking for ever. — Chambres-cellules, peintes à la chaux. — Femmes aviatrices. — Les « Ensembliers » sévissent : ils exposent. — Intérieurs modernes calqués les uns sur les autres. — Le *Zeppelin*. — Locarno. — La Société des Nations. — Attrait des assemblées de Genève sur quelques dames. — Enterrement d'Anatole France. — Gary Cooper. — Foch aux Invalides. — M. Pierre Laval à Rome. — Mermoz traverse l'Atlantique. — Einstein en Amérique. — La Zone rouge. — Les Champs-Élysées, boulevard des expatriés. — Stawisky. — Affaire Prince. — Le Front Populaire monte les Champs-Élysées, poings levés. — Le 6 février.

Retour de M. Doumergue. — Paris-Saïgon, en avion. — Les hormones. — Mort de la comtesse de Noailles. — La *Passion* représentée sur le parvis de Notre-Dame. — La hausse des Impressionnistes. — Paul Claudel. — André Gide revient de Moscou, désillusionné. — Le *Queen Mary* reprend le ruban bleu, que regagne le *Paris*. — Guerre d'Abyssinie. — Les sanctions. — Le chancelier Dollfuss. — M. Daladier se rend en Corse, à Tunis et Alger. — Munich. — M. Chamberlain. — Exode des Parisiens qui emportent des matelas et des cages remplies d'oiseaux. — Annexion de l'Autriche. — Occupation de la Tchécoslovaquie, sans un coup de feu. — Madame Schiaparelli crée des modes nouvelles. — Mrs Daisy Fellowes les impose. — Révolution à Barcelone. — Révolution en Espagne. — Franco. — Mort de Gabriel d'Annunzio. — Funérailles

du roi George V. — Mrs Wallis Simpson. — Abdication du roi Édouard VIII. — Exposition 1937 achevée en août. — Visite des souverains anglais à Paris. — Le maréchal Pétain, ambassadeur à Madrid. — Fêtes et jeunesse de lady Mendl.

Quelle liste merveilleuse on dresserait, sans doute, rien qu'en rectifiant de nombreuses, d'innombrables omissions ! Mais soyons d'avance assurés qu'un avocat et un peintre, un commerçant et un politicien ne feraient point, ne dresseront jamais des tableaux identiques. Je vois tout ce qui peut manquer à cette liste et j'y aurais voulu ajouter des noms. Mais ce serait tricher.

Notre désir étant de respecter l'imprévu offert par la succession des faits, tels qu'ils se présentaient à l'esprit, ce dimanche où une dizaine de personnes se trouvaient réunies, le lecteur ne manquera pas de remarquer que certains rapprochements offrent par leur contraste un « effet » involontairement réalisé. Il rectifiera de lui-même l'ordonnance, il assignera des dates. Il ajoutera des événements et des noms. Mais c'est un jeu qui peut être repris et qui laisse dans l'esprit une impression analogue à celle que nous éprouverions au cinéma devant un nombre d'actualités disparates, offertes avec une précipitation qui — faut-il dire : *hélas?* — nous semble bien être devenue celle de la vie.

ALBERT FLAMENT

SUR LA POÉSIE FRANÇAISE

L'ANTHOLOGIE poétique, précédée d'une importante *Introduction à la poésie française*, que M. Thierry Maulnier a publiée l'été dernier aux éditions Gallimard, est venue en temps fort opportun s'adjoindre, et en bien des points s'opposer, à toute une série d'essais antérieurs sur l'essence de la poésie et sur la tradition poétique française ; je songe au livre de Marcel Raymond, que l'on vient enfin de rééditer, à ceux de Jean Cassou, de Rolland de Renéville, de Jacques et Raïssa Maritain, de Marcel De Corte, de Benjamin Fondane. Tous ces essais, mais singulièrement celui de M. Maulnier et le choix d'« illustrations poétiques » qui le suit, auront aidé maints lecteurs à se faire une connaissance plus claire du patrimoine spirituel de leur pays en un moment où il est utile de le définir : pour le défendre en pleine conscience, et aussi pour offrir au reste du monde, qui le souhaite, une nette image de la France. Ce ne sont pas seulement les richesses de son passé qu'il importe de dénombrer, mais, en les méditant aujourd'hui, c'est leur vie actuelle, leur rayonnement présent, leur portée universelle qu'il faut mesurer à nouveau. Le discours de M. Thierry Maulnier jette une très vive lumière sur les aspects les plus rares, sur les œuvres les plus difficiles et les intentions les plus secrètes d'une certaine lignée de poètes, en dehors de laquelle le brillant auteur de cet essai ne reconnaît droit de cité à aucune autre sorte de poésie. C'est dire dès l'abord que sa présentation du trésor poétique de la France est aussi féconde dans l'éloge que dangereusement exclusive dans ses ostracismes : de tout le moyen âge, Villon seul subsiste, et entre Racine et Maurras il n'est guère que Nerval qui trouve grâce.

M. Maulnier, qui est un excellent écrivain et qui, naguère, dans un livre sur Racine, a développé avec habileté les paradoxes lancés

en quelques pages célèbres par M. Giraudoux, s'est amusé à écrire les trois parties de son « Introduction » successivement dans le ton et le style de Valéry, Giraudoux et Maurras. Les explications valéryennes du début sont les plus incontestables et renferment de belles définitions de la poésie, d'une certaine poésie, où rien n'est laissé à la spontanéité, où tout se ramène à une question de langage. La poésie, pense M. Maulnier, est cette opération par laquelle le langage, dépassant son utilité explicative, se charge d'un pouvoir imprévu et devient « communicable, par le nombre et par le chant, là même où la signification des mots s'évanouit ». Ceci pourrait être la formule d'un art tout extérieur, tout verbal. Mais M. Maulnier, heureusement, approfondit cette vue et, lui donnant un fondement magique, se montre fidèle aux ambitions de cette *Poésie scientifique du XVIe siècle*, à laquelle M. Albert-Marie Schmidt vient justement de consacrer un beau livre. En effet, si le langage, arraché à l'usage courant de « la tribu », prend un sens plus pur, — ainsi que le souhaitait Mallarmé, — c'est que, par nature, il est capable de saisir l'ineffable et de lui ressembler ; c'est qu'il y a en lui « une correspondance incantatoire au monde ». Lorsqu'un poète suffisamment doué et suffisamment attentif les manie, les mots sont, ou peuvent être, de véritables figures, des signes exprimant ce que nulle autre connaissance ne nous révèle : la structure secrète de notre univers et le sens de notre être.

Cette conception de la poésie, qui met tout l'accent sur l'éveil de l'esprit, va à l'encontre des tentatives qui, depuis le romantisme et jusqu'à nos jours, ont imaginé le poète comme un sourcier des trésors intérieurs, un explorateur de l'inconscient et, plutôt qu'un « esprit » impersonnel et lucide, comme une âme appelée à la poésie par une urgente vocation. Selon M. Maulnier, le mystère n'est ni dans l'homme ni dans son rêve ou ses émois ; il est donné et en même temps tenu secret dans le seul langage des humains, et c'est de là qu'il faut le faire jaillir par un labeur qui ne saurait être que conscient et rigoureux. La création poétique ne consiste donc pas à découvrir dans tout leur désordre les contenus de l'âme profonde, montés au jour à la faveur de quelque « enthousiasme », mais bien à les métamorphoser, à « les *détruire* dans un travail de métamorphose ».

Cette ambition est noble, et il est fort utile d'opposer à l'idolâtrie du spontané la nécessité pour la poésie de tendre à une forme ; mais comment ne pas apercevoir ici une sorte d'ascétisme assez singulier, ayant sa fin en soi-même, et un espoir très caractérisé d'atteindre à une prise sur le pur monde spirituel par la négation et la destruction de tout ce qui appartient au monde du concret ? La réalité des choses, comme la réalité des sentiments et des rêves, est considérée comme une matière lourde, dont l'anéantissement seul peut introduire l'esprit

dans la clarté. Sans doute est-ce ce vœu, si mallarméen, d'appréhender l'absolu au terme d'une série d'actes destructeurs, qui charge le style même de M. Maulnier de tournures négatives. Aucune place n'est laissée à une poésie qui serait simplement un chant, qui prêterait une voix à la constante rêverie de l'âme cachée ou qui tenterait d'évoquer dans toute leur présence, à la fois vivante et transfigurée, les spectacles de la terre. La poésie qui est ici admise pour telle, langage infaillible, savamment obtenu, où la moindre irrégularité serait une faute et ruinerait l'incantation, exclut cette quête tâtonnante de certains poètes, pour lesquels l'expression, même amenée à son plus parfait achèvement, demeure toujours approximative ; car, à leurs yeux, elle ne peut que suggérer, que faire allusion et évoquer tant bien que mal, par illuminations progressives, une vision intérieure très réelle mais ineffable en son essence dernière. A vrai dire, il y a dans le cas de M. Maulnier plus de survivances romantiques qu'il ne pense sans doute, et un angélisme, une méconnaissance de notre nature terrestre, qui sont dans la plus authentique descendance du siècle dernier.

Certes, ses austères définitions éclairent une tradition qu'il a le droit de préférer à toute autre. Mais son anthologie et son discours montrent assez qu'en se donnant ces principes pour rassembler et juger les trésors de la poésie française, il aboutit forcément à y commettre d'inquiétants ravages. Il vaut la peine de l'entendre dans ses fureurs d'ange exterminateur :

« La patrie de la poésie française est moins la France que la littérature... L'impuissance de la poésie française à donner une figure poétique à la France n'a d'égale que l'impuissance des sources, des maisons, des arbres, du ciel français à engendrer une poésie... Le christianisme n'est pas assez littéraire, aux yeux des poètes français, pour trouver sa place dans un univers poétique qui va chercher bien au delà du christianisme ses conventions, ses mots de passe, la chair même et le sang des êtres qui le peuplent... La poésie française constitue la plus littéraire de toutes les activités littéraires... Le poète français n'est chez lui que parmi le peuple des thèmes... »

Le paradoxe est soutenu avec une cohérence qui dissimule mal sa gratuité et sa faiblesse. Il me paraît pécher par une méconnaissance voulue, systématique, de tout ce qui fait de la France autre chose que la continuatrice de la latinité tardive. La vitalité française, la poésie de la vie française (il faut vivre longtemps hors de France pour la connaître par la nostalgie qu'elle vous laisse), le métal particulier des âmes françaises, je doute qu'il en faille nier à ce point l'existence ou n'en chercher les manifestations que dans cette tradition littéraire d'origine toute romaine qui prétend ici à une hégémonie injustifiée. La christianisation des âmes, plus profonde en ce pays qu'en aucun

autre, le constant affleurement à la culture de gens encore tout liés à leur souche terrienne, la sûreté inaliénable des réflexes du sentiment perpétuent chez le Français des origines autres que méditerranéennes. Ses caractères dominants me semblent être une très grande gravité spirituelle (dont M. Maulnier parle très bien), un attachement au sol qui est la condition même d'une exceptionnelle liberté d'aventure donnée à l'esprit, et enfin une imagination directement appliquée à la vie qu'elle ne peut si bien « inventer » que parce qu'elle la connaît dans toute sa réalité. Seule la France a maintenu intégralement, dans les temps modernes, le grand enseignement chrétien ; seule elle a affirmé constamment qu'on ne peut saisir l'esprit que dans ses incarnations, et que la véritable invention ne consiste pas à sonder de vertigineux abîmes mais à découvrir les raisons d'être fidèle à la simplicité de ce monde. Aussi n'y a-t-il eu que les vrais poètes français pour instituer un dialogue familier avec la nature, plutôt qu'un échange de cris et de menaces ; pour pénétrer de lumière le monde réel, au lieu de vouloir substituer un rêve enivrant à notre paysage d'arbres, de rivières et de fleurs ; pour aimer leur patrie dans toute sa réalité de pays d'ici-bas, porteur jusque dans sa forme visible d'un message unique, au lieu de vouer une frénétique idolâtrie à un cosmos sans limites et sans forme. Pour échapper à tout angélisme.

M. Maulnier me dira que, si même cela n'est pas faux, les poètes français ont été mystérieusement soustraits à ces attaches terrestres, pour se vouer à la sévère et exigeante tradition d'une poésie pure, libérée de tout ce qui n'est pas le seul mystère du langage. A l'appui, il produira son choix de poèmes français où, en effet, la continuité d'un art rhétorique et l'incessant effort des poètes vers un climat d'extrême pureté se renouvellent de siècle en siècle. Et il est incontestable que cette anthologie contient une admirable gerbe de merveilles, les unes fort connues, les autres que nous ne saurions assez remercier M. Maulnier de nous révéler. Il est permis, cependant, de se demander et si ce sont bien là tous les sommets de la poésie française, et si une intention polémique ne fausse pas les hiérarchies instituées ici.

Il est difficile de partager l'enthousiasme de M. Maulnier pour une poésie aussi engoncée de mouvements oratoires que celle de Robert Garnier et de préférer comme lui, dans les œuvres de la Pléiade, celles qui sont le plus alourdies de science ; pourquoi, par exemple, y aurait-il moins de poésie véritable, un moins grand miracle verbal dans les sonnets gracieux, sensibles, apparemment faciles, de Ronsard et de Du Bellay ? Je crains qu'en les écartant d'un mot méprisant M. Maulnier ne cède simplement à une irritation de bachelier contre les poèmes d'anthologie proposés ou imposés jadis à son admiration de lycéen. Et certes, il faut avouer que, de Maurice Scève à Jodelle

et à d'Aubigné, de Malherbe à ce Sponde et à ce Du Bois Hus que nous découvrons ici, de Racine à Mallarmé et Valéry (d'un certain aspect de Racine à une certaine apparence de Valéry), une voie droite se poursuit, qui est bien celle dont l'itinéraire nous a été décrit. Mais cette tradition est si bien l'une seulement des traditions multiples de la France, qu'on doit contester à M. Maulnier le droit d'y faire figurer Villon (qu'il est contraint de louer d'avoir assumé une extraordinaire « charge d'humanité »), Louise Labbé (de qui il lui faut bien, à contre-cœur je suppose, célébrer la tendresse), toute une part de Ronsard et de Du Bellay (qui, confesse-t-il sans souci de ruiner l'un de ses plus chers paradoxes, puisèrent « aux sources mêmes des ruisseaux, aux racines des forêts »), et surtout, surtout Péguy, qui fait une étrange figure dans ce recueil.

Et comment ne pas crier au sacrilège, quand tout le moyen âge français, avec les magnifiques oraisons lyriques de ses passions, est tenu pour « fatras, bavardage et préciosité », les chansons de geste déclarées « médiocres, consciencieuses et généralement illisibles »? Tristan, et Racan, et Saint-Amand n'apparaissent que pour mémoire. Les romantiques, dont on nous dit qu'ils manquèrent surtout de génie poétique, sont sacrifiés à l'exaltation du seul Nerval. Baudelaire, fade, médiocre, trop admiré, laborieusement didactique, est sauvé par « quelques poèmes noirs et splendides ». Rimbaud passe au second rang, Verlaine à celui de poète « agréable ». Claudel reçoit un salut de politesse. Mais Maurras, bien entendu, figure à la clef de voûte de tout l'édifice.

Ce ne serait rien encore, si M. Maulnier ne recourait à des procédés de polémiste qui, bien davantage que ses jugements, permettent de se demander si, parlant bien de la poésie, il est tout à fait sensible à sa présence. Qu'il mutile les poèmes cités de Hugo ou de Vigny sous prétexte que seuls quelques éclairs « illuminent au hasard de vastes compositions verbales d'une extrême médiocrité », c'est une boutade dont on voit bien l'intention. M. Maulnier a écrit pourtant, dans son « Introduction », une très belle page sur les effets d'attente et de surprise dont la poésie régulière, la seule qu'il admette en fait, a le privilège ; il dit très justement que c'est là « l'unique moyen dont le poète dispose pour donner à l'imprévisible le caractère de la nécessité ». Or, non seulement, cela aurait dû le rendre sensible à la poésie de Hugo, qui a joué comme personne de ces lentes progressions de rythmes accumulés, faits d'une matière à peu près indifférente, au terme desquelles éclate la merveille d'un vers longuement préparé ; mais on s'étonne que cet apologiste des formes strictes compose de fragments arrachés à leur contexte le choix des poètes qu'il préfère entre tous. Les huitains de Villon et de Pernette du Guillet, les sonnets de la Pléiade ou d'Agrippa

d'Aubigné, ceux de Nerval, les grands discours de la Phèdre de Garnier, les strophes de Malherbe, le *Bateau Ivre* sont cruellement déchirés, morcelés, les rimes restent suspendues et sans écho, les mouvements rythmiques s'interrompent brutalement ou surgissent du vide, en dépit de ces « effets d'attente et de surprise » que les poètes ont si soigneusement ménagés.

Poèmes mutilés, poésie mutilée, patrimoine en lambeaux ! Ce qui fait défaut à ce concert français, c'est le souci d'accorder les voix, de leur donner tous leurs échos, c'est le sens de la vraie, de la si multiple richesse de la France. Si le monde français apparaît à M. Maulnier comme « le plus apoétique qui soit », nous devinons un peu pour quelle raison son oreille romaine le perçoit ainsi : c'est qu'il n'en entend pas la musique et qu'il n'approche de la poésie, comme de la réalité vivante, qu'à l'aide d'une intelligence admirablement claire, désespérément employée à saisir un mystère qui ne peut lui appartenir et fatalement exercée à l'œuvre de destruction.

N'eût-il pas, sinon, entendu la musique, tout aussi pure si elle est moins savante, de tant de poètes français qui ont laissé monter en eux le chant le plus spontané de l'âme qui découvre le monde, de ceux qui, au lieu d'un paradis du dénuement, ont tenté de recréer, ou tout simplement d'exprimer la plénitude ? N'eût-il pas reconnu chez les grands prosateurs français, chez Maurice de Guérin, chez Balzac, chez Rimbaud, une poésie au moins aussi belle que celle de Maurice Scève ou de Mallarmé, et peut-être plus profondément accordée au génie de leur peuple ?

Certes, l'anthologie de M. Maulnier restera précieuse, comme sa préface, pour sa partialité même. On aurait préféré que celle-ci fût plus rigoureuse encore, moins capricieuse. De Scève à Valéry, il ne faudrait pas changer grand'chose au choix de M. Maulnier pour composer un véritable tableau de la poésie inhumaine, qui serait tout fait de merveilles. Mais il était dangereux d'y inclure Villon, Péguy, les chansons d'Apollinaire car dès lors rien ne justifie plus l'absence des poètes médiévaux, de Claudel, de Verlaine ou de Supervielle. Revendiquons-les, Villon, Péguy, Apollinaire comme les refusés de M. Maulnier, pour une autre anthologie française, de la poésie humaine, où figureront en bonne place également Ronsard et Racine et La Fontaine et Nerval et même Valéry. La poésie française, comme la France, comme la poésie, est faite de ce dialogue et de ces voix alternées. Il n'y a pas de raison pour que nous nous privions d'aucune d'entre elles.

ALBERT BÉGUIN

LIVRES D'ART

Voici enfin terminée, avec son quatrième volume, l'*Histoire universelle des Arts*, que dirige M. Louis Réau (A. Colin, édit.).

L'immensité du domaine que ce seul tome embrasse explique d'ailleurs pourquoi il fut si long à élaborer : arts musulmans, arts d'Extrême-Orient, c'est toute l'Asie, c'est-à-dire une matière infiniment riche et variée et que des travaux récents ont à peu près renouvelée.

M. Georges Salles a traité des arts musulmans ; M. Philippe Stern, de l'Inde et de ses colonies artistiques : Java, Siam, Cambodge, Tibet ; M. Hackin, de l'Asie centrale ; M. Elisséev, de la Chine et du Japon ; madame de Coral-Rémusat, de l'Annam. Il est remarquable que ce nombre et cette diversité d'auteurs n'aient nui en aucune façon à l'unité de l'œuvre. Certes, ses directeurs n'ont pas un instant songé à imposer, pour tous les chapitres, un plan unique; par exemple, pour les arts musulmans, le cadre historique importe moins que l'inspiration religieuse, tandis que la connaissance de l'art pré-indien de la vallée de l'Indus est encore assez peu avancée pour qu'on doive se contenter de commenter quelques œuvres d'art dont la genèse est inconnue. Mais, en chaque domaine, on trouvera, exposé par un homme compétent, d'une façon précise et sans érudition affectée, le dernier état des questions les plus difficiles. L'image des œuvres essentielles suit et éclaire le texte ; de bonnes bibliographies permettent de poursuivre les recherches ; un avant-propos de M. René Grousset fixe les cadres historiques et l'évolution générale des arts d'Asie ; un index abondant renvoie au texte et aux figures. Bref, M. Louis Réau et ses collaborateurs achèvent de nous donner l'histoire des arts la mieux au point que nous possédions. Il faut en féliciter ses éditeurs.

* De son côté, M. Charles Terrasse continue seul son utile entreprise d'une *Histoire de l'Art* (H. Laurens, édit.), destinée à un public plus étendu. C'est une tâche difficile que de choisir l'essentiel : dans ce volume consacré à l'art roman, à l'art gothique et à la Renaissance, notre auteur y parvient avec aisance et son texte est animé par d'excellentes photogravures dont le ton est fort heureux.

* M. Maurice Denis fait mentir le préjugé qui veut que le talent d'écrire et celui de peindre s'excluent (comme si Fromentin n'était pas contemporain de Delacroix !) Son *Histoire de l'Art religieux* (Flammarion, édit.) ne décevra pas ceux qui aiment, comme il convient, son œuvre d'artiste.

Il traite de l'art religieux *catholique*, et surtout en France et en Italie, bien que d'utiles percées aillent éclairer d'autres royaumes. Qu'il sache la peinture, qu'il sache, en quelques mots, définir les œuvres les plus difficiles — voir son Grünewald, — on ne s'en étonne pas plus que de sa parfaite connaissance de la religion et même de l'histoire du sentiment religieux ; mais le lecteur admirera peut-être davantage qu'il soit si au fait des théories archéologiques. Ainsi muni, mais jamais embarrassé par son bagage, il va, d'un pas assuré, de l'art des catacombes aux récents vitraux de Notre-Dame.

Pour faire goûter le style simple et limpide qui lui est naturel, il faudrait pouvoir le citer. Renvoyons à sa comparaison de nos grandes cathédrales, à sa Sainte-Chapelle, à telle note excellente sur le réalisme et l'abstraction (p. 86), etc.

L'illustration est remarquable, moins par son achèvement technique (il semble, désormais, que la gravure en noir ne puisse guère devenir plus flatteuse pour l'œil, mais il reste la *couleur*) que par le soin avec lequel on l'a présentée : telle double page où de grandes statues gothiques encadrent les églises qui les conservent est un modèle.

Un très beau et un très bon livre.

* M. Louis Réau et M. Louis Dimier, qui ont naguère écrit ensemble une histoire de la peinture en France, traitent aujourd'hui séparément un sujet sur lequel ils ont les idées les plus opposées. Certes, le mince album *Primitifs français* (Alpina, édit.), de M. Louis Dimier, est matériellement moins important que la grosse histoire de *La Peinture française du XIVe au XVIe siècle* de M. Louis Réau (Hypérion, édit.) mais M. Dimier a très souvent exposé ses idées, que ses quatre pages de préface résument fort bien.

Il semble que la querelle pourrait être résumée en trois mots : pour M. Dimier, il y a des primitifs *en France* ; pour M. Réau, des primitifs *français*. L'un voit une école ou du moins des ateliers provinciaux français où l'autre voit surtout l'influence des écoles voisines,

italienne et flamande. Je dois dire que, pour ma part, je suis frappé par les arguments de M. Dimier quand il rappelle, par exemple, que tout ce qui fut exécuté pour la cour de Bourgogne rentre seulement dans le cadre des primitifs *français* parce que le territoire qui en reçut l'effet a été depuis réuni à la couronne de France. Et, en effet, puisque l'Alsace est française depuis trois siècles, pourquoi ne rattache-t-on pas à « notre » école un maître comme Grünewald ?

Pour appuyer sa thèse, M. Louis Réau, dont on sait la conscience scientifique, accumule les images. Elles composent un magnifique album dont son imposante introduction fait un livre précieux. Mais il faut avouer que le choix sévère de M. Louis Dimier fait plus d'honneur à l'école — si école il y a — que la collection de M. Louis Réau. Certes tout document est utile à l'érudit et tout tableau ancien, même s'il a été repeint, mais un livre de ce genre s'adresse au grand public qui a besoin que l'on choisisse pour lui et, parmi tant d'œuvres curieuses, utilement empruntées aux musées, aux collectionneurs et aux marchands, il y a bien des « navets ».

* Les deux gros volumes que madame la marquise de Maillé consacre aux monuments religieux de *Provins* (Les Éditions d'art et d'histoire, édit.) offrent le rare exemple d'une érudition qui n'exclut pas l'enthousiasme, d'une exactitude qui sait s'allier le goût.

C'est avec scrupule qu'elle étudie les cinq églises provinoises et elle expose son enquête dans un langage archéologique si bien maîtrisé qu'il fait penser à la langue sûre des héraldistes ou des veneurs. Au sommet de l'acropole des comtes de Champagne, Saint-Quiriace dresse son architecture simple et belle dont l'harmonie doit tout à l'exacte connaissance des ressources de la pierre — et peut-être aussi au génie de l'architecte oublié —; les restes de la chapelle du château des comtes conservent encore quelque grandeur ; Saint-Ayoul, trapu, mi-abandonné, garde ce porche où les longues statues-colonnes aux plis linéaires évoquent quelques bodhisattvas de la Chine archaïque ; de somptueux ornements « flamboyants » festonnent les lignes architecturales de Sainte-Croix ; enfin, aux Cordelières du Mont-Sainte-Catherine, devenues, par la charité de Louis XV, l'hôpital de la ville, subsiste un monument insigne, le petit reliquaire du cœur de Thibaut V, roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie.

Décrire ces monuments, photographier leurs détails caractéristiques, faire leur histoire, découvrir en les analysant les influences qu'ils ont subies et celles qu'ils ont exercées, telle est la tâche archéologique remplie par madame de Maillé et elle ajoute ainsi à notre connaissance de l'architecture médiévale des notions très importantes. Mais on aime aussi qu'elle évoque le Provins disparu, le chant des soixante-six cloches qui tintaient au clocher des quinze églises et ces

foires célèbres dont les comtes avaient su faire le rendez-vous de la chrétienté, au temps où la monnaie provinoise avait cours en Italie, en Flandre, en Angleterre.

Sur la colline, la Ville Haute de Provins garde ces souvenirs avec une noble gravité. C'est un des lieux de France qui font honneur à notre pays. Aussi l'on ne s'étonnera pas que des esprits « avancés » pensent à la défigurer par l'une de ces percées inutiles et hideuses dont Paris a tant souffert et dont cette ville n'a nul besoin. Espérons que le monument que madame de Maillé vient de lui élever persuadera les « autorités » qu'il faut respecter Provins.

* Sous l'excellente impulsion de M. François Gébelin, les Éditions Alpina poursuivent activement leur *Encyclopédie* faite de beaux albums. C'est, en ce temps-ci, tout à fait méritoire. J'ai déjà signalé les *Primitifs français*, de M. Dimier ; il faut citer aussi *Notre-Dame de Paris*, *Chartres* et la *Cathédrale de Strasbourg*. On aura plaisir à y voir, parfois mieux qu'en place (et, d'ailleurs, les sacs de sable !), la sagesse un peu froide des bas-reliefs de Paris, la grandeur des statues de Chartres et le charme raffiné de la *Synagogue* ou de telle effigie de *Vertu*, à Strasbourg.

* L'œuvre de la Société des Nations n'eût guère été discutée si elle avait toujours été aussi discrètement utile que celle qu'accomplit, dans le domaine artistique, son Institut international de Coopération intellectuelle (au Palais-Royal). Voici, entre autres, trois livres récents qui, comme les autres, doivent beaucoup à l'heureuse activité de M. Foundoukidis. Deux sont d'actualité : le *Recueil de législation comparée et de droit international* en matière d'art et d'archéologie et *Les Monuments et œuvres d'art en temps de guerre*. Pour le présent, ils serviront à compter avec exactitude les infractions commises par Allemands et Russes aux règles du droit international mais il faut espérer que, dans l'avenir, ils deviendront un code respecté. Enfin, le premier fascicule de « *Recherche* », oppose, entre autres, M. Henri Focillon et M. Pol Abraham sur le *Problème de l'ogive* : l'architecture gothique est-elle purement rationnelle ? est-elle « plastique » ? Le débat est loin d'être clos.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

CHEZ PLON

HENRI MASSIS

LA GUERRE DE TRENTE ANS

DESTIN D'UN AGE
1909 - 1939

La guerre que nous faisons n'est que la suite de la guerre que nous avons déja faite. C'est une seule et même guerre. Nous la menons depuis trente ans.

Un volume in-8° écu . . . . . 25 fr.

FRIEDRICH WILHELM FOERSTER

L'EUROPE ET LA QUESTION ALLEMANDE

Traduction de H. Bloch et P. Roques

Cette nouvelle édition d'un livre prophétique a été augmentée par l'auteur de deux chapitres sur l'Autriche et la Tchécoslovaquie et de conclusions.

Un volume in-8° écu . . . . . 27 .

JACQUES MARITAIN

DE LA JUSTICE POLITIQUE

Notes sur la présente Guerre

Un vol., collect. « Présences ». 10 fr.

HENRI DANJOU

L'HÉROÏQUE FINLANDE

VISIONS DE GUERRE
(2 Décembre 1939 - 1er Février 1940)

Un volume. . . . . 21 fr.

MAURICE PALÉOLOGUE
de l'Académie Française.

AUX PORTES DU JUGEMENT DERNIER

ÉLISABETH FÉODOROWNA
GRANDE-DUCHESSE DE RUSSIE
L'ennemie de Raspoutine

Un volume in-8° illustré. . . . 27 fr.

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française.

CRIMES INVOLONTAIRES

Il y a des crimes si involontaires qu'ils deviennent des crimes imaginaires.

Un volume. . . . . 20 fr.

JOSEPH DE PESQUIDOUX
de l'Académie Française.

UN PETIT UNIVERS

Édition ordinaire. . . . . 21 fr.
Édition « La Palatine » sur alfa. 37 fr.

GEORGES SUAREZ

BRIAND

TOME IV (1916-1918)

Un vol., in-8° carré sur alfa, illustré 52 fr.

LÉON DE HOYER

LES PRÉCURSEURS

Roman, « Feux Croisés » . . . 30 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

REVUE DES TROUPES COLONIALES

Éditée par le Ministère de la Défense Nationale et de la Guerre, 8e Direction.

●

NUMÉRO SPÉCIAL

CONSACRÉ AU

IIe SALON DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

SOMMAIRE

1re Partie.

Liminaire, par le Général d'Armée BUHRER, Chef d'État-Major Général des Colonies.

Témoignages

du Général de Division de TRENTINIAN,
du Général d'Armée GOURAUD, Membre de l'Institut,
du Général d'Armée HUNTZIGER,
du Général de Corps d'Armée FREYDENBERG,
du Général de Corps d'Armée BENOIT,
du Général de Division PELTIER.

2e Partie.

LES TROUPES COLONIALES ET L'ÉQUIPEMENT DE L'EMPIRE, par le Général de Corps d'Armée LEGENDRE, Commandant Supérieur des Dépôts de Guerre des Troupes Coloniales dans la Métropole.

LES DRAPEAUX DES RÉGIMENTS DES PORTS EN 1772, Hors-texte en trichromie.

LE SERVICE DE SANTÉ AUX COLONIES, par le Médecin-général Inspecteur BLANCHARD, Directeur du Service de santé aux Colonies.

LE SERVICE GÉOGRAPHIQUE AUX COLONIES, par le Lieutenant R.-R. LAMBERT, de l'Artillerie Coloniale, et le Lieutenant R. CHAPLAIN, de l'Infanterie Coloniale.

PAGES DE GLOIRE, Fac-similés de citations et d'ordres des Corps d'Armée coloniaux pendant la guerre de 1914-1918.

L'ADMINISTRATION DES TERRITOIRES MILITAIRES, par le Lieutenant-colonel breveté d'État-Major GROSS-COISSY, de l'Infanterie coloniale.

LA DÉFENSE DE NOTRE EMPIRE D'OUTRE-MER, par le Lieutenant-colonel breveté d'État-Major MORLIÈRE, de l'Infanterie coloniale.

COLONIAUX D'AUJOURD'HUI, aquarelles du peintre militaire Pierre-Albert LEROUX, exécutées pour la *Revue des Troupes Coloniales*.

LE SOLDAT COLONIAL, précurseur et mainteneur de la tradition, par le Chef d'escadron PASCOT, de l'Artillerie coloniale, Chef de la Section technique des Troupes coloniales.

ATLAS COLONIAL, en deux couleurs.

3e Partie.

LE IIe SALON DE LA FRANCE D'OUTRE-MER, présentation photographique.

PRIX DU NUMÉRO .. .. **15** fr.

Les souscriptions, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à la Section Technique des Troupes Coloniales, Hôtel des Invalides, Paris (7e).

Chez GRASSET

PAUL CAMBON

Correspondance 1870-1904

Un fort volume in-8 écu .. .. **45** fr.

BLAISE CENORARS

D'Oultremer à Indigo

Uu volume in-16 double cour.. .. .. **21** fr.

ROBERT VALLÉRY-RADOT

Israël et nous

Un volume in-16 double cour... .. .. **21** fr.

BERNARD GRASSET

Une rencontre

(récit)

Un volume in-8 tellière, tirage limité à 3457 exemplaires dont : 3 vieux japon à **200** fr., 8 japon impérial à **135** fr., 18 hollande à **100** fr., 58 vélin pur fil à **70** fr.

et 3370 exemplaires alfa à 25 fr.

MAURICE MURET
de l'Institut

GUILLAUME II

●

Première biographie complète du dernier Kaiser, par un Historien connaissant à fond l'Allemagne et les Germains

●

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

Un volume 360 pages.. .. .. **25** fr.

- - Librairie Arthème FAYARD. PARIS - -

Vient de paraître :

ÉDITIONS "JE SERS" PARIS

107, BOULEVARD RASPAIL, VIe

Le nouveau livre de

MADELEINE CHASLES

LA GUERRE ET LA BIBLE

Des chars de bataille aux « tanks »
Des tours de siège aux « lignes »
De la guerre antique à la guerre de 1940

et jusques
« aux temps où l'on n'apprendra plus la guerre »

Une œuvre d'une saisissante actualité

Un volume, 320 pages, couverture illustrée .. .. .. **21** fr.

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE :
CINQ LIGNES GROUPÉES : **TAITBOUT 76.60**

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **TEMPS-PARIS**

Directeurs : Jacques CHASTENET et Emile MIREAUX

Le plus grand journal d'information.
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		52 fr.	98 fr.	185 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux	92 fr.	175 fr.	340 fr.
	Autres pays	130 fr.	260 fr.	500 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte que 50 centimes

Pour la Publicité, le **Temps** s'impose par sa diffusion,
sa présentation et la qualite de ses lecteurs

CORRÉA

ROMANS ET RÉCITS

SERGE PIASSETZKI
L'AMANT DE LA GRANDE OURSE .. **27** fr.

C. J. ODIC
LE TORPILLAGE DU KRAKUS .. .. .. **21** fr.

FARJALLAH HAÏK
BARJOUTE .. .. **21** fr.

C. F. LANDRY
DIEGO .. .. **21** fr.

BLAISE CENDRARS
AVEC LES ANGLAIS CHEZ EUX .. .. **21** fr.

JEAN D'AURÈLES
L'ASIE DES MOUSSONS .. .. **21** fr.

OUT EL KOULOUB
Trois Contes de l'Amour et de la Mort . **21** fr.
(Préface d'André Maurois)

MAURICE SACHS
LE SABBAT, souvenirs d'une jeunesse orageuse. **21** fr.

" PAGES IMMORTELLES "

FRANÇOIS MAURIAC
PASCAL .. .. **21** fr.

JULIEN BENDA
KANT .. .. **21** fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

VIENT DE PARAITRE

COLETTE YVER

L'AUXILIAIRE 1914

roman

Le roman d'amour d'un de ceux que leur santé, contre leur gré, écarta du front lors de la dernière guerre.

Un volume in-16, broché .. .. **22** fr.

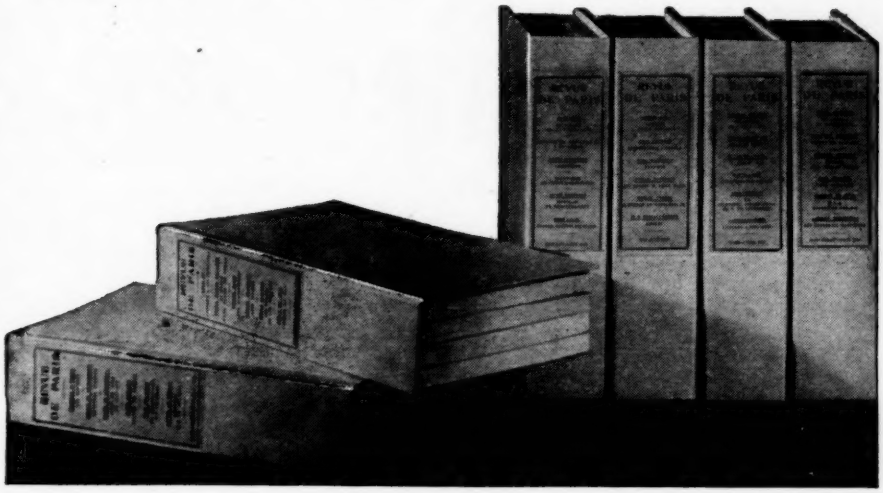
DU MÊME AUTEUR

Aujourd'hui	18 fr.	Haudequin de Lyon	18 fr.
La Bergerie	18 fr.	L'Homme et le Dieu	18 fr.
Les Cervelines	18 fr.	Lettres à un jeune Mari	18 fr.
La Chaleur du Nid	20 fr.	Mammon 1924	18 fr.
Cher Cœur Humain	18 fr.	Le Métier de Roi	18 fr.
Un Coin du Vofle	18 fr.	Mirabelle de Pampelune	18 fr.
Comment s'en vont les Reines	18 fr.	Le Mystère des Béatitudes	20 fr.
Les Cousins riches	18 fr.	Princesses de Science	20 fr.
Les Dames du Palais	18 fr.	Les Sables Mouvants	18 fr.
Dans le Jardin du Féminisme	18 fr.	Le Sacre	18 fr.
Les Deux Cahiers de Pauline	18 fr.	Le Vote des Femmes	18 fr.
Femmes d'aujourd'hui	18 fr.	Vous serez comme des Dieux	18 fr.
Le Festin des autres	18 fr.	Vincent ou la Solitude	20 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Pour classer vos livraisons de la REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs, vous pourrez facilement retrouver, dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris*, et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Supplément pour expédition à *l'étranger* : 1 franc.

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de* 30 francs *(pour l'étranger :* 36 francs*).

REVUE DE PARIS, 3, RUE AUBER, PARIS-IXe

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		150 »	76 »	39 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	190 »	96 »	49 »
	Plein tarif	230 »	116 »	59 »

LA LIVRAISON : 10 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, *n°* 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903), (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.